

Mgr Camille Roy

Études et croquis



BeQ

Mgr Camille Roy

(1870-1943)

Études et croquis

« Pour faire mieux aimer la Patrie »

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 136 : version 1.0

Ordonné prêtre, Camille Roy poursuit ses études à Paris, puis enseigne la philosophie et la littérature au Séminaire de Québec, et à l'Université Laval, dont il sera recteur pendant plusieurs années. Il a écrit de nombreux livres, notamment de critique littéraire. En 1925, il est couronné par l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre. On a dit souvent que son approche était trop complaisante, mais il a le mérite d'avoir aimé cette littérature et d'être à l'origine du discours critique au Québec.

Études et croquis

Édition de référence :
Éditions Émile Robitaille, Québec, 1936,
deuxième édition.

Au lecteur

On trouvera ici des pages qui nous furent dictées, en différentes circonstances, par notre désir de servir notre langue, nos lettres canadiennes, nos traditions, notre apostolat national.

Ce sont des articles, des études, des paroles où nous avons essayé de traduire quelques-unes des meilleures ambitions de notre race. Ce sont aussi des croquis, quelques dessins où sous les mots transparaissent de chères images du pays.

Tout cela s'adresse à la fois à l'esprit, au cœur, à l'imagination du lecteur : et tout cela tend à faire mieux aimer les choses de chez nous, et à faire mieux servir la patrie.

C'est pour cette simple raison que nous osons offrir au public un si modeste ouvrage.

C. R.

Croquis

Les jardins en deuil

Impressions de novembre

Les jardins aussi ont leurs deuils et ils leur viennent, comme les nôtres, de tout ce qui meurt en eux et ne revivra plus. Les jardins nus, dépouillés, semblent regretter leur parure flétrie. Et c'est pourquoi novembre les trouve si tristes, nos jardins, même quand aux heures de midi, il répand sur eux sa lumière tiède.

* * *

Je regardais hier le jardin vaste, impersonnel, et pourtant familier, dont l'image très douce s'imprime depuis plus de trente ans dans mes regards et dans mes souvenirs. Vous le connaissez peut-être. Les hauts bâtiments du Grand Séminaire et de l'Université Laval l'emmurent au nord et à l'ouest, cependant que vers le soleil du matin, il ouvre, par dessus les remparts de Québec, ses horizons larges et splendides. C'est le jardin à demi fermé où n'entrent que la lumière, le vent

d'est, la joie des fleurs et celle des âmes. Des allées longues, dessinées à la française, s'y croisent à travers les pelouses et les carrés en culture. Au milieu et au fond, à partir du haut bout de la grande terrasse, une large serre allonge obliquement son toit aigu et vitré, pendant que tout à côté le vieux berceau s'enveloppe de vignes folles et sauvages. La petite maison grise du jardinier, autrefois plus élégante, maintenant humiliée de sa propre laideur, s'élève sans orgueil au pied de la terrasse aux lilas ; dans son voisinage prochain, à droite, par delà deux couches chaudes et grasses, se dresse en écran, appuyé sur un vigoureux tilleul, le haut pan du jeu de balle. Ici ou là grandissent des peupliers sveltes, de larges marronniers, des ormeaux vivaces, des bouleaux blancs aux feuilles odorantes ; pendant l'été, ces jeunes arbres, espoir de nos neveux, humilient par leur facile abondance le vieux noyer solitaire qui, dans l'ombre de l'Université, étend encore vers eux ses rameaux nouveaux et fatigués.

Aux heures des récréations, les allées larges s'emplissent de lévites qui y promènent en soutanes noires leurs pensées graves. Quand la cloche a rappelé ces hôtes à leurs cellules et à leur travail, le jardin redevient silencieux et presque désert ; le jardinier l'anime encore de ses mouvements, cependant que des prêtres, discrètement, circulent au pas lent de leurs méditations, murmurant des psaumes, ou égrenant le

long des plates-bandes leur chapelet fervent.

Il est vraiment beau, notre vieux jardin, quand le soleil y verse sa chaleur, quand le printemps y fait fleurir ses promesses, quand l'été y multiplie son abondance. Mais hier, en cette journée de novembre pourtant très claire, il m'a paru bien sombre. Il n'offrait plus à mes yeux que des images de la mort.

Les pelouses y sont toutes encadrées de deuil ; autour d'elles se dessinent en larges rubans noirs les plates-bandes dépouillées : là où ont brillé les roses et les lys, les pensées violettes et les géraniums écarlates, il n'y a plus que le sol nu. Les massifs de verdure et de plantes qui renflent en coupoles au milieu des pelouses, sont eux-mêmes découronnés de leurs parures, et les statues blanches se dressent seules sur des tertres désolés. Les chèvrefeuilles et les genêts dispersés à travers les gazons, ont perdu leur dernière grâce : des ficelles s'enroulent autour de leurs branches et les ramassent en gerbes.

Les carrés en culture, où végétaient les richesses potagères, ne sont plus jonchés que de pourriture et d'ignobles débris. Ils étaient si beaux, d'une beauté copieuse et pratique, quand hier le soleil d'octobre y faisait mûrir les derniers fruits, ou qu'ils étalaient sur les sillons le panache apulent de leurs plantureux légumes ! Il ne reste plus de cette végétation nourricière

qu'une image somptueuse fixée avec complaisance dans les souvenirs de l'économe ou du jardinier.

* * *

Maintenant, sur les sillons bouleversés comme sur les pelouses encore vertes ou dans les allées mornes, tombent une à une les feuilles qui restent encore aux arbres épuisés. Depuis tant de semaines, elles ont commencé à pleuvoir sur le sol : tantôt arrachées par des vents violents et brusques, tantôt emportées par un souffle qui a rompu leurs dernières attaches. Vertes ou jaunes, elles voltigent parfois encore sous la rafale et se dispersent en tourbillons ailés ; elles se posent sur les gazons ou s'attardent aux plates-bandes ; quelques jours encore elles rutilent, brillent comme de larges fleurs rousses sous le soleil de novembre : dernière et mélancolique parure que l'automne laisse à nos jardins en deuil.

Pendant les longs mois d'été, les papillons butinent au jardin. Ils sont de toutes couleurs et rivalisent en beautés éclatantes avec tant de corolles dont le parfum les nourrit. Au mois d'octobre l'on en voit encore, des blancs surtout, qui voltigent, boivent aux calices, puis, ivres et rapides, montent deux à deux dans la lumière

chaude du midi. Ils sont disparus maintenant, et l'on ne voit plus, dans l'air trop froid, leurs vols minuscules et gracieux.

Partis aussi les oiseaux, rossignols, merles, pinsons ou mésanges, que ramènent les printemps et que chassent nos hivers. Par les fenêtres ouvertes nous arrivaient leurs chansons, et il faisait si bon d'entendre, à travers les criaileries des moineaux, des notes d'harmonie. Ils sont partis. Ils ont quitté l'arbre où ils avaient fixé leurs amours, et ils portent maintenant vers d'autres climats leurs refrains et leurs joies.

Seuls restent au jardin les moineaux piailleurs et fidèles. Ils se rassemblent souvent aux branches nues des arbres. Ramassés en boules grises et frileuses, ils tiennent des propos monotones ; ils se querellent avec âpreté et gazouillent avec aigreur. Ne nous en plaignons pas cependant. Ces oiseaux rudes sont la dernière grâce de nos jardins dépouillés. Comme ils seraient plus tristes, les jardins, s'ils n'étaient plus traversés par la bande furieuse des moineaux, si jamais plus, dans les jours froids de novembre, l'on n'entendait la voix familière de ces tenaces amis !

Oiseaux chanteurs et papillons, feuilles des peupliers et des bouleaux, panaches rustiques des choux et des asperges, fleurs vives des plates-bandes : toutes ces créatures harmonieuses ou fragiles, toutes ces

parures élégantes, toutes ces choses qui réjouissent les jardins ou les parfument, s'en sont allées ou sont pour toujours flétries ; et c'est pourquoi novembre les trouve si tristes, nos jardins, même quand aux heures de midi il déploie sur eux sa lumière tiède.

* * *

Je pensais hier à toutes ces choses en regardant le jardin vaste, impersonnel et pourtant familier du Séminaire. Et, malgré moi, ma pensée dolente recherchait vers des années lointaines de semblables tristesses ; elle s'en allait vers d'autres jardins animés, où gisent les débris de nos souvenirs, et que mettaient aussi en deuil les bises de novembre.

Oh ! les jardins modestes que l'on voit dans nos campagnes, qui prolongent la maison paternelle, entourés de clôtures robustes, et protégés parfois sur l'un des côtés par la longue corde de bois ! C'est là surtout que poussent en bel orgueil et que se multiplient sur des carrés inégaux les plantes abondamment potagères ! Et comme ils nous sont précieux les jardins où notre enfance a sarclé, que nos mères conduisent leurs voisines pour et où nous avons mangé nos premières cerises !

Le jardin, c'est la terre préférée, celle que l'on cultive avec plus d'amour, et où l'on sème les plus pratiques espérances. C'est là que l'on revient chaque jour pour surveiller les croissances nouvelles, protéger contre trop d'ardeurs les jeunes plantes, et promener sur les tiges frêles l'arrosoir bienfaisant. C'est là que nos mères conduisent leurs voisines pour leur faire admirer les succulentes primeurs ou pour deviser avec elles sur les maléfices de la lune, et les chances variables de la saison.

Et il y a des fleurs au jardin préféré. Et chaque dimanche, avant de partir pour la messe, garçons et filles y vont cueillir la rose symbolique. Ils l'échangeront peut-être le long des routes, au hasard des rencontres ; rien n'égale pour les amoureux la fleur prise au parterre, la décoration que fournit aux boutonnières le jardin familial.

Les jardins qui entourent ou prolongent la maison, la font donc aussi plus heureuse. Et c'est pourquoi, l'été, sous le soleil ardent, les jardins domestiques prodiguent les couleurs, les fruits et les parfums. Mais quand l'automne les a dépouillés, ils sont particulièrement tristes à la campagne, les jardins en deuil. Ils encadrent de leurs terres noires les foyers clos.

Certains matins de novembre, des brouillards lourds qui s'étendent sur les guérets, viennent s'abattre sur les

jardins. Les carrés nus se couvrent alors de draperies froides et grises : c'est un linceul que la nature jette sur la mort. Par ces matins lugubres, les âmes elles-mêmes souffrent de la tristesse des choses. Parfois, un soleil mélancolique et rare vient fondre ces brumes épaisses ; il effleure de sa lumière douce le sol dénudé ; il caresse les arbustes et répand sur les herbes mortes la dernière joie de ses rayons pâles. Mais qu'ils soient éclairés de lumière pâle ou qu'ils soient couverts de brouillards humides, ils sont toujours tristes les jardins en deuil : ils donnent au paysan qui les voit mourir la nostalgie de leurs beautés absentes.

* * *

Nos âmes aussi sont des jardins en fleurs ou des jardins en deuil. Tour à tour le soleil ou la mort y répandent la lumière ou la nuit, la tristesse ou la joie. La vie abondante y multiplie ses promesses ; la jeunesse et la fortune y font croître des espérances, ou resplendir des rêves d'or. Hélas ! pour nos âmes, l'heure sombre de novembre sonne en toutes saisons. Il semble parfois que le soleil joyeux brillera longtemps encore sur les sillons commencés ; tout à coup, des horizons clairs arrive le vent d'automne, qui ravage les pensées et les amours ; et sur tous nos projets abolis tombent en

tourbillons les feuilles mélancoliques.

C'est Dieu qui le veut ainsi, pour que nous fixions en lui seul nos espoirs suprêmes. Et si novembre, qui sonne le glas des morts, fait si triste la nature en deuil, c'est que nous ne devons pas toujours à la terre attacher nos regards, et qu'il faut, plus haut que les nuages errants porter nos âmes inquiètes. Les jardins flétris font penser aux bonheurs sans fin de l'Éden retrouvé.

(1916)

La mort de l'arbre

Le vieux noyer du jardin est tombé, hier, avec des craquements sinistres, dans l'allée poudreuse ; il est mort. Il est mort du coup violent que lui a porté la hache du jardinier cruel. L'arbre ne dresse plus, près des hauts murs de l'Université, son tronc rigide ; et le jardin triste s'afflige d'avoir vu tomber le vieux noyer.

Depuis si longtemps, il surgissait, droit et ferme, de l'étroite plate-bande qui longe le carré potager. Il ombrageait encore de ses feuilles tardives et rares les fleurs vives, les groseilliers abondants, les sillons parallèles où poussent de plantureux légumes. Au bord de l'allée académique qui, depuis quelques années, a vu presque chaque automne disparaître quelqu'un de ses vieux arbres, au bord de l'allée maintenant veuve et nue, il restait seul, solide encore comme une colonne rugueuse dont le chapiteau parasol se couvrait de vivant feuillage. Et il voyait avec tendresse grandir au jardin les jeunes peupliers, les marronniers courts dont la grâce nouvelle devait remplacer sa chétive vieillesse. Mais il est tombé avant que ces adolescents aient pu porter jusqu'à son front l'orgueil de leur ramure.

L'ombre qu'il faisait sur les violettes et sur les roses ne sera pas remplacée.

Il faut dire qu'il manquait de sève, le vieux noyer ; il ne pouvait plus nourrir tous ses rameaux. Pendant la saison dernière, il avait tristement tendu vers le ciel une branche robuste et desséchée. Ce geste stérile lui a été funeste. Au lieu de retrancher le membre paralytique, c'est tout l'arbre qu'a frappé la hache meurtrière. Et le vieux noyer est tombé ; il s'est allongé comme un cadavre sur la terre nue et sombre ; la cime de l'arbre s'est brisée contre le sol ; elle a rompu et couvert de ses débris les tiges frêles et vertes des beaux lys qu'elle avait si doucement protégés. La force qui croule ne peut plus que détruire. Et les jeunes peupliers et les marronniers courts se sont étonnés l'autre midi de ne voir plus au-dessus de leurs frondaisons jaunissantes le maigre panache du vieux noyer.

* * *

Il était le doyen des arbres dans ce jardin ecclésiastique. Et il regardait par dessus les jeunes ramures, à l'autre extrémité du jardin, le vieux tilleul du jeu de paume. Tous les deux, en leurs places symétriques, rappelaient les jours anciens. L'un et

l'autre, en leurs lieux fixés, paraissaient nécessaires à l'ordre établi. En attendant que les arbres petits eussent pris de l'âge et longuement poussé vers le ciel, le vieux noyer maintenait au jardin cet équilibre des choses qui est une loi de l'harmonie. Les vieux arbres sont si beaux quand ils encadrent d'une majesté vénérable les ramures neuves où monte la vie légère. Et c'est pourquoi les forêts retiennent si longtemps leurs patriarches. Demandez à celle de Fontainebleau si elle laisserait périr Pharamond ? L'eurythmie du paysage est maintenant, chez nous, brisée. Le vieux noyer perclus avait perdu ses grâces élégantes, et l'esthétique s'est trop brusquement vengée. Et le tilleul ancien, penché sur l'aile grise du jeu de paume, regrettera longtemps son frère disparu...

* * *

De ma fenêtre j'aimais à voir le vieux noyer. Tant de saisons laborieuses s'étaient imprimées sur son écorce, qu'il me faisait songer au passé lointain, à tous ceux-là qui nous ont précédés au jardin studieux. Et puis il entrecroisait sur l'horizon bleu qui, là-bas, couronne la falaise de Bienville, ses gros rameaux noirs. C'est à travers ses feuilles vertes et rares que, pendant l'été, je voyais resplendir sous le soleil un

morceau du grand fleuve ; et quand aux dernières heures du soir, dans la nuit qui commence, la lune surgissait au-dessus des coteaux de Lévis, et traçait sur les flots sombres son sillon d'argent liquide, c'est encore à travers les gestes anguleux de l'arbre endormi que je contemplais ce spectacle de douce lumière.

De bonne heure, en septembre, je voyais l'arbre fatigué se dépouiller lentement de sa chevelure mobile, puis laisser tomber bientôt dans les sillons, pour les mains avides, ses noix délicieuses et veloutées. Ses dernières feuilles caduques s'en allaient éperdues au vent frileux de l'automne, ou bien elles descendaient en grâces tournoyantes dans les allées droites, sur les gazons frais.

Volontiers les moineaux du jardin s'assemblaient dans ses branches hospitalières. Ils tenaient là, avant de partir pour la récolte des blés ou des avoines, leurs conciliabules piailleurs et gourmands. Quand ils reviendront cette année, à la Toussaint ou aux premières neiges, ils ne retrouveront plus leur vieux perchoir, les tribunes aériennes d'où retentissent leurs aigres discours.

Combien d'arbres l'automne a vu mourir, et qui ont laissé s'en aller pour jamais, au vent frileux, leur dernière parure ! Les paysages désolés portent le double deuil de leurs rameaux desséchés et de leur présence

abolie...

Depuis que sur le long pan de l'Université ne se projette plus la silhouette chenue du vieux noyer, il manque quelque chose au jardin. Il s'est fait au-dessus de l'allée où régnait l'arbre ancien un grand trou de lumière, que l'imagination et les souvenirs emplissent de leurs regrets. De ma fenêtre où frappe le pâle soleil d'automne, je vois mieux le grand morceau de fleuve gris et les falaises inclinées de Bienville ; mais je cherche dans le champ des visions familières les gestes accoutumés du vieil arbre qu'a fait tomber, hier, la hache du jardinier cruel.

(1917)

Les enfants de chœur aux crèches de Noël

Il faut des anges au berceau de Jésus. Il y en avait à Bethléem, dans le ciel, au-dessus des collines. Ces anges éclatants de lumière emplissaient d'aurore la nuit froide, et ils annonçaient aux bergers la naissance de l'Enfant ; et ils chantaient : « *Gloire à Dieu au plus haut des cieux ; Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* »

Les anges reviennent-ils près des crèches de Noël ? Oui, sans doute. Et ils y continuent leur cantique de Bethléem. Mais on ne les voit plus : ils sont invisibles à nos regards... On ne les entend plus : ils chantent pour les concerts du ciel.

Cependant, petits enfants, je sais, autour des crèches de nos églises, des anges que l'on voit encore et des anges que l'on entend. Ils prennent des formes gracieuses et souriantes ; ils sont vêtus de blanc ; ils ont des yeux clairs et vifs ; et parfois des boucles blondes ou noires encadrent leurs petites têtes mobiles. Ils prient avec des mains jointes sur leurs petits cœurs fervents ; et ils chantent dans la nuit des airs joyeux. Je les connais ces petits anges de la terre qui tournent autour

des crèches de Noël ; vous les connaissez bien, vous aussi, chers enfants de chœur, puisque c'est vous-mêmes. Vous devez être bien heureux de prendre tout près du petit Enfant Jésus la place des anges du ciel !

Vos parents assemblés dans la nef du temple, et qui vous voient, sur la colline du sanctuaire, vêtus de blanc, avec des têtes blondes ou noires, et qui vous entendent chanter la *Nouvelle agréable*, songent aux autres anges qui apparurent aux bergers, et ils écoutent, tout attendris, vos doux cantiques. Chantez, enfants ! Par vos voix fraîches et sonores passe l'adoration de vos âmes candides ; et cette harmonie qui vient de vos prières et qui enveloppe nos crèches, monte jusqu'à Dieu.

Et puis approchez, approchez tout près de l'Enfant qui vous appelle. Écoutez les paroles – car il parle cet Enfant-Dieu, il parle au cœur des petits et des grands – écoutez les paroles qui semblent passer par ses lèvres roses. Quelles leçons Il vous donne, et que vous devez bien apprendre ! Il vous dit d'abord qu'il faut être obéissants, obéissants comme lui, et que c'est une grande sécurité pour les enfants que de bien obéir à leur parents. Leurs parents ne sont-ils pas près d'eux la Providence qui les aime, et qui les protège ? Il vous dit aussi qu'il s'est fait humble pour vous préserver de l'orgueil ; et que si plus tard vous avez à pâtir et à

pleurer, vous devez vous souvenir que Lui-même a pleuré et souffert sur la paille rude de son berceau. Il vous dit encore que le bonheur n'est pas dans le péché, que la vie n'est pas une course au plaisir, puisque sa joie à Lui est d'être pur, et que sa vie le doit conduire jusqu'à la Croix. Si vous êtes pauvres, sans gîte et sans feu, Il vous montre sa crèche misérable, et l'âne et le bœuf qui seuls réchauffent ses petits bras grelottants.

Enfants, recueillez ces leçons ; gardez-les dans vos mémoires tendres ; un jour elles consoleront votre vie.

Et quand Noël aura passé avec sa nuit peuplée de rêves et d'espairs, avec ses arbres chargés de jouets et de tendresses, souvenez-vous, ô enfants qui habitez les sanctuaires, que chaque matin à l'autel de la messe que vous servez, Jésus vient encore au monde, entre les mains du prêtre, sur la nappe blanche où repose l'hostie. Soyez près de cet autre berceau les anges qui adorent et qui prient. Aimez à servir la messe pour assister à ces Noël's eucharistiques, et pour tendre vers l'Enfant vos mains jointes et suppliantes.

Songez aussi que Jésus qui naît sur l'autel, se retrouve, là, au pied de la croix. Sa vie y recommence sous l'image de sa mort. Et la messe ne finira pas sans que l'Enfant s'immole et consomme le sacrifice. Toute l'histoire de Jésus est là ramassée, condensée en des minutes adorables dont vous ne devez perdre aucune.

Mais avant que Jésus disparaisse, entendez-le qui vous invite à lui ouvrir votre cœur. C'est dans votre cœur qu'il veut chaque matin refaire son berceau. Communiez, enfants des sanctuaires. La communion, c'est le baiser tendre que vous donne Jésus ; c'est la caresse très pure que vous offrirez à son amour.

Les anges de Bethléem ne purent qu'adorer et chanter sur la colline ; cette nuit, petits enfants privilégiés, vous pourrez prendre et garder dans votre cœur Jésus aimable ; vous l'emporterez avec vous dans vos chambres recueillies ; et Lui, le Dieu très saint et très bon, Il bénira votre sommeil, et, dans vos têtes blondes ou noires, il mettra des visions d'anges, des pensées divines et des rêves d'or.

(1915)

Québec, un soir...¹

C'était le soir de la grande journée du 21 juillet, consacrée à Champlain. Québec s'irradia dans une fête splendide de lumière.

Une foule plus considérable encore que celle qui, l'après-midi, s'était répandue par les rues, envahit les hauts lieux. Hommes, femmes et enfants voulaient voir les brillants spectacles qu'on avait promis. Il semblait que les habitants de la ville, confiants dans les « hommes du guet », s'en étaient remis à eux, ce soir-là, de garder leurs foyers abandonnés.

La Terrasse, les remparts, les pentes de la citadelle, les toits des édifices publics, furent de nouveau couverts de la multitude curieuse. En montant vers la Haute-Ville, la population des faubourgs pouvait admirer déjà, tout le long des rues, les parures éblouissantes qui décoraient de leurs feux variés, les maisons privées, les façades des magasins, les bâtiments publics, les arcs de triomphe et les

¹ Le soir du 23 juillet 1908, pendant la grande semaine des fêtes du troisième centenaire de Québec.

monuments.

Des hauteurs de Québec ou de Lévis, il était possible de jouir tout à son aise de scènes également merveilleuses. Lévis s'était nimbé d'une large auréole de flamme : au sommet de la falaise couraient des traînées de feu, s'éparpillait le brillant chapelet des lampes ardentes. Au pied de cette falaise, dans la demi-obscurité, se dressaient, toutes dessinées en formes étincelantes, les tourelles crénelées de la gare de l'Intercolonial.

Québec, aperçu de Lévis, avait à son tour l'apparence d'une ville de fée. Depuis les quais jusqu'au sommet du cap, depuis le marché Findlay jusqu'à la place du Parlement, ce n'était que faisceaux et jaillissements de lumières. Tout près du fleuve, sur les flancs sombres du rocher, se détachait en lignes incandescentes l'Habitation de Champlain. La place de l'Habitation paraissait elle-même tout embrasée : elle faisait du marché Findlay un foyer électrique qui éclairait tout le quartier de la Basse-Ville, et projetait vers la Terrasse ses ondes de lumière.

Au second plan, à l'extrémité est du Cap, l'Université Laval déroulait sur son toit, d'un clocheton à l'autre, la ligne souple, flottante, multicolore de ses guirlandes d'ampoules électriques ; au centre, derrière le dôme enflammé des kiosques de la Terrasse, et

derrière les cordons de feu qui les reliaient les uns aux autres, apparaissait, comme une forteresse ou un palais enchanté de la Renaissance, le Château Frontenac. Les arêtes des toits, les lignes des tours et des donjons, les corniches, l'encadrement des fenêtres, les fenêtres elles-mêmes, tout étincelait de milliers de lampes électriques ; le Château rayonnait comme un phare immense, dressé au bord de la Terrasse, versant sa lumière sur le bronze de Champlain, inondant de clarté immense la foule des promeneurs qui se pressaient autour de ses larges murailles. Plus haut que la citadelle et plus à l'ouest, sur la colline des députés, et couronnant tout le paysage nocturne de leurs lointaines irradiations, l'on apercevait les mansardes et les tours du Parlement. La tour principale plongeait hardiment dans le ciel obscur son diadème de feu, d'où s'échappaient et retombaient en courbes gracieuses vers les tourelles angulaires, trois banderoles de lumières tricolores, flottant comme une longue écharpe au-dessus de l'édifice.

Une immense auréole enveloppait toute la ville ; on eût dit un incendie partout allumé et faisant monter dans un ciel sans étoiles ses lueurs fulgurantes.

Entre Québec et Lévis, sur le fleuve, l'on voyait partout, immobiles sur les eaux sombres, de longs palais illuminés. C'étaient les neuf cuirassés et

croiseurs ancrés en face de la ville, et tout grésés de lumières. De la poupe à la proue, suivant la ligne de flottaison et tout le long des bordages d'acier, couraient des cordons de feu qui dessinaient avec une netteté parfaite la forme des navires. On a particulièrement admiré la décoration vraiment artistique et toute française du *Léon Gambetta* et de l'*Amiral Aube*. Au milieu de ces vaisseaux géants, apparaissait le *Don de Dieu*, la caravelle de Champlain, dépourvue, comme il convenait à un tel revenant, de tout appareil électrique, mais qu'enveloppaient de clartés vives les puissants projecteurs du *Lady Grey*. Le long des quais illuminés, les vaisseaux amarrés avaient aussi fait toilette de lumière, et là-bas, à l'extrémité du brise-lames, l'énorme transatlantique de la compagnie du Pacifique, l'*Empress of Ireland*, tout éblouissant, rivalisait, par sa parure splendide, avec les navires de guerre eux-mêmes. À travers le fleuve et parmi les vaisseaux géants, des chaloupes, des yachts, des petits bateaux pavoisés, décorés de lampes et de lanternes chinoises ou vénitiennes, promenaient les curieux. Le fleuve était tout sillonné de ces esquifs rapides, d'où partaient des chants joyeux. Jamais notre port n'avait été à la fois si animé, ni si pittoresque.

Mais la foule qui se repaissait de ces spectacles nouveaux, attendait avec une curiosité plus grande les feux d'artifice que l'on avait mis au programme de la

soirée. On ne la fit pas longtemps languir. Dès neuf heures et quart fut lancée, sur la falaise de Lévis, la première pièce qui annonçait le commencement du spectacle. C'est de là, en effet, sur les terrains qui avoisinent, à l'est, l'Hospice de la Délivrance, que devaient partir toutes les pièces.

Pendant plus d'une heure et demie, le ciel fut déchiré par les fusées qui s'y enfonçaient avec rage pour retomber en pluie d'étoiles sur les falaises et sur le fleuve. Quelques-unes de ces pièces aériennes produisirent les plus brillants effets : elles éclataient dans le ciel en des gerbes si éblouissantes qu'elles éclairaient, comme en un midi plein de soleil, le panorama de Québec ; de ces gerbes tombaient des épis d'or, des cascades de rubis ou d'émeraudes, qui s'égrenaient en poussière ardente, ou dont les feux plongeant vers le fleuve s'éteignaient tour à tour.

Parmi les pièces fixes qui faisaient tableau sur la falaise de Lévis et qui pouvaient le mieux intéresser la foule, il y eut des portraits de personnages officiels, bruyamment dessinés dans leurs cadres flamboyants, puis la cataracte de Niagara, et la chute de Montmorency, où des flots d'étincelles et de flamme simulaient l'éroulement des eaux ; il y eut aussi des bombardements de forteresse où le bruit du canon s'ajoutait à l'éclair fulgurant des boulets, et enfin

l'incendie, tout d'artifice, de l'Hospice de la Délivrance.

À cause de la pluie qui, par intervalle, était tombée sur Québec et Lévis, l'on dut remettre à un autre soir le lancement de pièces importantes. Il parut à la foule que le programme si merveilleux qu'on lui avait annoncé n'était pas complet, mais l'ensemble de cette fête de nuit fut d'une telle splendeur que chacun, s'en retournant, en apportait dans son œil et dans sa mémoire une vision qu'il ne pouvait pas oublier.

(1908)

Le baiser des drapeaux¹

Nous n'assistons pas, cette fois, à la représentation d'une action historique : c'est un long défilé qui processionne sous le regard de milliers de spectateurs. Mais ce défilé est beau comme une prouesse guerrière ; tous ceux qui passent sont des héros. Héros ! Montcalm et Wolfe, Lévis et Murray, Carleton et Salaberry, qui conduisirent leurs armées à la victoire ou à de glorieuses défaites. Héros ! les soldats qui se battirent sur les Plaines, et sur les champs de Sainte-Foy, qui moururent pour le drapeau, ou triomphèrent avec lui. Héros ! les défenseurs de la patrie envahie par l'étranger, qui en 1775, arrêtaient aux portes de Québec les armées d'Arnold et de Montgomery. Héros aussi, et les plus populaires de notre histoire, les voltigeurs de 1813 qui renouvelèrent, aux fourches de Châteauguay, les exploits des Thermopyles !

Or, voici que tous ces braves ressuscitent à l'appel des clairons, ils arrivent par toutes les avenues de la

¹ Parade finale des représentations historiques, aux fêtes du troisième centenaire de Québec, juillet 1908.

scène ; élégants et crânes sous les costumes multicolores de leur époque. Les tuniques rouges d'Angleterre, les jaquettes bleues de France font éclater leurs couleurs dans la lumière douce du jour qui finit. Sous leurs perruques poudrées et sous leurs plumes légères, les officiers, l'épée au poing, l'œil assuré, commandent encore la victoire. Toutes ces troupes viennent prendre la place qui leur est assignée près des drapeaux ; et les soldats sous les armes attendent maintenant l'ordre du départ.

Le signal est donné ; les trompettes éclatent, les tambours battent aux champs, et les colonnes guerrières s'ébranlent. En tête s'avancent les drapeaux de Montcalm et de Wolfe, tout près l'un de l'autre, frissonnant au bout de leurs hampes, mêlant leurs couleurs, se caressant sous le souffle léger de la brise, échangeant le baiser pacifique de la réconciliation. Derrière ces drapeaux, côte à côte, deux à deux, un soldat français coudoyant un soldat anglais, marchent les fantassins de Montcalm et de Wolfe : ils s'en vont désormais, fraternels, aux mêmes batailles et aux mêmes labeurs.

La foule applaudit ce symbolisme significatif, et proclame à sa façon l'union féconde de deux grandes puissances et de deux grandes races.

Après les soldats de 1759 et de 1760, défilent ceux

de 1775, et, peu après ceux-ci, les soldats de 1813. Et le peuple ne cesse de prodiguer ses acclamations à tous ces revenants qui lui apportent du passé lointain des souvenirs de gloire...

Ainsi se termine la représentation des scènes historiques. Elle a duré près de trois heures, évoquant tour à tour quelques-uns des épisodes les plus fameux de nos origines françaises. La lumière peu à peu s'éteint sur la falaise ; en toute hâte, la foule se disperse, et chacun emporte dans sa mémoire l'image ineffaçable des grandes actions d'autrefois.

(1908)

La messe du troisième centenaire de Québec sur les Plaines d'Abraham

Dimanche.¹ Ce fut l'un des plus beaux jours du jubilé : le plus beau peut-être pour cette fête de soleil et de lumière qui s'harmonisait si bien avec l'âme dévote et radieuse de la foule ; le plus beau, assurément, pour cette grande démonstration de foi religieuse et nationale dont nous fûmes les témoins.

C'est à l'action de grâces, c'est à la prière que fut exclusivement consacrée cette journée. Et jamais, vraiment, sur les hauteurs de Québec, l'action de grâces et la prière n'avaient monté vers le ciel en un hommage aussi solennel et aussi triomphal.

La messe fut célébrée sur les Plaines d'Abraham, à l'endroit même où toute la semaine s'étaient déroulés les spectacles historiques. De l'aveu de tous, aucun de ces spectacles ne fut comparable à celui de cette messe. Rien ne pouvait égaler l'éclat merveilleux de cette lumière du matin, l'harmonie de ces chants sacrés, le riche déploiement de ces robes de pourpre, et de ces

¹ Dimanche, 26 juillet 1908.

draps d'or ; rien surtout ne pouvait être plus impressionnant que l'attitude, la piété, le recueillement de cette foule qui priait, qui recevait du sol même où elle s'était agenouillée, du sol trempé autrefois des larmes et du sang des anciens, l'inspiration sainte et l'élan de sa foi.

C'est à dix heures que devait commencer la cérémonie religieuse. Dès huit heures l'on voyait monter des faubourgs vers les Plaines les braves ouvriers, les femmes et les filles du peuple, les enfants, les jeunes gens, tous désireux de se mettre en bonne place pour bien voir et pour réciter tout à leur aise leurs dévotes oraisons. Les estrades réservées ne devaient être ouvertes à la foule qu'après l'arrivée des porteurs de cartes et du clergé.

Pendant que le peuple s'en allait à la messe, les militaires, marins et soldats catholiques, se dirigeaient aussi vers les Plaines. Quatre cents marins français, deux cents marins anglais, et une centaine d'américains vinrent se ranger de chaque côté du vaste sanctuaire, l'encadrant de leurs lignes bleues régulières. Les gardes indépendantes de Québec faisaient avec grâce et diligence le service d'ordre...

Bientôt l'on put estimer à plus de dix mille personnes, la multitude qui s'était répandue dans le vaste amphithéâtre et sur les terrains voisins.

Aux applaudissements de la foule, à un signal donné qui les y invitait, les marins firent prestement l'assaut des gradins de l'estrade latérale de droite. Le peuple suivit, remplit tous les longs bancs disponibles, et l'on ne vit plus distribuée à tous les degrés de l'immense galerie, qu'une assemblée compacte, un peu distraite d'abord, puis recueillie, où se mêlaient aux costumes ecclésiastiques, les cravates claires et les toilettes fraîches du dimanche.

En face de l'estrade, à plus de deux cents pieds vers la falaise, se dressait le large Tabernacle qui abritait l'autel : sorte de kiosque ajouré, soutenu par d'élégantes colonnettes, et surmonté d'une coupole aux flancs brisés d'où s'élançait la croix. De longues draperies, rouges et or, couraient en souples ondulations aux bords du toit ; tout autour flottaient dans la brise et le soleil des oriflammes fleurdelisées et des étendards aux couleurs nationales. Sous le toit du kiosque, au centre, s'élevait l'autel décoré de fleurs et de lumières ; à gauche, du côté de l'Évangile, avait été préparé le trône de Mgr l'archevêque ; des prie-Dieu étaient placés à droite, en face du trône, pour les prélats. Le kiosque, où l'on avait accès par un escalier central d'une dizaine de marches, offrait l'aspect d'un sanctuaire élégant : c'était le tabernacle riche et parfumé d'encens, où tout à l'heure Dieu allait habiter parmi les hommes. Tabernacle véritable, beau et grand sur cette scène

historique où on l'avait fixé, mais, en réalité, se dressant minuscule dans un si vaste temple qui était l'univers, sous une voûte profonde qui était le ciel de flamme et d'azur ; tabernacle mobile élevé au bord d'une falaise abrupte, ceinturé à l'arrière de buissons rustiques, et devant lequel se déroulait le tapis vert de la plaine. Des angles du kiosque à l'estrade, les rangs pressés des fidèles faisaient à la scène, où allaient se déployer les processions et les cérémonies, un cadre robuste et vivant.

Et sur tout cet ensemble merveilleux de grâce et d'harmonie, le soleil épanchait toujours sans mesure le flot d'or de sa vibrante lumière.

Dix heures ont sonné à toutes les horloges de la ville. Les fidèles attendent sans impatience. Tout à coup des cors et des trompettes retentissent. C'est le cortège épiscopal qui s'avance sur les Plaines. Les archers du guet et les hérauts d'armes sont en tête. Ils défilent maintenant devant l'estrade, suivis des Chasseurs de Salaberry et des Zouaves. Ceux-ci précèdent immédiatement la voiture de gala, traînée par deux chevaux, où ont pris place, revêtus de leur costume de pourpre, Sa Grandeur Mgr Bégin, archevêque de Québec, et son auxiliaire, Mgr Paul-Eugène Roy. Au moment où le carrosse, découvert, passe devant l'estrade, la foule se lève et acclame son archevêque,

pendant que la fanfare de l'artillerie royale joue la *Marche des Prêtres*. Suivent d'autres voitures occupées par les prélats en habit de chœur. La Garde Jacques-Cartier ferme le cortège.

Monseigneur l'archevêque, qui doit célébrer la messe, revêts ses ornements pontificaux, en dehors de la scène, à droite de l'estrade. Les ministres qui l'accompagnent prennent la chape et les dalmatiques ; les enfants de chœur ont déjà leur costume rouge, si joli sous la dentelle légère des surplis blancs. Au signal donné par les cérémoniaires, la procession du clergé se met en mouvement vers l'autel.

Le défilé est imposant, solennel, d'une majesté incomparable. Un héraut d'armes ouvre la marche, suivi de cinq archers qui s'avancent de front. Le clergé, croix en tête, vient ensuite. C'est, d'abord, la longue file, gracieuse et pittoresque, des enfants de chœur, puis les prêtres, les prélats, le sous-diacre et le diacre d'office, vêtus de la dalmatique, l'archiprêtre, et, précédé de la croix d'or archiépiscopale, le pontife, mitre précieuse en tête, enveloppé d'une chape de drap d'or, balançant sa crosse qui scintille sous le soleil. De chaque côté de lui, retenant les pans de sa chape, les diacres d'honneurs.¹ Immédiatement après viennent les

¹ Voici les noms de ceux qui assistaient Mgr l'archevêque: Mgr O.-E.

chantres, revêtus de la chape. Le cortège s'avance lentement, selon le rythme grave et solennel des cathédrales. La foule s'agenouille pour recevoir la bénédiction du pontife ; puis elle regarde cette harmonie qui passe, elle se recueille devant ce spectacle d'église ; et sa piété qui va des choses à Dieu admire cette longue théorie sacrée, la dignité calme des officiants, l'éclat somptueux des costumes et des vêtements liturgiques : aubes de dentelles, surplis de mousseline blanche, robes rouges, manteaux de pourpre, houppes violettes, dalmatiques et chapes d'or mariant leurs couleurs, sous les rayons dardants du soleil.

Plus d'une fois, pendant les jours précédents, la foule avait vu se déployer sur cette même scène le faste suranné des cours royales du XVII^e siècle ; elle avait applaudi des acteurs grimés et maquillés, couverts des livrées de l'étiquette de Fontainebleau ; mais elle avait toujours aperçu la convention dans les attitudes, l'acteur sous le masque, et le mensonge derrière la réalité. Aujourd'hui, au moment où défilait sous les regards la

Mathieu, archiprêtre; MM. les abbés François Pelletier et Walter Cannon, diacres d'honneur; Victorien Grenier et Adélarde Turmel, diacre et sous-diacre d'office; Eugène Laflamme et Jules Laberge, maître des cérémonies. Les prélats présents étaient: S. G. Mgr P.-E. Roy, évêque auxiliaire, Messieurs H. Têtu, C.-O. Gagnon, Th.-G. Rouleau, prélats de la Maison de Sa Sainteté.

longue procession pontificale, l'on avait conscience que toute comédie, que toute fiction avaient cessé, et que l'on était en présence de la plus auguste vérité. C'était non plus l'histoire imparfaitement ressuscitée, mais la religion vivante qui passait avec ses prêtres, sa foi et ses bénédictions. Et c'est pourquoi la foule, saisie par la puissante impression du vrai, se tenait si respectueuse devant cet autre spectacle ; et c'est pourquoi aussi ce spectacle parut à la foule plus grand et plus vénérable que tous les autres.

Après le défilé de la procession religieuse, les Zouaves, arborant le drapeau du Pape et celui de Carillon, vinrent prendre place au centre de la scène, en face de l'autel : c'était la garde d'honneur. De chaque côté se développèrent, en lignes rigides, les gardes Champlain, de Salaberry et Jacques-Cartier.

La messe commence. Pendant que le Pontife prie au pied de l'autel un chœur de quatre cents voix pousse vers le ciel, en un puissant unisson, le cri qui s'échappe de toutes les âmes : « *Gaudeamus in Domino* »¹. C'est la joie de tout un peuple qui monte vers Dieu et chante

¹ On faisait ce jour-là la solennité de la fête de sainte Anne, patronne de la province de Québec. L'*Introit* de la messe de sainte Anne commence par ces mots: *Gaudeamus in Domino*.

sa reconnaissance. La fanfare de l'Artillerie Royale accompagne et soutient les voix. On chante encore à l'unisson, avec accompagnement de fanfare, le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Sanctus* et l'*Agnus Dei* de Rillé. Le *Credo* en plain-chant, du second ton, de Dumont est merveilleusement rendu par le chœur et par la foule. Le peuple s'empare de l'air et des mots qui lui sont familiers ; sa grande voix peu à peu domine le son des cuivres ; et bientôt ce n'est plus quatre cent choristes, mais c'est dix mille qui font éclater sous le ciel l'affirmation vigoureuse de la foi catholique. Les falaises et les eaux du fleuve retentissent de cette harmonie souveraine ; elles en répercutent l'irrésistible clameur ; elles portent d'échos en échos, à la terre et à Dieu, l'hommage spontané, profondément sincère, de toute une race.

Mais voici que les clairons sonnent, et annoncent le moment solennel de la consécration de l'hostie. Au commandement : « Genoux terre ! » gardes et zouaves s'agenouillent ; la foule fait de même ; les têtes se découvrent ; les officiers présentent les armes. De nouveau les cors se font entendre : l'hostie s'élève lentement sous la coupole ; les tambours battent aux champs, les drapeaux s'inclinent, les fronts se penchent, les chœurs adorent : sur toute la multitude, prosternée dans l'immense cénacle où la coupe d'or s'est maintenant remplie du sang de Dieu, passe le souffle du

ciel.

Jamais ce coin de terre canadienne n'avait été témoin d'un tel prodige.

Sur le sol même où les soldats de Montcalm avaient versé leur sang, le Christ maintenant répand le sien. Au sacrifice qui sauva l'honneur d'un peuple, s'ajoute le sacrifice qui racheta l'humanité. Jésus bénit, entre les mains du Pontife qui deux fois le montre aux fidèles ; et deux fois, dans les mêmes gestes d'harmonie, les fidèles offrent au Christ la foi pieusement gardée des ancêtres, la foi sainte qui avait consolé dans leur agonie les héros malheureux des Plaines d'Abraham.

Après la communion, on chanta la prière pour le Roi, *Domine salvum fac regem*, et après la messe le Pontife officiant entonna le *Te Deum*. C'était le cantique d'action de grâces. Cette fois encore les fidèles chantaient avec les choristes ; toutes les voix se confondirent, soutenues par les fanfares militaires, et firent lentement monter au ciel la reconnaissance du peuple.

Après le *Te Deum*, on rendit à l'unisson *Dieu sauve le Prince de Galles !* Cet hymne, traduit du *God save the Prince of Wales*, fut suivi de l'autre, devenu populaire et cher à notre loyal patriotisme : *Dieu protège le Roi !*

Le clergé quitta l'autel, retournant au vestiaire dans l'ordre que l'on avait suivi au commencement de la cérémonie. À droite et à gauche, Mgr l'archevêque donnait une dernière bénédiction aux fidèles qui se signaient pour la recevoir. Il était midi. La foule s'écoula lentement par tous les sentiers des Plaines, l'âme tout heureuse du grand acte de religion qui venait de s'accomplir.

(1908)

Études

Pourquoi nous aimons notre langue

Pourquoi nous aimons notre langue ?

Parce qu'elle est nôtre et quelque chose de nous-mêmes. La langue française est un bien de famille, héréditaire et inamissible. Elle nous fut transmise au foyer. C'est un joyau tombé des lèvres maternelles.

Nous l'aimons parce qu'elle est le verbe qui contient toute la pensée des anciens et où se retrouve et s'exprime encore tout notre esprit.

Nous l'aimons parce qu'elle est inséparable d'une histoire très longue à laquelle, par nos aïeux, nous fûmes mêlés avant que de naître ; parce qu'elle raconte une légende qui remonte, dans le passé, aussi loin que l'âme française, et qui, à travers les siècles, s'est prolongée jusqu'à nous.

Notre langue ne date pas des origines de Québec. Ni non plus elle naquit aux lèvres des découvreurs. Elle est de bien plus haute et plus ancienne lignée. Par delà la *Cantilène de sainte Eulalie*, et par delà les *Serments de Strasbourg*, elle accorde avec l'âme naïve et robuste des vieux Gaulois sa première harmonie. Puis, tout le

long des âges, elle se travaille, se règle et se précise ; et elle descend avec les générations qui la parlent, jusqu'à notre âge. Elle vient jusqu'en notre Amérique. Elle y vient en syllabes très douces, chargée de tout ce qu'elle emporte de l'âme et du sol de la France ; elle s'y perpétue et s'y enrichit de tout ce qu'elle prend à la terre et à l'âme du Canada.

* * *

La langue, c'est l'expression instinctive, et comme une manifestation appropriée et spécifique d'un peuple ou d'une race. On sait pourquoi deux peuples voisins parlent des langues différentes, et que cela tient précisément à ce que ces voisins n'ont ni même tempérament ni même esprit, ni même vouloir. Sur leurs sols aux inégales beautés, dans leurs frontières plus ou moins ouvertes, sous un ciel différemment clair, ils se sont faits des âmes non pareilles, un sang inégalement vif, des mœurs dissemblables et comme une pensée distincte, qui ne sauraient que par des mots différents, de sonorité toute spéciale, et d'une syntaxe propre, se traduire exactement, et se faire tout à fait comprendre. Si l'anglais nous paraît rude ou heurté,

avec des façons à la fois brèves et trop vagues de rendre la pensée,¹ et s'il est incapable de la souplesse et des nuances subtiles de notre langue française, c'est que l'âme anglo-saxonne n'a pas été comme la nôtre, et pendant des siècles, formée par les plus délicates cultures, adoucie par les plus tendres climats, policée à l'image de la terre la plus élégante, illuminée et comme égayée par le ciel le plus radieux. Il y a quelque chose des brumes froides de Londres et de ses humides vapeurs dans l'idiome britannique ; et il y a quelque chose du soleil de la France, de ses doux pays et de leurs parfums d'atticisme, dans le verbe que nous parlons ; et c'est cela d'abord qui le fait si cher à tous les Français.

Chaque fois que l'on vante les qualités de ce verbe, on s'applique justement à célébrer les convenances manifestes qui existent entre ses mots et les grâces harmonieuses du ciel et de la terre des Gaules. Pourquoi

¹ Dans la vitrine d'une boutique de la rue Saint-Joseph, Québec, en plein quartier français, on peut lire en grosses lettres blanches ces trois mots: *Cash meat market*. On nous assure que cette formule brève, que cette juxtaposition incohérente et brutale de trois substantifs veut dire quelque chose en anglais. On croit, dans le quartier, que c'est un « marché de viande au comptant ». La langue française a besoin de préposition et d'articles pour lier les mots et faire s'assembler les idées; elle aime qu'apparaissent dans les phrases, par ces articulations, tous les rapports ou tout l'ordre des pensées. Et c'est ainsi plus précis et plus clair. L'anglais, moins subtil ou moins délicat, n'éprouve pas ce besoin.

rappeler ici la clarté, la franchise, la finesse très simple, la justesse rigoureuse, la chaleur discrète de notre langue française ? Ce qu'il importe de retenir, c'est la loi qui a présidé à l'organisation et au développement de cette langue ; c'est son étroite dépendance des conditions géographiques, historiques et psychologiques de la vie du peuple qui la parle ; c'est le rapport de cette langue avec l'âme des ancêtres ; c'est tout ce qu'elle contient de l'ancienne patrie, de vertus et de tendances, d'idéal et de réalités, de pensées et de gestes qui sont le commun patrimoine de tous les fils de la race.

Il ne s'agit pas, évidemment, d'affirmer ici un déterminisme psychologique qui exclut toute liberté ou toute spontanéité dans la pensée et le verbe qui l'exprime : nous voulons seulement marquer, dans la mesure où il convient, les influences inévitables qui s'exercent sur l'esprit et sur la langue d'un peuple, pour en rapporter cette conclusion nécessaire que la langue que nous parlons, nous, Canadiens français, est une portion, un prolongement de l'âme et du sol de la France. Par elle nous nous rattachons comme par le lien le plus solide à nos origines les plus lointaines ; par elle nous tenons aux racines mêmes de notre vie. Par elle aussi nous rejoignons jusqu'en leurs foyers gaulois, et jusqu'à l'ombre religieuse des vieux temples gothiques, nos chrétiens et vénérables aïeux.

Oui, quand je prononce les mots de ma langue, quand j'en écris les vocables, quand j'en construis les phrases, il me semble qu'au fond de ces mots, au cœur de ces vocables, dans la ligne souple de ces propositions, je vois briller l'étincelle ou circuler la flamme de la vie française ; je surprends un mouvement de l'âme ancestrale, je découvre le rythme d'une lointaine et familière harmonie. Dans la beauté souveraine de ce verbe je vois se refléter toutes les beautés d'une première patrie. Et que ce soit le ciel de Normandie, la mer bretonne, les campagnes angevines, les grèves saintongeaises, ou les jardins de l'Île-de-France qui se réfléchissent ou se dessinent encore dans mes phrases sincères ; que ce soit en des mots de Bayard, de saint Louis, de Jeanne d'Arc, ou de Henri IV que mes vocables retrouvent leur parentage, je ne puis être indifférent à toutes ces reviviscences du passé, je ne puis m'empêcher de sentir en moi, et derrière les mots par lesquels je m'exprime, une âme française, et je ne puis me retenir de songer qu'en cette âme et en son langage se perpétuent des âmes qui sont mères de la mienne, et un langage qui seul a pu traduire les formes heureuses de leurs pensées.

Et c'est pour ces premières raisons, les plus lointaines et les plus profondes, que nous aimons la langue de France.

* * *

Mais voilà trois siècles que cette langue fut ici apportée par nos ancêtres découvreurs et colonisateurs. Elle les suivit comme le verbe nécessaire et inséparable de leurs grands desseins. Et comme elle traduisit un jour leurs pensées d'héroïque aventure, elle exprime depuis trois cents ans tous les sentiments qui sont nés de leur courage, toutes les générosités qui ont affermi leurs entreprises, tous les rêves qui ont enchanté leur fortune. Depuis trois siècles, les réalités les plus profondes, parfois les plus douloureuses de notre histoire, ont été imaginées, conçues, proposées par des âmes françaises avec des mots français : de toutes façons ces choses essentielles et les formes verbales par quoi elles furent dites, apparaissent comme des manifestations inhérentes au génie de notre race. Et la langue de France s'est donc ici pénétrée de pensées nouvelles, son verbe a ici exprimé des actions neuves ; et toutes les ambitions et tous les sacrifices du peuple canadien ont passé comme naturellement dans la flamme ardente, inquiète ou joyeuse de ses syllabes.

C'est notre vie trois fois centenaire, c'est notre terre du Canada, ses forêts mourantes et ses champs fertiles, ce sont nos Laurentides aux coupoles harmonieuses,

nos montagnes discrètes et nos fleuves excessifs ; c'est le parfum rude des savanes et le souffle large des grandes plaines ; c'est le ciel vif de nos climats et c'est la clarté souple et mobile de nos aurores boréales ; c'est l'image du sol et le reflet du ciel, c'est la légende de nos sillons et l'histoire des âmes prochaines qui se retrouvent maintenant dans les mots récents ou usagés de notre langue.

Quand je les prononce, ces mots vivants du vieux parler français, quand je les écris, lorsque je les construis en phrases nouvelles, il me semble que sous leurs formes gracieuses, au cœur de leurs combinaisons, je surprends la vie elle-même de mes frères canadiens, je vois briller l'étincelle de leur esprit, j'entends le rythme de leurs douces affections. Et que ce soit le ciel de Québec avec ses alternances de soleil et d'orages, le Saint-Laurent avec ses flots larges et ses grèves embaumées de varech ; que ce soit les campagnes ondulées de la Beauce, les vergers abondants de Montréal, les sables arides de Tadoussac ou les baies lumineuses de Gaspé ; que ce soit les collines boisées du Saguenay ou les lacs dormeurs des forêts profondes qui se réfléchissent et se dessinent dans mes phrases sincères ; que ce soit en des mots de Champlain, de Laval ou de Montcalm, d'Étienne Parent, de La Fontaine ou de Crémazie, que mes vocables retrouvent leur sonore harmonie ; toujours j'éprouve à les

prononcer ou à les écrire l'orgueil d'un si étroit parentage, et j'admire en eux les âmes qui y ont mis leurs ardeurs, les paysages aimés qui ont sur ce métal imprimé leur beauté.

Et nous la chérissons donc, cette langue devenue deux fois nôtre, et nous la vénérons pour ce qu'elle contient de l'âme et de la terre canadiennes.

Mots hardis des explorateurs qui descendirent sur nos rivages, s'avancèrent à travers le pays inconnu, et portèrent toujours plus loin la frontière changeante de la patrie ; mots pieux des « robes noires » et des martyrs, qui dans la forêt ou les wigwams révélèrent aux indigènes le Dieu rédempteur ; mots très doux, plaisants ou résignés, du colon qui raconte à son foyer le labeur des journées fécondes, et chante près des berceaux ses espérances vivantes ; mots naïfs et adorables des mères qui y enferment toute l'âme chrétienne de la race, et les confient comme un tendre baiser aux lèvres des petits ; mots héroïques de Dollard au Long-Sault, paroles sublimes de nos miliciens, qui ont retenti comme une victoire à Carillon et à Sainte-Foy, et qui ont salué d'un si dolent adieu l'aile blanche et repliée du vieux drapeau ; mots fidèles de l'allégeance anglaise, qui ont révélé la sincérité de nos serments, mais aussi la fierté de nos défaites et la loyale survivance de nos souvenirs ! Tous ces mots nous appartiennent : ils

n'appartiennent qu'à nous, puisqu'ils ont été renouvelés en leur sens original par notre unique histoire, et qu'ils ont ici signifié ce que jamais encore ils n'avaient dit.

Et que d'autres vocables ont reçu l'empreinte, l'ineffable marque de notre vie ! Mots du terroir sortis du sol en touffes rustiques, et qui portent encore la fleur de notre esprit ! Syllabes frileuses de nos rudes hivers qui redisent pendant les soirs, au coin du feu, les *poudreries* de la rafale, et le *revers* des longues tempêtes ; syllabes grasses des bûcherons qui flottent dans la boucane des *campes*, qui racontent, entre deux touches, les gaudrioles plaisantes de nos gars, ou les convenables aventures du « père Michel » ;¹ syllabes sonores et rutilantes que les gelées d'avril font éclater dans nos érablières, et qui, autour de la cabane des sucriers, à l'heure où déjà la *tire* suspend à la palette ses fils d'or, ou se répand en couches d'ambre sur la neige éclatante, s'imprègnent sur les lèvres des convives de tous les arômes de la sève nourricière ; syllabes amoureuses des garçons et des filles quand, au soir des épluchettes, dans le vieux hangar où s'abrite la joyeuse corvée, l'épi rouge qu'une main timide a dépouillé, fait saillir les propos galants et s'égrener les rires moqueurs ! Comment les pourrions-nous oublier, tous

¹ Voir *Forestiers et voyageurs* de Joseph-Charles Taché.

ces mots qui enferment des parcelles vives de notre âme, qui contiennent toute notre piété, et où s'incrument chaque jour nos plus chers souvenirs ? Ils font partie de notre substance et de notre vie ; et notre langue s'attacherait à notre palais plutôt que de cesser jamais d'en redire l'inépuisable harmonie.

* * *

Et voilà donc encore pourquoi nous avons le culte profond, inaltérable du parler de France. Et voilà pourquoi aussi, sachant bien que les lois du langage sont liées aux lois de la pensée, et qu'il y a des unes sur les autres des répercussions mutuelles et fatales ; sachant que la pratique trop hâtive et trop exclusive d'une langue étrangère peut insensiblement changer les cerveaux, nous voulons que ce soit en langue maternelle que soient disciplinées chez nous les petites âmes françaises. Nous ne pouvons accepter qu'en ces âmes d'enfants soient rompues ou altérées les lois nécessaires du verbe familial.

Il est inouï que, dans ce pays du Canada qui fut éveillé aux accents des mots de France, et où nous sommes chez nous, des hommes s'imaginent que l'on peut faire taire « le doux parler », circonscrire son

légitime domaine, en limiter l'indispensable usage, et dans nos écoles canadiennes-françaises substituer à son étude principale celle d'une langue qui n'offre à nos oreilles que le son d'une âme ou l'écho d'une terre étrangères.

Cela est inouï parce que cela implique un grave contresens psychologique, et une sorte d'égarement de l'esprit ; et cela est inouï parce qu'une telle politique ou une telle exigence méconnaissent violemment la conscience que nous avons de notre vie, blessent en son inviolable sanctuaire le sentiment juste de notre dignité nationale.

Notre langue et notre littérature

Notre littérature canadienne peut-elle servir notre langue française ?

Évidemment une littérature rend à toute langue dont elle est écrite l'inappréciable service – le service extérieur – de la faire connaître à l'étranger, hors des frontières du pays où on la cultive. Une langue sans littérature est vouée à l'obscurité barbare du peuple qui la parle. La réputation, l'influence, la gloire, voilà donc un incomparable bienfait qu'une langue tient nécessairement de ses œuvres écrites. Il serait oiseux de chercher dans l'histoire les faits qui établissent ce lieu commun.

Notre littérature canadienne peut donc rendre à notre parler ce service extérieur : le faire rayonner au dehors, prolonger au-delà de nos frontières son harmonie.

Sans doute, notre langue française n'a pas attendu nos productions littéraires pour se faire connaître, et même pour devenir une langue internationale. Nos livres n'ont pas révélé au monde notre verbe. Les poésies de Ronsard ont précédé de quelques siècles les

strophes de Crémazie ; et certaines pages apologétiques de Pascal sont certainement antérieures à celles que vient d'écrire Monsieur Routhier. Ni la réputation, ni l'influence, ni la gloire ne manquaient à notre langue avant qu'Étienne Parent se fît journaliste, ou avant que Garneau écrivît notre histoire. Et je crois bien que nos livres n'ont pas augmenté en son intensité artistique l'éclat dont brille devant le monde, et depuis plus de quatre siècles, la langue française.

Mais est-ce à dire que notre littérature canadienne est, à ce point de vue de la notoriété, inutile à notre langue ? Non. Elle peut quand même accroître sa gloire extérieure, puisqu'elle fait mieux connaître son extension géographique, puisqu'elle révèle à plusieurs toute la profondeur avec laquelle notre race a pris racine au Canada, et avec quelle ténacité se perpétue sur nos lèvres et au bout de nos plumes, le parler des anciens. Et il n'est pas indifférent que ce fait soit plus connu par nos livres, et que par eux il s'affirme avec éloquence. N'y a-t-il pas encore des peuples que l'on croit barbares, puisqu'ils vivent autour de nos Grands Lacs, et qui ignorent que notre parler soit celui de France, et qui croient que nous nous servons, pour truchement de nos naïves pensées, d'un patois laurentien, inconnu encore des lexicographes, et qu'ils ont dénommé le *Canadien patois* ?

* * *

Mais ce service extérieur n'est pas le seul, ni le plus considérable dont une langue soit redevable à sa littérature. La littérature a pour premier effet, et indépendamment de ses succès de propagande, de mettre en valeur les éléments dont une langue est faite, mots, locutions, syntaxe, de les faire se rencontrer, se coordonner, se construire selon les lois propres à chaque langue, et de créer en quelque sorte les formes les plus heureuses par lesquelles puisse s'exprimer l'âme d'un peuple. Ce n'est pas dans la conversation banale et quotidienne, c'est dans le livre, c'est dans le discours, c'est dans l'œuvre d'art qu'une langue atteint sa plus haute valeur d'expression. Évidemment, il ne s'agit pas ici d'un vain jeu de mots juxtaposés pour l'harmonie, et dont l'emploi serait principalement de satisfaire l'oreille : les Isocrates et les Balzacs resteront toujours des représentants secondaires de leur langue et de leur littérature, encore que Balzac et Isocrate aient été nécessaires, comme le seront toujours les professeurs de rhétorique. Nous voulons plutôt parler de l'heureuse rencontre des idées et des mots, des idées les plus hautes ou les plus profondes s'exprimant par les mots les plus justes, les plus clairs, les plus forts et les

plus doux ; nous voulons rappeler l'alliance incomparable, unique, des idées et des mots qui ont fait la littérature française, et qui honorent à jamais notre langue.

Mais, ici encore, l'on pourra faire observer que nous arrivons bien tard, nous Canadiens, et que peut-être même les plus grands chefs-d'œuvre dont soient capables notre langue et notre esprit ont été faits. Notre littérature peut-elle donc encore, à cet autre point de vue, servir la langue française ? Nous pensons bien que oui.

Et d'abord, qui pourrait empêcher un Canadien qui aurait du génie et de la science, et qui connaîtrait à fond sa langue, d'écrire le plus beau livre français qui puisse exister ? Est-ce bien sûr que ce livre ne soit pas encore à faire ? Et n'a-t-on pas remarqué que ce sont justement des coloniaux, ou tout au moins des écrivains nés aux colonies, Heredia et Leconte de Lisle qui ont écrit, au dix-neuvième siècle, quelques-uns des plus beaux vers français ?

Mais quand bien même nos prosateurs et nos poètes n'écriraient pas la plus belle phrase ou la plus belle strophe qu'attend peut-être encore la langue française, n'auront-ils pas rendu à notre langue un service évident, si par leurs œuvres saines, correctes, soignées, ils contribuent à maintenir ses traditions artistiques et lui

conservent jusqu'en notre pays la beauté de ses lignes, l'éclat ferme de son métal, la variété harmonieuse de ses couleurs ? Et si l'on conteste que nos livres puissent rivaliser avec ceux de France, si l'on prétend – avec quelque raison – que notre langue du Canada est moins souple, moins nuancée, et plus pesante que celle que l'on écrit à Paris, qu'elle se meut un peu plus difficilement à travers les formes anciennes de notre vocabulaire ou de notre syntaxe, si l'on estime, en un mot, que notre littérature canadienne est artistiquement inférieure à la française, n'a-t-elle pas alors, et pour toutes ces raisons elles-mêmes, et en notre pays, une mission très spéciale à remplir, et une œuvre particulièrement bienfaisante à faire ? N'est-ce pas elle qui doit par tous ses moyens de publicité et de propagande contribuer à l'enrichissement de notre vocabulaire, à l'assouplissement de notre phrase, au progrès de notre langue ? Plus se multiplieront parmi nous les écrivains qui s'appliqueront à faire œuvre d'artiste, et plus notre langue littéraire s'enrichira de formes variées, plus elle s'affirmera, plus elle rendra le son clair, harmonieux du verbe français.

Il n'est pas étonnant que notre langue soit relativement pauvre, quand on connaît son histoire en ce pays, quand on sait de quelles sources d'alimentation on l'a privée, et de quels moyens insuffisants on a disposé pour en développer la valeur. Le rameau trop

tôt détaché de l'arbre a manqué de sève nourricière. Nul doute que cette langue canadienne – supérieure déjà aujourd'hui à celle que l'on écrivait en 1830 dans les recueils de Michel Bibaud – reconquerra toutes les énergies et toutes les grâces de sa nature par l'effort constant et multiplié de ses écrivains. Il ne nous suffira pas, pour perfectionner cette langue littéraire, de lire d'excellents livres français : il faudra tâcher d'en écrire nous-mêmes. En bonne pédagogie, les lectures ne servent pas beaucoup à la formation artistique, si l'on n'a pas soin d'y ajouter le principal exercice, qui est la composition personnelle.

* * *

Loin de moi la pensée d'insinuer que notre langue française du Canada, notre langue populaire, est de qualité inférieure, et qu'elle mérite la dédaigneuse pitié dont l'accablent certains voisins ignares. J'affirmerais plutôt que nos gens du peuple, dans l'ensemble de nos paroisses rurales, parlent un français meilleur que celui que l'on entend dans maintes provinces de France. Ce n'est pas la langue populaire qui a le plus pâti de l'insuffisance de nos moyens de développement français, c'est plutôt notre langue littéraire, la langue de nos gens instruits ; c'est elle qui, en général, s'est

quelque peu alourdie, qui manque de vocables et qui a laissé se nouer les articulations de la phrase ; c'est donc à elle surtout qu'une littérature canadienne laborieuse peut être utile.

Il ne s'agit pas, d'ailleurs, de nous faire ici une langue qui soit en tous points semblable à celle de France. Il est même désirable que notre langue française du Canada se distingue en certaines formes et en certains tours de la langue de Paris ou de Marseille. Nous avons des archaïsmes charmants qui n'ont plus cours là-bas et qu'il faut garder, précieux comme de vieilles monnaies qui portent encore l'effigie de la France ancienne ; nous avons des néologismes, que notre vie très spéciale a créés, et qui expriment des choses de chez nous : il est à propos de leur donner ample circulation, et d'enregistrer soigneusement dans nos livres ces vocables que le bon usage a inventés et consacrés.

Quels services notre littérature ne pourrait-elle pas ici rendre à notre langue ! Sans doute, ce ne sont pas les écrivains qui font les mots et qui les imposent ; trop d'expériences fâcheuses, depuis la Renaissance, leur ont appris à être prudents ! Mais ils peuvent du moins prendre aux lèvres du peuple ces mots savoureux ou pittoresques qui expriment de façon si juste sa pensée ou sa vie, qui peignent si admirablement les objets et

les mœurs, et leur donner dans la littérature écrite cette consécration spéciale qui les anoblit, et les élève à la vie et à la dignité de l'art. À ce point de vue, nos livres ont déjà été secourables à notre langue populaire. Il faut louer de Gaspé, Gérin-Lajoie, l'abbé Casgrain, Joseph-Charles Taché, et combien d'autres d'avoir fait effort pour reconstituer, dans leurs romans ou dans leurs récits, le parler des gens de chez nous, d'avoir consigné pour des générations prochaines déjà oubliées, des mots qu'il ne fallait pas perdre. Les *Anciens Canadiens*, *Jean Rivard*, *Forestiers et Voyageurs*, et combien d'autres pages depuis les récits de M. Pamphile Le May jusqu'au *Chez nous* de M. Adjutor Rivard, sont des œuvres précieuses pour notre langue autant que pour notre littérature, et qui contribuent à fixer dans la matière solide de l'œuvre d'art les formes changeantes et fuyantes du verbe populaire. De tels livres nationalisent à la fois notre parler et notre littérature : ils sont deux fois utiles.

* * *

Ajouterai-je, enfin, que notre littérature peut aussi rendre à la langue française du Canada un autre service, qui est de la défendre ?

Depuis plus de trois cents ans qu'elle est parlée dans ce pays, il se trouve encore des gens qui lui contestent ses plus légitimes libertés, et qui, au mépris de tous les droits naturels, historiques, constitutionnels, cherchent à conscrire le plus possible son action et son influence. Nos livres, pour cette seule raison qu'ils seront nombreux, bien faits, de haute valeur, rendront témoignage, auprès de ceux qui ne nous entendent pas parler ou qui ne nous connaissent pas assez, de la qualité de nos mots, et aussi de l'irrésistible force de notre génie. D'autre part, nos livres pourront eux-mêmes publier, faire valoir les titres indiscutables de notre langue française, et construire les plaidoyers qui fortifieront sa cause.

Tel a toujours été, d'ailleurs, le rôle traditionnel de nos lettres canadiennes. C'est pour défendre le parler français que notre éloquence parlementaire a essayé ses premiers discours, en 1792, quand Richardson proposait dans la première séance du premier parlement l'abolition de notre langue. En 1806, le *Canadien* a été fondé pour lutter contre les empiétements des bureaucrates et des « chouayens » ; et quand Étienne Parent le ressuscita en 1831, il lui donna pour mot d'ordre la fameuse devise : « Nos Institutions, Notre Langue, Nos Lois ». Plus tard, après 1840, après l'Acte d'Union qui décrétait brutalement la radiation du français de tous nos débats et documents officiels, c'est

encore notre éloquence politique qui se fit secourable, et Lafontaine voulut prononcer en Chambre, dans sa langue méconnue et ostracisée, son premier discours. L'éloquence canadienne s'est toujours empressée de défendre notre langue comme un bien essentiel, comme l'instrument merveilleux et nécessaire de notre vie nationale. On a souvent reproché à notre éloquence patriotique ses harangues vaines et solennelles ; ces reproches ont pu être mérités surtout par nos orateurs du 24 juin ; encore faut-il ajouter que leur éloquence a été plus souvent banale qu'inutile. Cette éloquence patriotique s'est, d'ailleurs, relevée plus d'une fois en de vigoureux accents dont l'écho n'est pas perdu.

D'autre part, n'est-ce pas un plaidoyer toujours renouvelé en faveur des droits du français, que tous ces livres qui racontent l'histoire de notre race, ou son action civilisatrice sur ce continent ? Ces œuvres de Garneau, Ferland, Casgrain, pour ne parler ici que des historiens disparus, constituent un fond solide et comme un terrain sacré sur lequel peuvent s'édifier avec assurance nos revendications. Et que d'autres livres où sont accumulées les preuves historiques ou morales de notre droit à la vie française ! Je ne veux signaler que l'un des derniers, mais le plus complet qui ait jamais paru, le volume des *Mémoires* de l'inoubliable Congrès de 1912. Ces *Mémoires*, avec le compte rendu du Congrès lui-même, sont le livre d'or de la langue

française au Canada.

* * *

Faisons donc ici une bonne littérature canadienne ; et cette littérature sera le prolongement nécessaire des vertus de notre langue française, et elle en sera aussi comme un rempart solide et respecté. Faisons cette littérature aussi nationale que possible, c'est à dire aussi chargée que possible des choses et des pensées en des sentiments de chez nous, et elle portera ainsi au grand jour, en plein soleil, la fleur de notre vie ; faisons-la aussi artistique que possible, et elle montrera que notre parler n'est pas celui de colons barbares, mais qu'il est plein des harmonies de la plus belle langue du monde ; faisons-la militante, appliquée à défendre le verbe gardien de la foi, et elle s'érigera jusqu'à la hauteur du plus généreux apostolat.

(1916)

Notre langue et nos traditions¹

Une leçon des « Anciens Canadiens »

Il est facile de dégager du roman des *Anciens Canadiens* la leçon qu'il enferme. De Gaspé lui-même nous l'indique : conservons les habitudes, les mœurs de notre vie canadienne-française. Faisons, à la manière des Anciens, « la petite histoire. »

Or, savez-vous à quoi l'on peut reconnaître notre « petite histoire », le caractère traditionnel et précieux de notre vie canadienne ? C'est, d'après les *Anciens Canadiens*, à la langue savoureuse que nous parlons, et à la simplicité chrétienne, cordiale des mœurs populaires.

La langue que nous parlons ! C'est pour en graver l'expression franche, harmonieuse, pittoresque dans toutes les mémoires que de Gaspé excelle à reproduire le langage des gens du peuple, à faire revivre leurs mots significatifs, leurs locutions originales, et toute cette

¹ Extrait d'une conférence faite au Cercle Charest, de l'A.C.J.C., à Saint-Roch de Québec, le 10 mars 1909.

manière de dire qu'on retrouve encore dans Saint-Roch, sans doute, mais surtout dans nos bonnes campagnes de Québec. Et il nous fait aimer cette langue si délectable, qui nous est deux fois sacrée, puisque nous, Canadiens français, nous la parlons par droit de naissance et par droit de conquête.

Or, respectons-nous assez cette langue ? et faut-il vous recommander de n'en pas laisser refroidir le culte dans vos âmes de jeunes gens ? Certes, ce n'est pas à Saint-Roch dans ce centre de vie française, dans cette paroisse qui est bien, n'est-ce pas, le cœur de Québec, qu'il faut prêcher la conservation de notre parler ancestral. Cependant, me permettriez-vous de vous adresser quelques reproches, à vous surtout les jeunes, et de vous déclarer comme nous regrettons parfois que dans votre paroisse même, comme dans tout Québec, la langue du commerce et de l'industrie ne soit pas assez pure, qu'elle se laisse trop pénétrer de mots anglais, qu'elle emprunte à l'idiome saxon beaucoup trop de ces vocables qui sonnent à une oreille française comme des mots étrangers ?

Oh ! je ne sais bien qu'à vos foyers, près de vos mères, vous parliez aussi bien que possible la langue très douce qu'elles vous apprirent sur leurs genoux ; c'est votre âme canadienne qui monte alors à vos lèvres d'adolescents, et elle y porte avec elle la pensée

française qui est une part précieuse de sa substance, et avec la pensée française, les mots français qui seuls la peuvent bien rendre et bien chanter. Non, ce n'est pas dans vos maisons, dans l'intimité de la vie familiale que vous négligerez votre langue française ; c'est plutôt dans l'atelier, dans la boutique, dans les bureaux, dans la manufacture que vous émaillerez votre langage, vos conversations, votre prose, de locutions anglaises, et que vous déflorerez la beauté pure de votre idiome maternel.

Je n'ignore pas, certes, que les exigences du commerce vous obligent souvent à vous servir de l'anglais, et que ce n'est pas toujours votre faute si vous ignorez les noms français qu'il faut donner à tel instrument que vous employez, à tel article que vous fabriquez ou que vous vendez. Mais, est-ce que vraiment parfois nous ne poussons pas trop loin notre empressement à nous servir de l'anglais, et est-ce bien dans Québec, et surtout dans Saint-Roch qu'il faut lire sur la façade de certaines boutiques, et de certaines manufactures qui appartiennent à des Canadiens français, des annonces qui ne soient qu'en anglais ? Si, plus tard, mes jeunes amis, la fortune vous fait propriétaires et patrons, n'imitiez pas ceux qui ne savent s'afficher qu'en anglais ; vous imitez plutôt tels ou tels propriétaires et patrons que vous connaissez, que je ne veux pas nommer, mais qui font de leurs

établissements, et à n'en pas douter, des établissements canadiens-français.

Vous estimerez que notre langue est un patrimoine sacré, et qui nous a coûté trop cher, pour que nous n'en soyons pas très jaloux. Et peut-être que, scrupuleusement fidèles à votre langue, vous garderez avec soin cette autre part de votre héritage qui consiste dans nos bonnes vieilles mœurs françaises.

* * *

Comme M. de Gaspé les aimait, et comme il les a bien racontées ! Mais, est-ce qu'en lisant son livre nous n'avons pas l'impression de voir repasser sous nos yeux, dans notre mémoire, le souvenir de choses qui s'en vont ?

Je vous disais que c'est à la simplicité toute cordiale des manières et de la vie, que l'on reconnaît le caractère traditionnel et français de nos coutumes canadiennes. Cette simplicité ne tend-elle pas à disparaître pour faire place au luxe et au snobisme américain ? Et s'il y a dans nos habitudes de vie des améliorations que ne connurent pas nos grands-pères, et qu'il faut approuver, est-ce que vraiment nous ne donnons pas trop parfois dans des dépenses et des extravagances qu'ils eussent

justement condamnées ? Et n'est-ce pas précisément ce goût effréné du confort et de la toilette qui bannit de notre vie canadienne ces bonnes vieilles coutumes, si simples, si naïves, si aimables que regrettent bien nos grand-mères, et que parfois dédaignent trop leurs petits enfants ?

Il y a quelques années, vous avez ressuscité dans Québec la guignolée ; et je pense bien que c'est du cœur de Saint-Roch qu'est partie cette pittoresque inspiration. Et il arrive maintenant qu'à vous voir passer joyeux dans nos rues, le soir de Noël, chantant les vieux refrains de la charité française, vous donnez à notre ville une gaieté, un entrain qui nous font croire que pour quelques heures sont revenus parmi nous les compagnons d'Hébert, les soldats en congé de Montcalm, ou les colons généreux du régiment de Carignan !

N'y aurait-il pas lieu d'appliquer à d'autres coutumes moins bruyantes peut-être, mais bien françaises encore, ce zèle si louable ? Et puisque l'on veut nous rendre nos Noëls français, ne pourriez-vous pas faire en sorte que le petit Jésus qui visitait autrefois les cheminées, et remplissait les souliers ne soit pas remplacé par ce grotesque et lourd Santa-Claus ? Voyez donc encore, si sur vos lèvres ne meurt pas aujourd'hui la vieille chanson française, remplacée par je ne sais

quelles romances sentimentales, fades ou trop piquantes, qui font se pâmer aux dépens du bon goût, les jeunes filles qui vous entendent.

M. de Gaspé a pris soin de consigner dans son livre quelques-uns de ces vieux couplets que chantaient nos pères, et qui étaient l'accompagnement obligé des joyeuses agapes, des soupers si gras, si copieux, que voisins, parents et amis s'offraient avec la plus large cordialité.

Je n'insiste pas sur tant d'autres vieilles choses que l'on oublie : il faudrait y consacrer toute une conférence ; et dans cette conférence, il faudrait précisément faire une large place à ces relations de voisins à voisins, de familles à familles, de parents à parents, qui avaient peut-être alors une franchise, et une allure, et une simplicité, et un entrain qui tendent à diminuer, que remplace déjà l'égoïsme froid et besogneux de nos mœurs nouvelles.

Mais rappelez-vous que c'est tout cela qui fait la vie intime des peuples, et qui lui donne son cachet spécial ; et que c'est aussi tout cela qui compose ce que, dans les *Anciens Canadiens* de M. de Gaspé, nous avons appelé notre « petite histoire ».

Les hôtes de notre doux parler¹

Nos hôtes ! Ce mot est bien français et l'un des plus naturels à notre langue ; il a jailli de vive source, du cœur généreux de la race. Une de nos vieilles chansons populaires, que les bonnes gens aiment beaucoup à chanter quand l'amitié les rassemble, déclare que le Canadien, « comme ses pères, est galant et hospitalier ». Ces deux vertus, manifestation exquise de l'âme française, sont nées, en effet, d'un même mouvement de sensibilité cordiale ; elles sont inhérentes au tempérament de notre peuple, comme les deux mots qui les expriment sont ineffaçables dans notre vocabulaire.

Mais si l'hospitalité est douce en nos mœurs canadiennes, et dans notre vie française, jamais elle n'est plus spontanée, jamais elle n'est plus large, ni plus chaude que lorsqu'elle s'exerce au foyer entre gens de même parenté. Les hôtes, alors, ne sont plus des étrangers qu'il convient d'accueillir avec bienveillance,

¹ Toste porté au banquet du Congrès de la Langue française au Canada, le samedi soir, 29 juin 1912, au Château Frontenac, à Québec.

ce ne sont plus des amis que nous recevons avec cordialité, ce sont des frères à qui nous ouvrons toutes grandes les portes de la maison, et les portes du cœur.

Or, ce soir, ce sont des gens de même parenté que les Canadiens français et les Acadiens reçoivent à leur table. C'est la France qui est venue prendre place au foyer de ses enfants ; en ses fils nous la saluons comme une mère ; vers cette mère, pour l'étreindre avec filiale piété, depuis huit jours nous tendons tous nos bras ; à elle nous ouvrons tous nos cœurs.

Vraiment, il n'y a pas d'hôtes ici, ce soir, puisque nous sommes tous de même langue et de même sang, et que nous formons autour de ces tables une étroite famille ; et je ne puis proposer ce toast qu'à la condition de torturer un peu le sens des mots. Me pardonne la langue de France ! Il lui arrive parfois de souffrir en son vocabulaire des ferventes générosités de la race !

Vous êtes venus, frères lointains, à l'appel de ceux qui organisaient, au foyer de Québec, la fête de notre commun parler. Notre joie n'eût pas été complète, si vous n'aviez pas jeté dans nos concerts la note franche, émue, de l'âme maternelle. Il fallait que la France fût parmi nous, pendant ces jours de rapprochement familial ; il fallait qu'elle entendît elle-même sur nos lèvres le verbe que nos pères ont apporté de la France ancienne dans la France nouvelle, et dont l'écho chaque

jour se répète comme un chant de fidélité, depuis l'Acadie, terre d'héroïsme, jusqu'à l'Ouest extrême, terre d'espérance, depuis Québec, la cité qui se souvient, jusqu'à la Nouvelle-Angleterre, le pays qui souffre, jusqu'à la Louisiane, la province qui ne veut pas trahir !...

Jamais nous ne l'avons mieux éprouvé que pendant ces jours du Congrès, ce qui fait certains peuples frères, c'est sans doute l'âme semblable qui les fait vivre, mais c'est aussi la langue commune qu'ils font chanter sur leurs lèvres. Cette langue n'est, en réalité, que le signe extérieur, identique chez ces peuples, des pensées qui contribuent le fond intellectuel, le patrimoine moral de la race ; elle n'est que l'expression spontanée de ce qu'il y a de plus intime et de plus inviolable dans leurs consciences ; c'est l'instrument forgé par des siècles de joyeux commerce ou de patientes méditations, et dont les notes instinctivement combinées, sont appropriées à l'âme qui y fait passer sa substantielle harmonie. Ce n'est que cela, le parler commun des peuples frères. Mais c'est tout cela. Et si ce sont des aspirations semblables qui importent pour l'unité et pour la fidélité de la race, ces ressemblances supérieures de la vie projettent nécessairement leurs images harmonieuses dans le verbe qui les exprime ; aussi est-ce aux lèvres qui parlent, et aux mots qu'elles disent, mieux encore qu'aux regards qui s'illuminent et qui s'échangent, que

se reconnaissent d'abord les fils d'un même peuple, depuis longtemps dispersés, mais pour un jour réunis.

Et il fallait que la France vînt elle-même, pendant ces jours de rencontre fraternelle, entendre ici les mêmes syllabes qu'il y a trois siècles elle confiait aux lèvres de nos pères. Il fallait qu'elle vînt écouter, au bord du Saint-Laurent, la mélodie de ce verbe qui est le sien, dont les variantes ne peuvent étonner ses oreilles, puisqu'en ces variantes se retrouve surtout l'accent pittoresque, naïf et gracieux, de ses vieilles souches de Québec ou de l'Acadie, couvrant comme d'une parure la terre d'Amérique, faisant fleurir, chanter et bruire dans un ciel libre leur riche et inépuisable frondaison.

Et la France est venue.

Elle est venue : et M. le consul général nous a dit, l'autre jour, comment, toute entière, l'ancienne mère patrie s'émeut du spectacle de notre inlassable fidélité. Elle est venue : l'Académie française, la gardienne séculaire de la langue, a proclamé ici, pour la première fois, un droit de royauté qu'aucun de nous ne lui conteste sur ses possessions d'au-delà des mers. C'est l'impérialisme du verbe qu'elle a fondé à Québec ! Nous nous glorifions d'avoir provoqué cette politique nouvelle et pacifique de Richelieu. Nous avons été heureux d'applaudir l'ambassadeur éloquent, courtois, délicat, le penseur avisé et profond que l'Académie a

bien voulu envoyer vers nous. Nul ne pouvait mieux que M. Étienne Lamy nous faire sentir comme la royauté de l'Académie française est constitutionnelle, et qu'il n'y a qu'honneur et profit à recevoir ses lois classiques et sages.

Elle est aujourd'hui chez nous, la France : et c'est un poète de sa bonne terre, c'est le chantre épique des conquêtes de sa langue, qui est venu – M. Gustave Zidler nous permettra de l'espérer – accorder sa lyre aux harmonies encore neuves, parfois un peu rudes, de la vie canadienne.

Les victoires de la langue : M. Zidler les multiplie chaque fois qu'il chante ; combien d'autres triomphes de notre doux parler lui auront appris ces journées laborieuses où il a voulu travailler avec nous, et mêler aux autorités de notre prose le reflet de sa claire poésie.

Elle est chez nous, la France ; et c'est un apôtre qui représente ici son inépuisable sacerdoce.

Le prêtre de France ! Quelle formule, messieurs ; et quelle grande chose elle signifie ! Le prêtre de France ! il se dessine en toute grandeur sur le fond séculaire de l'histoire du peuple. Son geste, qui est le geste de Dieu, symbolise la providentielle mission de la race ; sa parole, qui est à la fois le verbe de France et le verbe du Christ, se traduit depuis plus de dix siècles en des formes où ont souvent passé en larges souffles les

accents les plus profonds, les plus puissants de l'âme national. Le prêtre de France est resté le type du dévouement, de la piété, de la science sacerdotale : et nous saluons en M. l'abbé Thellier de Poncheville, en celui qui représente si dignement parmi nous l'admirable clergé français, l'un des ouvriers les plus aimés, les plus actifs, les plus éloquents de la grande et actuelle restauration.

Comme il nous plaît d'associer au nom du fils celui du père : tous deux dignes l'un de l'autre, tous deux inscrits au livre d'or de l'action catholique française !

Heureux les pères quand ils se sentent glorieusement revivre en leurs fils ! Heureux les fils quand ils peuvent prendre au cœur de leurs pères la flamme ardente des chrétiens dévouements, dans leurs pensées les leçons qui orientent la vie, sur leurs lèvres l'éloquence qu'ils feront à leur tour retentir comme une harmonie bienfaisante !

Ce bonheur, ce fut celui du fils que Québec a souvent acclamé ; ce fut celui du père vénérable, du Français catholique, du président si distingué des Congrès des catholiques du Nord, que nous voyons ce soir parmi nous, vieillard dont le front blanchi s'auréole d'une gloire ancienne où se mêlent déjà les premiers rayons de la gloire plus jeune et grandissante d'un apôtre qui est deux fois le fils de son amour !

Messieurs, c'est pour toutes ces raisons, que vos esprits et vos cœurs ont comprises, c'est parce que la France est ici représentée par ce qui symbolise le mieux l'idéal si élevé de sa pensée, l'essor conquérant de son génie ; c'est parce que ce soir nous avons à notre table des convives aimés qui sont des frères, qu'à cette heure à la fois tardive et matinale¹ je propose, à mes frères dans le sacerdoce de bénir à l'autel ce matin la France, et à tous ceux qui peuvent encore boire à leurs verres d'y boire à la santé de nos hôtes !

¹ Minuit était sonné quand fut prononcé ce toste.

Notre littérature en service national

Il faut être secourable aux lettres canadiennes. Il faut se préoccuper de les développer, de les faire produire, chez nous, la fleur de vie qui doit s'épanouir à la surface de toute civilisation.

Sans doute, la littérature n'est pas toute la vie d'un peuple ; elle n'en est pas le premier besoin, ni non plus le premier bienfait. Pour nous, Canadiens français, à l'heure première de notre histoire, il y eut antérieurement au besoin d'une littérature, le besoin de la vie matérielle, qui est bien le premier de tous, et sur quoi s'appuient ou se fondent tous les autres ; et il y eut, après 1760, le besoin d'une liberté politique égale à nos droits naturels et historiques, liberté sans laquelle ne pouvait subsister l'âme elle-même de notre race.

À notre peuple et à notre histoire, comme au peuple de l'histoire de France, s'applique cette phrase que prononçait, le 25 novembre 1926, sous la Coupole de l'Académie française, M. Louis Bertrand qui y allait prendre le siège de Maurice Barrès :

« Qu'importe que nous soyons les premiers

littérateurs, les premiers artistes du monde, si nous ne sommes pas les Maîtres chez nous ? »

Il fallait aux Canadiens français commencer par être maîtres chez eux ; et la littérature ne pouvait ici s'animer, prendre force, vivre, qu'à la condition d'être l'expression d'un peuple libre, qu'à la condition de faire passer dans ses premières strophes, d'abord sans doute un sentiment d'espérance, puis un hymne, un chant de liberté !

* * *

Et ceci nous indique déjà quel fut, quel doit être dans notre histoire le rôle des lettres canadiennes.

Ce rôle est, avant tout, un rôle de service national. Servir : telle doit être la mission de l'écrivain, et telle la mission d'une littérature.

C'est pourquoi l'écrivain doit rester en contact étroit avec son pays et, si l'on peut dire, exister en fonction de sa race.

L'écrivain qui n'est pas fortement enraciné au sol de son pays, ou dans son histoire, peut bien s'élever vers quelque sommet de l'art, monter vers les étoiles... ou dans la lune, mais il court risque de n'être qu'un rêveur,

un joueur de flûte, ou d'être inutile à sa patrie. Certes, je ne dis pas que seule la littérature patriotique, ou la littérature régionaliste, ou la littérature de terroir, puisse servir la nation à laquelle appartiennent le poète et le prosateur. Non ! la littérature peut chercher son objet plus loin que l'horizon du pays où est né l'écrivain, et plus haut que les choses ou les monuments de son histoire : elle peut aller même jusqu'aux étoiles ; elle peut être, elle doit être, au besoin, humaine, c'est-à-dire qu'elle peut alors et doit dépasser toutes frontières, s'étendre à tout ce qui est digne de la pensée et de la destinée de l'homme. Servir l'humanité, n'est-ce pas, et d'une façon supérieure, servir son pays ?

Seulement, alors même que l'écrivain porte sa pensée sur des sujets supérieurs à tout intérêt national, ou extérieurs à son pays, il ne peut pas, s'il est fortement original et sincèrement lui-même, ne pas mettre sur ces produits de sa pensée la marque de l'esprit national, et ne pas les imprégner des vertus de sa race. Le *Cid* de Corneille a beau être un sujet exotique de tragédie, il est un chef-d'œuvre français ; les *Pensées* de Pascal ont beau être un sujet d'universelle philosophie, elles sont de telle sorte exprimées et mises en axiomes qu'elles portent le sceau du génie de la France.

Corneille et Pascal étaient l'un de Rouen, l'autre de

Clermont-Ferrand, l'un de Normandie, l'autre de l'Auvergne. Tous deux, fortement enracinés au pays natal, tous deux sortis des entrailles de la France, nourris de son sang et de la substance de ses traditions classiques, n'ont pas pu ne pas être tout à la fois humains et français, et écrire des œuvres qui sont et l'honneur du monde et la gloire d'un peuple, parce qu'en ces œuvres resplendissent tout ensemble et le génie de l'homme et le génie d'une race. Il reste donc vrai de dire que la littérature pousse ses premières racines, et les plus profondes, dans la terre natale, et dans la vie spirituelle de la nation, et que, quelle que soit la fleur qu'elle produit, fleur d'humanité ou fleur du terroir, cette fleur porte en son éclat un reflet nécessaire de l'esprit qui l'a fait monter dans la lumière.

Je sais bien que chez nous l'on a reproché à nos écrivains de n'avoir pas toujours été assez eux-mêmes, et d'avoir trop souvent démarqué la littérature de France, et que ce reproche, en ce qui concerne surtout nos ouvrages d'imagination, comporte beaucoup de vérité ; et que cette vérité constatée prouve soit l'insuffisance encore trop grande de nos moyens, soit une déviation de certaines disciplines intellectuelles.

Mais je sais bien aussi que, malgré ce défaut d'imagination trop livresque dont peu à peu nous nous débarrassons, notre littérature est dans une grande

mesure, et dans la plus grande, canadienne. Elle a fatalement obéi à cette loi qui veut qu'une littérature, dans son ensemble, accompagne de ses œuvres et de son art les développements, les évolutions de la vie d'un peuple, et que son rôle prenne de ce fait une nécessaire valeur historique.

Depuis Étienne Parent qui créa notre journalisme, et depuis Garneau qui écrivit notre première histoire ; depuis Crémazie qui composa le poème du *Vieux Soldat*, depuis Fréchette qui chanta notre héroïque « Légende » ; et depuis de Gaspé qui raconta nos *Anciens Canadiens* et Arthur Buies qui burina ses vives *Chroniques* ; depuis tous ces pionniers de nos lettres jusqu'aux écrivains qui aujourd'hui, dans le domaine de l'histoire, de la poésie, du roman, de la philosophie et de l'éloquence, produisent une œuvre toujours meilleure, notre littérature s'est appliquée aux choses de chez nous, elle s'est alimentée principalement de substance canadienne. Malgré certaines naïves ou trop serviles imitations, elle fut, en somme, et en son fond, une littérature canadienne.

Depuis ses origines jusqu'à nos jours, notre littérature canadienne-française est en service national.

Patrie et patriotisme

L'on parle souvent de patrie et de patriotisme, et l'on craint parfois que ces deux mots, trop souvent prononcés, ne s'affaiblissent ou ne s'usent sur nos lèvres. Je ne crois pas à ce danger, si l'on sait mettre toujours dans ces deux vocables le sens vrai qui leur appartient.

Le patriotisme n'est pas autre chose qu'une piété filiale : une piété qui commence au foyer domestique, qui bientôt le déborde, et s'en va jusqu'au sol et jusqu'à l'âme du pays.

Et c'est une piété que la reconnaissance inspire. Saint Thomas d'Aquin, qui a soumis à sa pensée théologique tous les plus nobles objets de la vie, déclare que nous avons trois grands créanciers : Dieu, nos parents et la patrie. Et si la patrie compte parmi les créanciers dont tout homme est débiteur, c'est qu'elle est douce à ceux qui l'habitent, c'est qu'elle est maternelle et caressante, c'est qu'elle est une personnification de choses sacrées.

On l'a dit bien avant moi : toute patrie est faite

d'une âme et d'un corps. Le corps c'est la terre elle-même : la terre avec ses formes solides et harmonieuses, avec ses prairies, ses montagnes, ses fleuves, avec toute l'architecture gracieuse de ses paysages, et tous ces lieux familiers où s'attachent nos yeux et nos cœurs ; la terre bienveillante qui, de l'abondance de son sein, nourrit ses enfants ; qui porte comme des fleurs nos berceaux, qui s'ouvre pour recevoir nos tombes, et qui se renouvelle dans la cendre de nos morts.

Toute race épouse en quelque sorte, dans ces relations de tendresse, le sol du pays où elle vit, et c'est de cette union, faite de travail et de fidélité, que résultent pour la race et pour le sol les plus fécondes prospérités. Et il se trouve qu'un jour la race porte dans sa chair et dans son sang quelques choses des générosités, des ardeurs, des vertus du sol ; elle porte jusque dans ses yeux des reflets de sa grâce et de sa beauté.

C'est pourquoi, nous, Canadiens français, qui depuis trois cents ans habitons un pays aux immenses étendues et au sol prodigue, nous avons en nous-mêmes quelque chose de ses exubérances ; nous avons sur cette terre robuste fortifié les muscles et l'âme de la race ; nous avons mesuré toujours sur des horizons infinis et splendides notre activité, notre vocation, notre idéal. Et

cette activité, cette vocation, cet idéal, aussi larges que les horizons de la patrie, jamais nous ne pourrons les contenir, les enfermer dans les frontières étroites d'une province !

Mais autant et plus que la terre de la patrie, son âme doit nous être chère, et se reconnaître dans la nôtre. Or, l'âme de la patrie, elle est faite des multiples choses qui forment l'ensemble de la vie historique et des habitudes morales du peuple qui l'habite ; elle est faite des vicissitudes de sa destinée, de ses actions belles ou douloureuses, de ses luttes, de ses épreuves, de ses joies et de ses douleurs ; elle est faite des rêves communs qui ont enchanté l'esprit des aïeux, et des aspirations nouvelles qui entraînent les jeunes générations vers l'avenir ; elle est faite de pensées et de sentiments, de choses immatérielles et impalpables, mais aussi, je m'empresse de l'ajouter, de ces choses très réelles et tangibles, petites ou grandes, plus souvent petites, dont l'ensemble constitue le dépôt sacré des traditions.

* * *

Les traditions nationales, voilà l'élément le plus précieux peut-être de l'âme et de la patrie ; et c'est de cette portion de l'âme de la patrie qu'il faut souvent

parler.

Le culte des traditions est l'une des formes les plus fragiles de notre religion patriotique. Toute race est emportée dans un mouvement perpétuel qui l'éloigne sans cesse de son passé, et sans cesse lui offre les nouveautés, les caprices changeants de la mode ou de la fortune. Et il faut constamment, contre ces nouveautés, contre les engouements irréfléchis de l'heure présente réagir et lutter. Autrement l'on verrait bientôt changer l'âme de la patrie ; nous deviendrions trop différents de nos pères ; il y aurait discontinuité dans la vie nationale ; nous serions bientôt installés sur les tombeaux de nos ancêtres comme des étrangers ignorants de leurs mœurs et de leurs vertus.

Et c'est pourquoi l'oubli ou le mépris des traditions est toujours une faute, une trahison de la race.

Or, le culte des traditions, nous l'avons, nous, Canadiens français ; mais nous l'avons peut-être plus fervent autrefois qu'aujourd'hui. Nous sommes trop débordés par les influences étrangères, anglaises, américaines, européennes, pour que nous n'ayons pas perdu, à ce contact de mœurs cosmopolites, bien des choses, coutumes, goûts, habitudes religieuses ou profanes, qui faisaient partie intégrante de notre vie canadienne. Et c'est pour cela qu'il sera toujours utile

de rappeler aux Canadiens exposés à perdre des traditions précieuses, le devoir d'y rester fidèles.

Vertus et traditions de notre race

Nos traditions nous viennent de nos vertus. Elles en sont le produit nécessaire et souvent fragile.

Les traditions ne se forment pas au hasard de la fantaisie populaire. Elles sont déterminées par les instincts et les qualités de la race. Elles poussent comme des fleurs familières sur le fond permanent de la conscience du peuple. Et les peuples ont donc les traditions qu'ils méritent.

Si nous avons de belles et glorieuses traditions, si notre âme a pu se transformer en des habitudes de vie à la fois nobles, pittoresques et joyeuses, c'est qu'elle porte en elle-même de hautes vertus, c'est qu'elle est faite, elle aussi, de rares qualités spirituelles ; c'est qu'elle est toute pleine de pensées élevées, de charité ardente, de gaieté claire, de franche et belle humeur. Très apte aux relations sociales, elle sait les faire servir à l'agrément de la vie. Et elle jette pour cela, sur tous ses plaisirs, et sur toutes les choses qu'elle touche, les mots alertes, sonores, savoureux ou piquants de son délectable parler.

Il faut donc bien conserver notre joie, notre esprit, nos vertus et notre langue : c'est par tout cela que nous ferons survivre nos traditions.

Traditions aimables du foyer, traditions charmantes, naïves ou sublimes, de la vie close, intime et familiale ; traditions plus larges de l'amitié, qui débordent le foyer, qui groupent de multiples sympathies, et lient d'une chaîne gracieuse les âmes prochaines : elles sont toutes le trésor précieux de notre vie sociale. Ces traditions, fleurs exquises de notre tempérament français, il faut avoir soin de les cultiver et de les perpétuer : elles sont aujourd'hui menacées par tant d'influences étrangères qui nous pénètrent ; elles sont mises en si grand péril par tout le cosmopolitisme de notre vie contemporaine.

Il y a aussi chez nous, les grandes et austères traditions de la vie historique et nationale : les traditions profondes qui nous ont faits, comme peuple, ce que nous sommes aujourd'hui. Traditions de labeur opiniâtre, de ténacité dans l'épreuve, de persévérance dans les desseins, de courage invincible à accomplir toujours nos destinées. C'est par ces traditions de volonté forte que nous avons colonisé, défendu, labouré, peuplé ce pays ; c'est par elles que nous avons été partout des pionniers, et que nous avons tracé sur ce continent tous les chemins de peine et de gloire où s'en va notre race.

Prenons garde de laisser s'amoinrir de telles vertus, de laisser s'énerver de telles habitudes austères et laborieuses.

Dans tous les domaines, dans ceux-là surtout de la vie économique et de la vie intellectuelle, soyons des ouvriers diligents, appliqués à augmenter sans cesse notre avoir, et à faire rayonner notre génie. Les succès solides, ceux de la richesse comme ceux de la pensée, coûtent de pénibles efforts. Issus d'un peuple qui n'a pu survivre que par le bienfait du plus héroïque effort, n'allons pas trop à la recherche des fortunes faciles et fragiles. Partout où nous sommes, dans la Province de Québec ou ailleurs, soyons des travailleurs appliqués, capables d'initiatives clairvoyantes, de progrès constants et nécessaires.

* * *

Dans l'ordre intellectuel nous n'avons pas encore de tradition assez longue ni assez ferme de haute et patiente culture. Nous sommes encore coupables de paresse de l'esprit; et nous nous complaisons trop souvent dans de faciles médiocrités. Et nous ne souffrons pas assez qu'on nous reproche notre infériorité. Nos susceptibilités nationales sont sur ce

point trop vives et trop jalouses : elles s'accroissent chez beaucoup des nôtres de l'ignorance où ils sont de ce que peut être la véritable supériorité.

Ce sont les conditions pénibles où nous avons vécu notre histoire, qui nous ont empêchés, dans une grande mesure, de produire assez les œuvres de l'art et de la pensée. Mais l'effort intellectuel, le grand effort de l'esprit, est une tradition de notre race, et nous nous devons à nous-mêmes de le reprendre au Canada et de l'appliquer à l'illustration de notre vie nationale.

Nos collèges classiques peuvent, en cet ordre de choses, rendre les plus précieux services. C'est chez eux, et sous la direction de leurs maîtres, que se forme l'élite de notre race. Ils jouissent d'une sorte de monopole qui leur crée les plus graves obligations. Ils ont longtemps été empêchés de faire assez bien leur œuvre : faute de ressources et faute d'un personnel suffisamment préparé à l'œuvre difficile de la formation intellectuelle. Ce n'est pas la volonté des hommes qu'il faut ici accuser ; ce sont les conditions de fortune de nos maisons d'enseignement secondaire qui retardèrent leurs désirables progrès.

Mais il faut, aujourd'hui que notre vie nationale s'agrandit de toutes façons, que nos éducateurs soient préoccupés d'une plus haute culture personnelle, et que nos collèges deviennent des foyers de plus vive

lumière. Il faut que par l'exemple et le travail des maîtres, il se forme, dans ces maisons et dans notre pays, une atmosphère propice à de plus féconds labours de l'esprit. La jeunesse a besoin de cette atmosphère pour s'appliquer à sa formation, pour se hausser au-dessus de la médiocrité, et pour échapper à tant d'influences utilitaires qui veulent abattre son élan.

La création, il y a quelques années, d'une École Normale Supérieure à Québec, favorise désormais une meilleure préparation de nos professeurs de l'enseignement secondaire. Cette création fut assurément, dans ces derniers temps, l'une des entreprises les plus opportunes et les plus louables de l'Université Laval.

D'ailleurs, nos universités canadiennes-françaises, elles-mêmes si longtemps et encore si mal pourvues de ressources, ne demandent qu'à collaborer au grand travail de restauration et d'élévation de notre vie intellectuelle. Elles y collaboreront avec plus d'efficacité le jour où, comme leurs sœurs les universités américaines, elles trouveront dans la générosité plus grande des fortunes privées, des concours indispensables.

* * *

Dans l'ordre économique, on nous accuse d'avoir été un peu lents à organiser l'industrie et à nous établir solidement dans les affaires. Nous avons consenti trop longtemps à aller chercher ailleurs ce que nous aurions dû produire chez nous. Nous n'avions pas la fortune, et il fallut compter avec le temps pour faire la conquête des ressources naturelles de notre province, ou pour en établir une fructueuse exploitation. En attendant, nous restions un peuple d'agriculteurs : ce qui est encore la façon la plus certaine de rester les maîtres du sol.

Il est possible que, dans les luttes ardentes de la vie économique, nous ayons parfois manqué de flair et de hardiesse. On nous a opposés aux Anglo-Canadiens, et on nous a reproché d'être, par tradition, trop idéalistes. De grâce, ne laissons pas s'accréditer la légende que, étant Français, nous sommes impropres aux affaires.

Nous sommes assurément les fils d'une civilisation qui a toujours placé la richesse spirituelle au-dessus des fortunes commerciales, et qui a porté aussi haut que possible le regard et les pensées de l'âme humaine. Notre esprit est latin, et la France dont nous nous réclamons est idéaliste : c'est entendu. Mais depuis quand l'idéalisme d'une race lui est-il un obstacle à ses progrès matériels ? Souvenez-vous d'Athènes au temps de sa splendeur artistique, qui n'avait alors d'égale que

la prospérité de la république. Depuis quand est-ce une infériorité pour l'action économique que de vouloir superposer toujours à la vie matérielle les travaux et les joies d'une vie supérieure ? Depuis quand est-ce une infériorité que de pouvoir jeter sur les réalités moins nobles qui nous entourent, la poésie et les clartés d'un grand idéal ? L'idéalisme n'est-il pas au contraire, la plus irrésistible des forces, et ne l'a-t-on pas vu travailler toujours avec autant d'efficacité pratique que les plus pesantes énergies ? N'a-t-on pas vu la France idéaliste, brusquement arrachée à son rêve pacifique, improviser plus prestement que certain voisin réaliste, et qui se croyait plus pratique, la plus merveilleuse des résistances, se jeter avec entrain et méthode dans l'action la plus précise et la plus vigoureuse ? Et ne l'a-t-on pas vue renouveler ainsi, en les agrandissant, les gestes les plus glorieux de son histoire ?

Et la France idéaliste n'a-t-elle pas toujours été l'une des nations les plus laborieuses et les plus riches du monde ?

Soyons donc, à sa manière, un peuple idéaliste et restons, ce que, depuis toujours, nous sommes par atavisme et par tradition. Dans l'Amérique utilitaire, ne perdons pas de vue l'étoile qui appelle en haut le regard de tous les travailleurs, mais soyons capables aussi, toujours, des plus pratiques prospérités.

* * *

C'est assurément à notre idéalisme que nous devons d'avoir été sur ce continent un peuple d'apôtres. Et quelle tradition précieuse que celle de notre apostolat ! Apôtres de la foi et de la plus haute civilisation, apôtres de la pensée chrétienne et de la pensée française, apôtres des plus nécessaires et des plus loyales vertus civiques : nous avons été tout cela à toutes les périodes de notre histoire ; et cela devrait nous être un titre indiscutable au respect de toutes les races qui sont venues ici après nous, et qui ont bénéficié de nos premiers labeurs. C'est dans les sacrifices de l'apostolat que nous avons construit, pour eux comme pour nous, les bases solides, les assises de la patrie. Et depuis, ce que nous avons jeté d'idées, de vertus, de paroles et d'actes dans la vie commune de la nation, nous ne l'avons voulu mettre que pour faire cette nation plus noble et la patrie plus belle.

C'est pourquoi, notre apostolat fut toujours un ministère de charité. La charité affectueuse et tolérante, douce et familiale : c'est la fine fleur des vertus françaises. Combien nécessaire elle fut toujours chez nous ! Dans ce pays composite, où les âmes sont parfois si disparates, il faut entre toutes les races la charité

suave et conquérante. Elle seule peut faire régner la justice. Et ce sera la gloire de la Province française de Québec, où se rencontrent, comme en toutes les autres provinces, des populations d'origines différentes, d'avoir toujours montré à tous les peuples de ce pays, dans ses institutions comme dans ses lois, l'image sainte de la fraternité.

Gardons en nos âmes sensibles et justes cette tradition généreuse de la charité. Notre verbe, dont les syllabes sont faites de tendresse, n'est jamais lui-même plus doux, ni plus persuasif, ni plus victorieux, que lorsqu'il annonce la charité. Ne nous laissons pas de faire retentir par tout le Canada cette nécessaire harmonie.

Ainsi toutes nos traditions, les petites et les grandes, les graves et les pittoresques, celles du foyer et celles de la vie publique, celles de la charité et celles de la justice, tout en nous conservant fidèles à nous-mêmes, seront pour tous nos concitoyens des autres provinces, l'exemple des plus bienfaisantes vertus sociales. Elles nous permettront de réaliser toujours de mieux en mieux, malgré tant d'obstacles et d'efforts contraires, l'idéal nécessaire vers lequel toujours nous voulons tendre : la fortune prospère, la noblesse et l'unité de la Patrie.

Les mœurs canadiennes dans « Jean Rivard »

Toute âme qui vit et qui se traduit par des actes, crée autour d'elle un ensemble de décors, de mœurs, d'habitudes, qui lui font le milieu le plus adapté à ses besoins et à ses tendances. Gérin-Lajoie ne pouvait donc, dans *Jean Rivard*, animer ses personnages, leur donner une âme canadienne, sans faire en même temps le tableau plus ou moins complet, et plus ou moins coloré des mœurs de ce pays. Certes, il n'y a pas insisté outre mesure ; souvent même il n'y a pas donné aux scènes de vie canadienne, qui se déroulent au fur et à mesure du récit, toute l'ampleur, toute l'intensité que l'on eût souhaité ; mais il est intéressant, toutefois, de rechercher à travers son livre quelques esquisses de cette vie forestière et rurale où il a situé ses personnages.

C'est vers la forêt qu'il dirige Jean Rivard. Il ne pouvait donc ne pas décrire l'habitation primitive du colon qui n'a pas encore bâti son logis, et qui se réfugie chaque soir, comme font encore nos bûcherons, sous le toit plat des cabanes que les forestiers appellent des « camps ».

« Ces habitations primitives de la forêt sont construites au moyen de pièces de bois superposées et enchevêtrées l'une dans l'autre aux deux extrémités. Le toit qui est plat est pareillement formé de pièces de bois placées de manière à empêcher la neige et la pluie de pénétrer à l'intérieur. L'habitation forme généralement une espèce de carré d'un extérieur fort grossier, qui n'appartient à aucun style connu d'architecture, et n'est pas même toujours confortable à l'intérieur, mais qui cependant offre au défricheur un abri temporaire contre les intempéries des saisons. À quelques-unes de ces cabanes, la lumière vient par des fenêtres pratiquées dans les côtés, à d'autres elle ne vient que par la porte. La fumée du poêle doit tant bien que mal sortir par un trou pratiqué dans le toit. »¹

Tel fut, pendant près de deux ans, le palais qu'habita Jean Rivard. La seule vision de cette cabane, de ce « camp » suffit pour situer le lecteur en plein bois. Mais la description toute simple et un peu fruste qu'en fait Gérin-Lajoie doit être rapprochée d'une autre, où l'auteur a voulu, cette fois, nous faire pénétrer dans l'intérieur d'une de ces maisons comme l'on en voit partout dans nos paroisses nouvelles, et aussi dans quelques-unes de nos vieilles campagnes. Il s'agit de la

¹ *Jean Rivard*, I, 27-28.

maison que Jean Rivard fit construire lorsqu'après deux années de travail, il songea à se loger convenablement, à s'arranger un petit nid où il inviterait Louise à venir partager sa vie.

Cette maison est située dans une « éclaircie » de forêt, parsemée encore de souches noirâtres, sur une colline où elle fait briller sa blancheur et sa propreté. Elle est meublée simplement, économiquement, mais tout y est si bien rangé, si propre, si clair, qu'on reçoit en y entrant, comme un reflet du bonheur de ceux qui l'habitent. Douze chaises de bois et une couple de fauteuils ont remplacé les bancs grossiers de la cabane primitive ; une table de bois de pin, d'une certaine élégance, recouverte d'une toile cirée, sert de table à dîner ; le lit large et moelleux apporté par Louise a remplacé le grabat des deux années précédentes ; quelques lisières de tapis de *catalogne*, fabriquées à Grand-Pré par Louise Routier elle-même, couvrent le plancher de la chambre de compagnie. C'est aussi dans cette dernière chambre que se trouve le *buffet* ou l'armoire contenant le linge du ménage.

« La chambre à coucher des jeunes époux ne se distingue par aucun meuble ou ornement superflu. À part le lit et l'armoire de Louise, une couple de chaises et le miroir indispensable, on n'y voit qu'un petit bénitier et un crucifix en bois peint suspendus à la tête

du lit, et un cadre modeste représentant la sainte Vierge et l'enfant Jésus.

« Dans la salle à dîner, à part les chaises, la table et le garde-manger, on ne voit qu'une pendule qui peut avoir coûté de cinq à dix chelins, et la croix de tempérance, accolées sur la cloison. »¹

Quiconque a vécu à la campagne reconnaît à cette description la véritable maison canadienne, celle que n'a pas déformée le luxe américain, et que décrivait d'une façon plus précise encore, dans sa légende du *Tableau de la Rivière-Ouelle*,² l'abbé Raymond Casgrain. C'est dans cette maison qu'ont vécu nos grands-pères, et c'est là qu'ils ont fondé les traditions de vie familiale qui sont l'honneur et la force de notre race. Gérin-Lajoie a souvent appuyé sur ces naturels ornements de la maison canadienne, que sont les vertus simples et cordiales de la vie domestique. Nos pères étaient de bien braves gens. Ils songeaient moins à faire fortune qu'à créer du bonheur autour d'eux ; et ils estimaient que l'on est assez heureux quand on a établi sa maison dans la joie des mœurs honnêtes et chrétiennes. Aussi la plus précieuse dot que le père Routier pouvait donner à sa fille consistait, pour parler

¹ *Jean Rivard*, II, 5-6.

² Voir *Oeuvres complètes* de l'abbé Casgrain, I, 23-26.

comme Molière, dans un grand fond de vertu.¹ Cela n'eût pas satisfait Harpagon, mais Jean Rivard savait s'en contenter et s'en réjouir.

* * *

Cependant, nos pères avaient quelquefois le plaisir bruyant. Certains événements de la vie domestique réunissaient sous un même toit tous les voisins, et l'on s'y amusait résolument. Gérin-Lajoie n'a guère qu'indiqué la joyeuse veillée de l'*épluchette* de blé d'inde, qui se terminait infailliblement par la danse. On regrette qu'il n'ait pas marqué de traits plus caractéristiques ce détail des mœurs d'autrefois ; il a seulement souligné l'inévitable cérémonie de l'épi de blé d'inde rouge, présenté à Louise Routier par le rival galant de Jean Rivard.

En revanche, notre austère romancier s'est plu à raconter la noce que l'on fit à Grand-Pré le jour où Jean Rivard s'unit à Louise. C'est d'abord une procession d'environ quarante *calèches*, « traînées chacune par un cheval fringant, brillamment enharnaché, » qui se dirige de la maison des Routier à l'église. « Dans la première,

¹ *Jean Rivard*, I, 195.

on voyait la mariée vêtue de blanc, accompagnée de son père » ; dans la deuxième avaient pris place le garçon et la fille d'honneur ; et « dans la dernière calèche se trouvait, vêtu de noir, le marié accompagné d'un oncle qui lui servait de père. » Inutile d'ajouter que tout le long de la route, l'on voyait « les femmes et les enfants se précipiter vers les portes et les fenêtres des maisons, en s'écriant : voilà la noce !... »

Après le mariage, « les deux fiancés, devenus mari et femme, montèrent dans la même voiture, et prirent les devants, leurs pères respectifs occupant cette fois la calèche de derrière »...

« De retour chez Monsieur Routier, – car c'est là que devait se passer le premier jour des noces, – le jeune couple dut, suivant l'usage, embrasser l'un après l'autre tous les invités de la noce, à commencer par les pères, mères, frères, sœurs, et autres proches parents. Près de deux cents baisers furent ainsi dépensés dans l'espace de quelques minutes, au milieu des rires, des éclats de voix, et d'un mouvement général »...

La longue table du festin fut dressée dans la grande chambre de compagnie. « Elle était littéralement chargée de mets de toute sortes, surtout de viandes, dont les pièces énormes, d'un aspect appétissant, faisaient venir l'eau à la bouche et flamboyer les yeux des convives »...

« Parmi les hommes, quelques-uns regrettèrent, sans oser toutefois s'en plaindre tout haut, l'absence de spiritueux... Mais depuis quelques années, grâce aux prédications de quelques prêtres zélés, des sociétés de tempérance s'étaient établies dans toutes les villes et provinces du Bas-Canada ; et durant les chaleurs de l'été, le sirop de vinaigre, la petite bière d'épinette, et dans quelques maisons, le vin de *gadelle* remplaçaient invariablement les liqueurs fortes du « bon vieux temps »...

« Plusieurs des invités renommés pour leurs belles voix chantèrent pendant le repas diverses chansons populaires, chansons d'amour, chansons à boire, chansons comiques, etc., auxquelles toute l'assistance répondait en chœur. « Vive la Canadienne » n'y fut pas oubliée, non plus que « la Claire Fontaine » et nos autres chants nationaux.

« Les premiers violons de la paroisse avaient été retenus d'avance, et les danses commencèrent de bonne heure dans l'après-midi. Le bal fut ouvert par le marié et la mariée, et par le garçon et la fille d'honneur, qui dansèrent un *reel* à quatre ; vinrent ensuite des cotillons, des gigues, des galopades, des menuets, des danses rondes, et nombre d'autres danses dont les noms sont à peine connues aujourd'hui... quoiqu'elles soient de beaucoup plus intéressantes, au dire de certains

connaisseurs, que la plupart des danses maintenant à la mode dans les salons canadiens... »

Pierre Gagnon, le compagnon rude et franc de Jean Rivard, son auxiliaire vaillant dans la forêt de Bristol, prit part aux danses et aux chansons. « Il réussit même, dans le cours de la soirée, à faire faire, au son de sa *bombarde*, quelques pas à sa gentille *Dulcinée*, au grand amusement de toute la réunion. »

Cette page où la simplicité de bon aloi le dispute à la vérité des détails, est une des plus pittoresques qu'ait écrites Gérin-Lajoie, l'une de celles où il donne davantage au lecteur l'impression, le sentiment de la vie et des mœurs canadiennes. La *corvée*, qu'il raconte en un autre endroit de son livre, le jour où Jean Rivard voulut « lever » la maison qui devait remplacer son *camp*, nous fait voir que si nos pères savaient s'associer pour la joie des fêtes de famille, ils savaient aussi se grouper, s'unir pour les devoirs de la charité sociale. D'ailleurs, la *corvée* canadienne ne va pas non plus sans ses plaisirs sonores et réconfortants. Les cris, les chants des travailleurs se mêlent aux bruits du marteau, de la scie et de l'égoïne. Et quand, au soir de la journée, on eut planté le bouquet sur le faîte de la maison nouvelle, quand on eut fait honneur à la soupe aux tourtes et aux petits pois qu'avait préparés la mère Guilmette, et que l'on eut épuisé les beaux vaisseaux de lait caillé tout

couverts de crème et de sucre d'érable que l'on servit comme dessert aux travailleurs, « les jeunes gens s'amuserent à tirer à poudre sur le bouquet de la bâtisse, et Pierre Gagnon chanta son répertoire de chansons. »¹

Il est un autre incident, et nous pourrions écrire une autre fête de la vie canadienne, que Gérin-Lajoie ne pouvait se dispenser, dans ce roman de colon, de décrire minutieusement et longuement : c'est la première *brassée* de sucre.

Le chapitre qu'il a consacré à la *sucrerie*² nous transporte en pleine forêt, nous fait vraiment courir les érables dans la gaie compagnie de Jean Rivard et de Pierre Gagnon, et nous initie à tous les détails de la cuisson du sucre. Depuis les *goudrelles* de bois que fixaient autrefois les *sucriers* au-dessous de l'entaille, et les *casseaux* qui recevaient goutte à goutte l'eau d'érable, jusqu'à la *micouenne* que l'on plonge dans le liquide doré, nous revoyons un à un tous les instruments qui servent à l'industrie de sucre d'érable. Nous assistons aussi à toutes les phases de la cuisson ; des saveurs de *trempe* nous reviennent au palais ou à la mémoire ; dans la chaudière qui continue à bouillir nous voyons s'épaissir l'eau, puis se gonfler le sirop qui

¹ *Jean Rivard*, I, 180-183, *passim*.

² *Jean Rivard*, I, 56-64.

ressemble au miel ; sur un lit de neige nous versons une couche de ce sirop devenu plus solide, et nous savourons, pendant que Pierre Gagnon chante à tue-tête, la vraie *tire* canadienne. Nous sommes même presque trop absorbés, retenus par ce repas des dieux, et c'est à peine si nous nous apercevons que la sève a continué de se transformer, quelle s'est réduite maintenant en solides granulations. Heureusement que Pierre Gagnon, qui veille, annonce lui-même par un hurra qui retentit dans toute la forêt, que la première brassée de sucre fabriquée au canton de Bristol est cuite ! Aussitôt on enlève du brasier la chaudière que l'on dépose sur des branches de sapin ; on l'y laisse refroidir lentement pendant que l'on agite encore, avec une *mouvette* de bois, le sucre en grain qui achève de se former. C'est dans des moules préparés d'avance que l'on transvase le sucre, et Jean Rivard n'a pas oublié, entre tous ces moules de formes variées, de remplir avec soin un « cœur » qui sera pour Louise le plus savoureux témoignage de sa fidélité.

* * *

Mais si nos mœurs de la vie privée peuvent fournir à l'écrivain des sujets multiples et des thèmes sur lesquels il peut sans fin broder les variations de nos agréments,

de nos joies domestiques, il ne manque pas dans notre vie publique de scènes originales, d'habitudes louables ou mauvaises qu'un romancier peut exploiter à loisir. Et l'on sait comme Jean Rivard fut appelé, par des circonstances qu'il n'a pu éviter, à se mêler à la vie municipale et politique de sa paroisse. Gérin-Lajoie ne pouvait donc, en suivant sur ces terrains nouveaux son personnage, ne pas créer des situations où s'affirmeraient quelques-unes des vertus, et quelques-uns des travers de notre vie sociale.

Tout le roman de Jean Rivard est plein des qualités incontestables, des vertus que nous portons dans la vie publique, et par exemple, de cet esprit de fraternité que Gérin-Lajoie s'est plu à louer souvent chez nos compatriotes. Mais à côté de cette charité sociale qui est un héritage que notre race transmet à ses fils, il y a ce besoin malicieux que l'on éprouve de heurter sa volonté à la volonté d'autrui, et quand il s'agit de la vie municipale ou politique, de faire de l'opposition quand même, pour le plaisir – très normand celui-là – de n'être pas de l'avis des autres. C'est dans le personnage de Gendreau-le-Plaideux que Jean Rivard a incarné ce travers ; et l'homme qui, en quittant la paroisse où il était conseiller municipal, refusait de démissionner, et avertissait ses collègues que pendant son absence il devait être considéré comme opposé à toutes les mesures que l'on proposerait, méritait bien de jouer ici

le rôle de la chicane.

Mais il est rare que ces héros de discorde ne rencontrent pas un jour quelque adversaire qui les frotte d'importance. Et c'est bien ce qui arriva à Gendreau-le-Plaideux, quand on discuta à l'assemblée des commissaires l'opportunité d'imposer une taxe scolaire. Gendreau avait sorti toute sa rhétorique d'avocat de village : « On veut vous taxer, on veut vous ruiner à tout jamais pour le seul plaisir de faire vivre des maîtres d'écoles ; à bas les taxes, à bas les gens qui veulent vivre aux dépens du peuple, à bas les traîtres... » et il allait continuer sur ce ton quand survint Pierre Gagnon qui le saisit par les épaules et lui cria dans les oreilles : « Ferme ta margoulette, vieux grognard ! » Ce geste éloquent, et les deux poings de Pierre Gagnon qui restaient fermés terminèrent, sans réplique, la harangue de Gendreau-le-Plaideux.¹

Les querelles municipales sont, d'ailleurs, bien dépassées par les violences de nos mœurs électorales. Gérin-Lajoie, qui détestait franchement certaines habitudes de notre vie politique, et tout ce qu'elles comportent d'étroitesse d'esprit, et de jalousies mesquines, a plus d'une fois insisté sur ces graves défauts du peuple canadien. Il a tout particulièrement

¹ *Jean Rivard*, II, 132-133.

regretté que nos jeunes gens, nos jeunes étudiants aient l'imprudence de se mêler si tôt aux luttes électorales, de monter sans préparation suffisante sur les *hustings*, pour n'y porter guère que les ressources d'une éloquence creuse, grossière ou sophistique. Gustave Charpenil raconte un jour à Jean Rivard ses exploits.¹ Comme beaucoup d'étudiants, il profitait du temps des élections pour tâcher de faire quelques piastres qui étaient la récompense d'un verbiage inappréciable.

« Juchés sur un escabeau, sur une chaise, sur une voiture, sur n'importe quoi, à la porte d'une église, au coin d'une rue, dans une salle publique ou dans un cabaret, nous haranguons de toute la force de nos poumons, les libres et indépendants électeurs. Nous parlons avec force, car, dans ces circonstances, il importe plus, comme dit Voltaire, de frapper fort que de frapper juste. Nous passons en revue toutes les affaires du pays, et tu comprends que nous ne ménageons pas nos adversaires ; nous leur mettons sur le dos tous les malheurs publics, depuis le désordre des finances jusqu'aux mauvaises récoltes. Quand nous nous sommes bien *étrillés*, que nous avons épuisé les uns à l'égard des autres les épithètes de chenapans, de traîtres, voleurs, brigands, et mille autres gracieusetés

¹ *Jean Rivard*, II, 60-62.

pareilles, et que les électeurs ont paru nous comprendre, nous nous retirons satisfaits... Ce qu'il y a de désagréable dans le métier, c'est qu'il prend quelquefois envie à ces messieurs de nous empêcher de parler, et qu'ils se mettent à crier, d'une voix qu'aurait enviée le fameux Stentor de la mythologie : « il parlera ; non, il ne parlera pas », et que nous sommes là plantés en face de cet aimable auditoire, n'apercevant que des bouches ouvertes jusqu'aux oreilles et des bras qui se démènent en tous sens. Nous recommençons la même phrase cinquante fois sans pouvoir la finir : bien heureux encore si, pour ne pas nous faire écharper, nous ne sommes pas obligés de prendre la poudre d'escampette... »

Gustave Charmenil se dégoûte vite de ce métier méprisable, où l'on se moque de la sincérité, et du devoir social ; et Gérin-Lajoie, pour en dégoûter ses lecteurs, leur propose, dans le personne de Jean Rivard, l'idéal d'un candidat honnête, qui ne compte, pour gagner le vote des libres et indépendants électeurs, ni sur les hâbleurs de tréteaux, ni sur le whisky, ni sur l'argent, ni sur les cadeaux, ni sur les promesses d'emploi public ; et il fait voir comment cette honnêteté, ce désintéressement finit toujours par être compris des foules, puisque Jean Rivard fut élu par une immense majorité.

La votation, il est vrai, n'en fut pas moins très accidentée et mouvementée. On était à l'époque des grandes violences électorales. Des fiers-à-bras, très zélés pour l'adversaire de Jean Rivard, étaient descendus à Rivardville, pour s'y emparer du *poll*, et empêcher de voter les amis du candidat des honnêtes gens. La foule se rassembla. « On entendit des cris, des menaces. Un électeur, suivi de plusieurs autres, voulut s'approcher du *poll* ; les fiers-à-bras les repoussèrent ; il insista en menaçant : on le repoussa de nouveau, en se moquant de lui. Il se fâcha alors, et d'un coup de poing, vigoureusement appliqué, étendit par terre l'un des fiers-à-bras qui s'opposaient à son passage. Ce fut le signal d'un mêlée générale. Deux ou trois cents hommes en vinrent aux prises et se déchiraient à belles dents. Les candidats eurent beau intervenir, leurs remontrances se perdirent dans le bruit de la mêlée. Cette lutte ne dura pas moins de dix minutes, et il devenait difficile de dire comment elle se terminerait, lorsqu'on aperçut le chef des fiers-à-bras étrangers tomber tout à coup, renversé par un des partisans de Jean Rivard. L'individu qui l'avait ainsi repoussé continua de frapper de droite et de gauche ; chaque coup de poing qu'il assénait retentissait comme un coup de massue ; en moins de rien, une vingtaine d'hommes

étaient étendus par terre, et le reste des fiers-à-bras crut plus prudent de déguerpir... »¹ L'Hercule qui les avait mis en fuite n'était autre que Pierre Gagnon.

* * *

Les scènes de la vie religieuse contrastent étrangement dans notre vie publique, et dans le roman de *Jean Rivard*, avec celles de la vie électorale. Celles-ci sont tapageuses et toutes pleines de divisions qu'engendre la politique ; celles-là sont plutôt recueillies, et elles témoignent de l'union étroite qu'établissent entre les hommes une foi commune, et une active charité. Dans notre Province de Québec, où la foi des croyants est vive, où les vertus sont encore fortes, rien n'est beau comme les spectacles de la vie religieuse paroissiale ! et rien n'est au même degré salubre et reconfortant ! Les dimanches à l'église sont les plus beaux jours de l'année et ils laissent dans la mémoire des souvenirs qui ne s'effacent pas.

Comme Jean Rivard, exilé dans sa forêt de Bristol, y songeait souvent à ces cérémonies dominicales dont il fut longtemps privé ! Pendant les longs jours du

¹ *Jean Rivard*, II, 151-152.

dimanche, où il s'enfermait avec Pierre Gagnon dans sa rustique cabane, il reconstituait dans sa pensée les scènes si touchantes, et aussi celles-là, si joyeuses, qui à Grand-Pré avaient frappé son imagination d'enfant. « Il voyait la vaste nef de l'église remplie de toute la population de la paroisse, hommes, femmes, enfants, qu'il pouvait nommer tous ; il voyait dans le sanctuaire les chantres, les jeunes enfants de chœur, avec leurs surplis blancs comme la neige, puis, au milieu de l'autel, le prêtre offrant le sacrifice ; il le suivait dans la chaire où il entendait la publication des bans, le prône et le sermon ; puis au sortir de l'église, il se retrouvait au milieu de toute cette population unie comme une seule et grande famille, au milieu d'amis se serrant la main et, tout en allumant leurs pipes, s'enquérant de la santé des absents. Il lui semblait entendre le carillon des cloches sonnant le Sanctus ou l'Angélus, et, après la messe, le son argentin des clochettes suspendues au poitrail des centaines de chevaux qui reprenaient gaiement le chemin de la demeure. »¹

Aussi ce fut une grande joie pour lui-même et pour Pierre Gagnon, quand, au jour de Pâques, ils s'en allèrent tous deux faire leurs dévotions à la plus proche paroisse. « Parlez-moi de ça, s'écrie Pierre Gagnon en

¹ *Jean Rivard*, I, 54.

sortant de l'église, ça fait du bien des dimanches comme ça. Tonnerre d'un nom ! ça me faisait penser à Grand-Pré. Sais-tu une chose, Lachance ? C'est que ça me faisait si drôlement en dedans que j'ai quasiment *braillé* !... Et moi *étou*, dit Lachance. »¹

Gérin-Lajoie a longuement décrit dans la deuxième partie de son roman, la vie religieuse de Rivardville, et il y a très largement indiqué la place qu'occupe le prêtre dans la paroisse canadienne. Jean Rivard y était, d'ailleurs, le bras droit du curé ; il y fut marguillier, et plus d'une fois il fit avec, l'abbé Doucet, à l'occasion du jour de l'an, la visite pastorale et la quête de l'Enfant Jésus.

« Quelle touchante coutume, écrit Gérin-Lajoie, que cette quête de l'Enfant Jésus ! C'est la visite annuelle du pasteur à chacune des familles qui composent son troupeau. Pas une n'est oubliée. La plus humble chaumière aussi bien que la maison du riche, s'ouvre ce jour-là pour recevoir son curé. L'intérieur du logis brille de propreté ; les enfants ont été peignés et habillés pour l'occasion ; la mère, la grand-mère ont revêtu leur toilette du dimanche ; le grand-père, a déposé temporairement sa pipe sur la corniche, et attend assis dans son fauteuil. Tous veulent être là pour marquer

¹ *Jean Rivard*, I, 160.

leur respect à celui qui leur enseigne les choses du ciel. »¹

Et c'est ainsi que Gérin-Lajoie peint en quelques traits rapides et justes l'une des coutumes les plus anciennes et les plus respectueuses de notre vie nationale.

¹ *Jean Rivard*, II, 83.

La chanson populaire

Parmi les traditions précieuses d'une race, il faut placer la chanson populaire.

C'est dans la chanson populaire que se réfugie et s'exprime l'âme des bonnes gens. Et c'est pourquoi la chanson peut être un genre littéraire de si haute signification. Qui n'a pas entendu chanter le peuple, le vrai peuple des campagnes, ne le connaît pas à fond et ne sait pas tout ce qu'il peut y avoir de sentiments généreux, de délicatesse, de nuances, de tendresses exquis, d'harmonie dans cette âme au verbe austère et fruste. Et comme ils savent bien voir l'esprit sous la lettre des couplets ! et comme ils savent bien souligner les hémistiches, les rimes significatives, reporter sur qui il faut le sentiment qui fait battre le cœur du chanteur, et lui met des trémolos dans la gorge ! Aucune allusion ne leur échappe ; et c'est pour cela que la chanson populaire est une œuvre d'intelligence et d'art.

Cette œuvre devient une forme précieuse de l'apostolat, quand elle s'avise de porter en ses strophes des pensées moralisantes, des mots qui réconfortent, des ambitions qui élèvent, des générosités qui

ennoblissent.

Botrel a bien vu tout le parti qu'il pouvait tirer de la chanson, quand il a commencé sa campagne en faveur des traditions bretonnes. Il a cherché à faire parler dans ses vers bien rythmés et prenants l'âme des vieux bretons ; il y a mis l'esprit de la Bretagne, esprit ferme et tenace, le cœur de la Bretagne, cœur sensible et fidèle. Et il est arrivé... ce qui devait arriver. La Bretagne s'est reconnue dans les chants de Botrel, et ces chants sont devenus les refrains préférés du peuple.

La piété des Bretons, leur vaillance, leurs deuils, leurs joies ; les matelots qui s'en vont, les fiancées et les femmes qui restent ; les fils qui partent, les mères qui prient ; les jeunes qui rient, les vieillards qui se souviennent, la chaumière bretonne, le seuil si hospitalier, la table ouverte, le pot de cidre qu'on vous offre ; et là, au fond, le grand lit clos avec ses panneaux sculptés, et ses rideaux en couleur ; la vieille horloge qui a marqué les heures au foyer, et dont le cœur bat encore après que tous les autres se sont arrêtés ; les clochers bretons, ajourés et fiers ; les églises vieilles et pieuses, et les pardons où l'on prie, où l'on se rassemble, où l'on met en commun les âmes fraternelles ; c'est tout cela qu'il y a dans les chansons de Botrel ; et c'est tout cela que nous avons entendu un jour de juillet 1913. C'est tout cela que nous

apercevions dans le rêve que ces chants évoquaient, lorsqu'à Pont-Aven, il faisait lui-même retentir ses couplets brefs sous les grands arbres du Bois d'Amour...

La défaite victorieuse de Québec¹

Québec est la ville des souvenirs, et il se complaît toujours dans les choses précieuses de sa longue histoire. Aussi éprouve-t-il aujourd'hui une joie très douce à revoir cet écusson que lui ravit, en 1759, le général Murray et que lui renvoie si aimablement la ville de Hastings.

Quelle que soit l'origine incertaine de ce trophée, qu'il ait été détaché des portes de Québec ou de nos remparts, qu'il ait été pris à notre citadelle ou au vieux château Saint-Louis, il est assurément un souvenir de victoire auquel les Anglais, vainqueurs de 1759, attachaient quelque prix.

Mais il est aussi un souvenir de défaite que les Canadiens français reçoivent aujourd'hui avec fierté, parce que ce souvenir d'une défaite des armes

¹ Allocution pour la remise officielle à la ville de Québec d'un écusson des rois de France, enlevé à Québec par le général Murray, après la bataille des Plaines d'Abraham, et qu'il donna à la ville de Hastings, Angleterre. L'écusson, conservé à l'hôtel de ville de Hastings, fut gracieusement remis par cette ville à la ville de Québec. La cérémonie se fit à Québec, sur l'Esplanade, dans l'après-midi du 9 septembre 1925.

françaises, ils le reçoivent, après plus d'un siècle et demi d'absence, dans une cité que 1759 n'a pas abattue ni amoindrie, dans une ville qui fut à la fois loyale à son roi et fidèle à son passé, dans une capitale qui sous le drapeau anglais a pu conserver, par tant d'efforts, ses anciennes et impérissables traditions françaises. Et donc, ce souvenir d'une grande défaite militaire, ils le peuvent auréoler aujourd'hui de tout l'éclat d'une grande victoire morale.

C'est pour cela, d'ailleurs, que la ville de Hastings, après les démarches si bienveillantes, si pressantes de l'honorable Peter Larkin, Haut-Commissaire du Canada à Londres, remet si gracieusement à la ville de Québec, un écusson qui est devenu moins un souvenir de conquête qu'un rappel de nos énergies souveraines, et un gage de fraternelle amitié.

Le Canada, qui vient de s'asseoir à la présidence de la Société des Nations, occupe aujourd'hui une place prépondérante dans la communauté des nations sœurs qui vivent sous le drapeau britannique. Et dans ce Canada nos deux races anglaise et française, s'affrontent depuis 1760 dans une émulation que nous, Canadiens français, nous voulons toujours progressive et pacifique, fraternelle. Aujourd'hui, il ne dépend ni de nous, ni des Pères de la Confédération qui ont fondé sur des principes de justice, et sur le principe d'égalité de

nos deux races, le pacte interprovincial, que chacune de ces deux races reçoive de sa voisine et de sa sœur toute la considération, toute l'amitié, toute la justice qui lui sont dues.

Et le geste de Hastings tendant la main à Québec, à travers tant d'espaces qui les séparent, nous est une précieuse leçon. Il rappelle aux Canadiens anglais et aux Canadiens français ce devoir de bonne entente, de réciproque bienveillante qui doit être la première obligation de notre vie commune.

Et placée dans cette lumière, la cérémonie de ce jour reçoit une signification dont l'importance dépasse celle même du trophée qui nous est rendu.

La présence ici de M. le gouverneur de la province de Québec et de tous les gouverneurs des provinces du Canada ; la présence de M. le consul général de France, de l'honorable Haut-Commissaire du Canada à Londres et de tant de citoyens distingués, de races différentes, qui confrontent ici, dans un même esprit toutes leurs pensées ; tout cela marque avec quel empressement chez nous on saisit toute occasion de se rechercher, de se comprendre et de s'unir.

Les Canadiens français de Québec, qui sont les premiers nés du Canada, mettent toujours en ces rencontres de l'amitié, d'inlassables espérances.

Dans notre Hôtel-de-ville, où il sera mis en place d'honneur, cet écusson, marqué au chiffre de Louis roi de France, et que Hastings remet à Québec, cet écusson sera toujours pour nous à la fois un souvenir et un symbole ; il sera le souvenir d'un grand passé auquel nous ne renoncerons jamais ; il sera le symbole d'un avenir commun à nos deux grandes races, et que nous voulons édifier toujours sur de mutuelles sympathies et sur une véritable fraternité.

Le centenaire d'un grand idéal¹

C'est pour le Supérieur du Séminaire de Québec et le Recteur de l'Université Laval, une grande joie de souhaiter la bienvenue dans cette salle à tous ceux qui y viennent ce soir commémorer un grand événement, un impérissable souvenir.

Québec se devait à lui-même de célébrer avec reconnaissance le troisième centenaire de l'arrivée des Pères Jésuites au Canada. C'est ici, à Québec, c'est dans le bourg modeste qui fut le berceau de notre ville que, le 15 juin 1625, débarquaient les cinq premiers missionnaires qui apportaient en Nouvelle-France le message héroïque de la Compagnie de Jésus. C'est ici, à Québec, que ces missionnaires venaient fixer le centre de leurs œuvres apostoliques ; c'est ici qu'ils firent se répandre par tout le pays la grande pensée évangélisatrice qui avait inspiré leur dévouement.

C'est aussi à Québec que les Jésuites se firent les éducateurs admirables de la jeunesse, et fondèrent, en

¹ Allocution pour le troisième centenaire de l'arrivée des Jésuites au Canada, célébré à l'Université Laval, lundi soir, 22 juin 1925.

1635, en même temps qu'une école primaire, ce collège qui rendit à la Nouvelle-France, et jusqu'au jour où une main rude, une main de conquérant, l'obligea à disparaître, les plus nécessaires et les plus inappréciables services.

Les élèves du Petit Séminaire fréquentèrent les classes de ce Collège jusqu'au moment tragique de la conquête ; et c'est de cette époque lointaine que datent entre nos deux Compagnies, celle de Loyola et celle de Laval, ces relations de fraternelle amitié qui furent si douces à nos anciens et que l'heureux retour des Jésuites, vers le milieu du siècle dernier, devait si étroitement renouer.

Messieurs, c'est un grand idéal que la Compagnie de Jésus apportait ici en 1625 : idéal de civilisation chrétienne, dont le rayonnement splendide s'ajoutait alors si harmonieusement à l'action apostolique des Récollets. Et cet idéal évangélique des Pères Charles Lalemant, Edmond Massé, Jean de Brébœuf et des deux frères coadjuteurs qui les accompagnaient en 1625, cet idéal était le flambeau nécessaire, plus tard multiplié en tant de mains laïques, religieuses ou sacerdotales, qui devait éclairer toutes les routes, toutes les destinées de notre histoire. Vous le savez, on vous le redira sans doute tout à l'heure, tant d'autres préoccupations d'ordre matériel, tant d'intérêts souvent égoïstes

menaçaient en 1625 de diminuer jusqu'à la faire méconnaissable l'œuvre religieuse et française de Champlain. Il fallait, au-dessus de toutes ces ambitions trop humaines placer tout de suite, et montrer, et faire régner des pensées plus hautes, plus vraiment conformes aux desseins de la France et de Dieu sur notre Canada. Honneur donc à Champlain d'abord, honneur aussi aux Récollets, mais aujourd'hui, à cette heure jubilaire du troisième centenaire, honneur, immense honneur aux Jésuites qui furent après eux les hérauts intrépides de ces sublimes pensées, les ouvriers incomparables, vaillants jusqu'au martyr, des tâches héroïques qu'elles devaient susciter.

L'Église elle-même s'est plu à mettre dans les joies et dans la gloire de ce centenaire que nous célébrons, une auréole qui est un rayonnement du ciel.

Hier, Rome proclamait bienheureux nos grands martyrs jésuites ! Hier, en présence de leurs reliques sacrées placées sur les autels, sous le regard et sous la main bénissante du Pape, la basilique de Saint-Pierre retentissait d'acclamations qui montaient vers nos grands missionnaires, vers les origines admirables et sanglantes de notre histoire religieuse. Et cette béatification consacre plus que ne le pourraient faire tous nos discours, les réalisations merveilleuses de l'apostolat des Jésuites dans la Nouvelle-France.

Aucun événement ne pouvait donc mieux coïncider, par un providentiel à propos, avec le souvenir séculaire que nous célébrons ce soir. Pour ce surcroît de bonheur, c'est vers Rome sans doute que s'en va, sincère et pieuse notre gratitude, mais c'est aussi ce soir vers la Compagnie de Jésus, mère féconde de tant de vertus et de tant d'héroïsme, que monte la reconnaissance fervente de l'Église et de la patrie canadiennes.

La fidélité de l'Université Laval¹

Il me semble que tout a été dit de ce que l'on devait dire ce soir. Et vraiment l'amabilité de M. le Président qui m'invite à ajouter d'autres paroles à celles que vous avez entendues, surpasse toute mesure.

On demande un mot au Recteur de l'Université Laval.

Voulez-vous donc savoir si l'Université Laval est prête à travailler toujours au profit de toutes les causes supérieures, nationales ou religieuses, qui vous ont préoccupés aujourd'hui ? Voulez-vous savoir si l'Université mêle ses espérances aux vôtres, et ce qui est mieux que des espérances, sa volonté à la vôtre ? Voulez-vous savoir si l'Université acclame avec vous ces héroïques Jésuites qui furent ici, il y a trois siècles, des pionniers de la civilisation ? et qui continuent d'être parmi nous les collaborateurs les plus précieux de nos grandes activités religieuses et sociales ?

¹ Allocution prononcée au banquet de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, au Château Frontenac, mercredi, 24 juin 1925, jour de notre fête nationale.

Messieurs, vous savez bien que sur tous ces sujets nos esprits pensent comme les vôtres ; vous savez qu'à vos généreuses ambitions nous joignons les nôtres, qui s'identifient avec les vôtres. Et vous savez aussi que l'acclamation qui monte aujourd'hui vers l'illustre Compagnie de Jésus, trouve dans nos cœurs un écho qui se charge des plus fraternelles amitiés.

L'Université Laval, depuis qu'elle existe, n'a jamais voulu qu'une chose : travailler au bien public, au bien commun de la patrie ; créer parmi nous des élites qui soient des forces bienfaisantes, préparer des vies professionnelles qui soient égales aux plus hautes responsabilités sociales. Ce qu'elle a voulu, ce qu'elle veut encore en développant ses Facultés, en établissant à grands frais des Écoles nouvelles, c'est mettre si possible plus de science et plus de lumière dans la vie de notre peuple, c'est faire rayonner ici, d'un éclat de plus en plus vif, ces puissances spirituelles de notre race qui permettront à celle-ci d'être au Canada, en Amérique, ce qu'elle fut en Europe, inspiratrice d'idéal et ouvrière de tous les progrès.

Voilà ce que veut l'Université Laval, et quel est son rôle supérieur. Elle ne veut pas apparaître devant le peuple, devant notre peuple, comme une institution étrangère à ses intérêts. Elle veut être plutôt, dans notre Province de Québec, dans notre pays, un centre d'action

sociale et bienfaitante : disons mieux, l'un des sanctuaires, l'un des lieux sacrés où le peuple canadien tout entier retrouvera toujours tous les éléments essentiels de sa grandeur. Et elle ne demande en retour que d'être comprise par ceux-là qu'elle veut servir ; elle ne demande que la sympathie et les appuis nécessaires à l'accomplissement de sa tâche difficile mais véritablement sociale.

On a exalté avec raison l'héroïsme merveilleux de ces apôtres qui, en 1625, apportaient ici le message de la Compagnie de Jésus ; on a acclamé à bon droit ces martyrs invincibles, qui ont fécondé de leur sang les sillons de l'apostolat canadien, et que Rome hier plaçait sur les autels.

N'oublions jamais que de si héroïques devanciers, que de si sublimes actions, que de si hautes et si nobles origines nous créent à tous des devoirs de fidélité : et des devoirs de fidélité qui devront toujours se confondre avec des sacrifices.

L'Université Laval, le Séminaire de Québec qui l'a fondée, et qui a mis dans cette fondation non seulement ses ressources d'argent, mais le capital inappréciable de ses hommes, l'Université Laval et le Séminaire de Québec n'ont pas d'autre ambition fervente que de continuer, pour notre jeunesse et pour notre race, l'œuvre commencée, leur œuvre séculaire de fidélité et

de sacrifices.

Je vous remercie de m'avoir invité à placer ce soir sur l'autel de la patrie, et sur l'autel sacré de nos bienheureux martyrs, cette expression de nos sentiments. Qu'elle y soit déposée comme une modeste offrande faite à toute la nation par notre Université de Laval.

Le message de Québec à nos frères de l'Ouest¹

Je vous remercie d'être venu, avant votre départ, prendre contact avec Québec, et dans Québec, avec ces deux institutions ouvrières de son passé et de son avenir, le vieux Séminaire et l'Université Laval.

Vous partez, sous les auspices de « l'Action catholique », en voyage de liaison française. Vous n'êtes donc pas de simples touristes, vous êtes des missionnaires. Ce n'est pas seulement une promenade que vous faites ; c'est une œuvre que vous accomplissez : une œuvre de rapprochement et de plus étroite collaboration entre les groupes français qui sont disséminés depuis Québec jusqu'à l'Océan Pacifique.

L'histoire nous a suffisamment appris – l'histoire des vingt-cinq dernières années surtout – que c'est l'étroite solidarité de tous ses groupes qui protégera, qui fortifiera notre race sur tous les points du Canada, sur tous les points de l'Amérique, et qui assurera partout sa survivance. C'est la mise en commun des forces de tous

¹ Aux voyageurs de la Liaison française. Allocution prononcée dans la cour des Petits, au Séminaire, le vendredi, 3 juillet 1925.

les groupes qui les sauvera tous.

Vous le savez ; et vous partez vers nos frères de l'Ouest, animés de cette pensée ; et au moment du départ, vous venez demander au Séminaire de Québec et à l'Université Laval, le message de leur affection pour tous les enfants dispersés de la grande famille française du Canada.

Ce message, deux mots le résumant : fraternité et fidélité.

Fraternité : il faut que tous les Canadiens de langue française, dans quelque province qu'ils soient fixés, se souviennent toujours qu'ils sont frères. Ce qui importe entre nous tous, c'est l'union étroite, pas seulement sentimentale, mais agissante. Ce qui importe c'est que notre famille ne soit jamais disloquée ; c'est que les pierres du foyer ne soient pas dispersées ; c'est que les liens ne soient pas rompus entre frères : je ne parle pas des liens du sang qui sont infrangibles, mais de ces liens d'amitié, de sympathie, de solidarité, qui sont plus ténus, et que la distance pourrait affaiblir. C'est pour que de tels liens subsistent toujours et se fortifient que vous faites ce voyage de « liaison ».

Le jour où il n'y aurait plus de fraternité, je veux dire d'entente, de concours effectifs, de coopération entre les groupes français de ce pays, le jour où il n'y aurait que de l'indifférence les uns pour les autres, ce

jour-là l'isolement succéderait aux relations familiales, l'isolation politique, social et religieux. Et comme conséquence de l'isolement, ce serait pour les groupes les plus faibles établis au milieu d'éléments étrangers, un affaiblissement plus grand, ce serait le danger plus immédiat de l'absorption meurtrière, ce serait peut-être la disparition prochaine, l'effacement successif d'un grand nombre de ces foyers lointains où brille une flamme de la race ; ce serait pour nous-mêmes de la Province de Québec, une diminution de force ; ce serait aussi, nous pouvons bien le dire, pour tout notre pays une altération grave de sa puissance et de sa beauté.

Allez donc dire à nos frères de l'Ontario et de l'Ouest que Québec veut que les relations soient de plus en plus étroites entre eux et nous. Mais dites-leur surtout que Québec veut comme motif, comme raison suprême de cette fraternité, une fidélité inébranlable à tous nos intérêts communs.

Fidélité, c'est l'autre terme du message de Québec. Fidélité à tout ce qui nous est commun : notre langue, notre foi, nos traditions, nos ambitions comme race, nos droits, nos exigences légitimes comme peuple premier né sur cette terre travaillée, évangélisée par nos ancêtres. Droits sacrés, exigences légitimes qui n'excluent pas la liberté d'autrui – on le voit bien dans la Province de Québec – mais qui supposent la nôtre

pleinement et partout satisfaite ; ambitions de notre race, ambitions très nobles de voir notre idéal français rayonner sur ce pays, c'est-à-dire de voir notre esprit, notre génie mettre sa lumière incomparable dans la vie supérieure de la nation ; nos traditions qui relient le présent au passé et assurent la continuité de notre histoire ; notre foi qui fait nos âmes plus que françaises, qui les fait catholiques ; notre foi, essentiel facteur de nos destinées, sans laquelle nous ne serions plus capables de notre vocation en Amérique ; notre langue qui exprime toutes ces choses infiniment précieuses, et qui les exprime en des mots dont l'harmonie doit en ce pays se répandre d'un océan à l'autre, partout où il y a des lèvres pour la chanter.

Fidélité à tout cela, messieurs ; et fidélité dans la fraternité : voilà ce que vous allez demander à tous les groupes français que vous rencontrerez, et voilà ce qui donne à votre voyage qui commence un sens supérieur, une signification d'apostolat.

Ce message de Québec, je vous remercie d'avoir bien voulu le prendre ici dans ces vieux murs du Séminaire tout chargés de la plus belle histoire, près de l'Université Laval qui est sur ce rocher une forteresse de la pensée canadienne-française. Je vous invite à venir le chercher encore et à le recueillir à genoux, dans notre chapelle, sur le tombeau de Mgr de Laval :

tombeau qui est pour notre race, qui reste pour vous tous, comme pour nous prêtres du Séminaire, une pierre angulaire sur laquelle pourront toujours s'édifier nos grandes et invincibles espérances.

L'apostolat de notre race dans l'Ouest¹

L'Université Laval et le vieux Séminaire de Québec sont heureux de souhaiter la plus vive, la plus cordiale bienvenue aux pèlerins de la survivance franco-canadienne.

Messieurs, vous nous arrivez de l'Ouest canadien, de l'Ouest lointain, des provinces de l'Alberta, de la Saskatchewan et du Manitoba. Vous venez du pays des grands horizons, des grandes cultures, et des grandes espérances.

Voici bientôt deux siècles que l'un des nôtres, né aux Trois-Rivières en 1685, qui avait dans ses veines notre sang, et toutes ses hardiesses apostoliques, voici bientôt deux siècles que le chevalier de la Vérendrye, accompagné de missionnaires, traça dans l'Ouest, à travers vos plaines, le premier sillon de l'apostolat franco-canadien. Lorsque, le 13 janvier 1743, arrivé aux premières chaînes des Montagnes Rocheuses, il put se reposer un moment et porter son regard sur le chemin

¹ Bienvenue aux Pèlerins de la Survivance franco-canadienne, à l'occasion de leur visite à l'Université Laval, le jeudi, 24 décembre 1925.

parcouru de ses douze années d'expéditions audacieuses – long chemin de souffrances qui mesurait à la fois son héroïsme et les ambitions de notre race – ce jour-là, sans doute, le Chevalier de la Vérendrye vit, dans le beau rêve de sa pensée ardente accourir sur ses pas l'armée innombrable de ceux qui, plus tard, recommenceraient son effort, peuplèrent ces régions immenses, labourèrent ces terres fertiles, et placèrent de si vastes domaines sous les influences conjointes de l'Église et de la France.

Le rêve de la Vérendrye ne devait pas en tous points se réaliser. La France devait un jour renoncer à son empire occidental ; et des races nouvelles devaient aussi, en notre siècle surtout, envahir le pays de ses découvertes, et y multiplier leurs commerciales activités. Mais si la France devait s'absenter du Canada, les Canadiens français y restaient ; et avec eux l'Église qui est la compagne inséparable de nos destinées.

Et l'Église et les Canadiens français n'ont cessé de reprendre la route tracée par la Vérendrye, de recommencer sa mission généreuse, et de chercher à assurer, là-bas, une double survivance : celle de notre race et celle de notre foi.

Messieurs, vous représentez, vous nos frères de l'Ouest, cette double survivance. Vous vous appelez « la survivance franco-canadienne », et c'est juste.

C'est votre beau nom et c'est votre gloire ! Mais qui dit survivance franco-canadienne, dit aussi survivance catholique : et vous rapportez donc à la vieille province de Québec, dans ce pèlerinage heureux qui vous ramène vers nous, le témoignage de votre double fidélité à vos origines religieuses et à vos origines françaises.

Chers messieurs, qu'il est beau là-bas votre rôle d'apôtres ! Apôtres, vous l'êtes et d'une grande cause ! Par vous se multiplie dans l'Ouest, nombreuse et prospère, la famille canadienne-française ; par vous, se maintient, et par vos berceaux s'affirme pour demain, là-bas, l'influence canadienne-française ; par vous continue de s'exprimer dans vos plaines le verbe français, notre langue sans laquelle il manquerait une harmonie, et la plus douce, dans notre Confédération ; par vous pénètrent dans les institutions sociales, scolaires, municipales, et politiques de l'Ouest, l'esprit de justice, la pensée religieuse, l'idéal de notre race ; par vous s'édifient des écoles, des couvents, des académies, des collèges qui sont des centres de vie franco-canadienne et aussi des forteresses où se retranche, pour la lutte et pour la survivance, l'espoir des générations nouvelles ; par vous, en un mot, pénètre et rayonnera, nous l'espérons, de plus en plus dans le génie complexe et tumultueux des populations de l'Ouest, la lumière plus calme, et plus belle, plus limpide, la lumière nécessaire de notre âme franco-

canadienne. Et je puis l'ajouter aussi, c'est pas vous que se maintiendra là-bas plus ferme, plus solide, plus profonde, plus désintéressée, plus apostolique, la foi de nos pionniers, la foi de nos missionnaires, la foi de notre Église.

Voilà quels apôtres vous êtes, et quel apostolat vous représentez aujourd'hui parmi nous, auprès des parents et des amis, auprès des compatriotes que vous venez revoir. Et c'est de quoi, messieurs, vous nous permettrez de vous féliciter et de vous remercier.

Nous savons au prix de quels efforts, et parfois au prix de quels sacrifices vous faites dans l'Ouest l'œuvre de la survivance. Dans un milieu qui vous enveloppe d'influences indifférentes ou étrangères et parfois contraires à vos aspirations traditionnelles, il vous faut une ténacité généreuse pour rester fidèles à tout ce que vous avez mission de propager et de conserver. Et nous savons par quelles organisations toujours plus florissantes, paroissiales, éducationnelles, patriotiques, vous entendez protéger, faire subsister chez vous tout ce qu'il y a de meilleur et de nécessaire dans notre héritage franco-canadien.

Et c'est ainsi, messieurs, que restant dans l'Ouest ce que vous devez être, vous devenez entre l'Ouest et l'Est des agents de liaison indispensables, vous consolidez la chaîne qui doit tenir en solide faisceau les provinces de

notre Confédération.

On se plaît à dire ou à penser que nos groupes canadiens-français sont les anneaux d'or de cette chaîne qui de l'Est à l'Ouest, d'un océan à l'autre, de la Nouvelle-Écosse à la Colombie, attache à une même fortune politique tant de races qui se partagent nos immenses territoires. Que par vous, dans le Manitoba, dans la Saskatchewan et dans l'Alberta, l'anneau d'or reste pur, et sans alliage !

* * *

Messieurs, vous avez eu l'excellente pensée de venir nous voir. Vous êtes revenus au pays d'origine, dans la vieille Province maternelle, aux foyers très chers où un jour s'alluma la flamme du vôtre. Soyez les bienvenus parmi vos frères ! Ou plutôt, laissez-moi vous faire entendre comme l'autre jour, à Hearst, Monseigneur Hallé, le mot si vrai de Monseigneur Latulippe : « À des frères il faut dire non pas : vous êtes les bienvenus ; mais : vous êtes chez vous ! »

Vous revenez ici au temps joyeux des fêtes. Plusieurs d'entre vous en prendront occasion pour séjourner un peu parmi nous, pendant ces semaines d'amitié plus étroite. Vous y revivrez les jours anciens,

les réunions familiales d'autrefois, les soirées intimes et bruyantes du jour de l'an ; et, pendant ce temps d'agapes plantureuses, vous goûterez mieux, avec la douceur de se revoir, le fumet succulent des traditions et des cuisines canadiennes. Rapportez-en au pays de l'Ouest l'unique et délectable saveur.

Je vous remercie d'avoir bien voulu accorder à l'Université Laval et au Séminaire de Québec l'honneur et la joie de votre visite.

L'Université Laval, issue du Séminaire, fondée par lui, ne forme avec lui qu'un cœur et qu'une âme pour vous dire leur commune sympathie, et leur vive admiration.

Voilà plus de deux siècles et demi que le vieux Séminaire travaille, sur ce rocher historique de Québec, au berceau de nos origines, à faire se survivre notre race ; voilà soixante et treize ans que l'Université Laval, créée elle aussi pour une vie meilleure et plus haute de l'âme canadienne-française, fait dans sa sphère de l'enseignement supérieur, la même œuvre de survivance.

C'est par tous les dons magnifiques de son âme, c'est par le rayonnement de sa pensée, c'est par l'influence de ses hautes traditions intellectuelles et morales que notre race doit régner partout au Canada. Nous essayons, au vieux Séminaire de Québec et à

l'Université Laval, d'assurer ce règne de l'esprit ; nous essayons de faire avec soin la culture des intelligences, de renouveler sans cesse et de faire briller toujours les vertus essentielles de notre âme française ; nous essayons d'en perpétuer sur ce continent le prestige et l'autorité. De nos deux institutions réunies, nous voulons faire toujours un vaste foyer où s'entretienne avec ferveur la flamme qui ne doit pas s'éteindre.

Les enfants, les jeunes gens que nous formons, nous les formons pour l'idéal séculaire de notre peuple, pour la fidélité à leurs pères et à leur destin. Nous voulons qu'ils se souviennent que si Champlain a fondé Québec, c'est la Vérendrye qui a prolongé jusqu'à vos Montagnes Rocheuses le noble geste de cette action française. Et nous espérons que, par eux, notre jeunesse et la vôtre tiendront avec fermeté aux deux points extrêmes de ce vaste Canada la chaîne d'or qui relie nos communes destinées.

L'éducation de la race française en Amérique¹

Pour le toste inscrit à votre programme : « l'éducation de la Race française en Amérique », vous avez bien voulu demander à l'Université Laval de Québec, à son modeste recteur, de dire en quelques mots ce qu'il signifie.

Vous n'avez pas oublié que l'Université Laval, la première, la plus ancienne université française de l'Amérique du Nord, a été pour l'éducation supérieure de notre race en Amérique, une héroïque pionnière. Par le vieux Séminaire de Québec dont elle est issue, elle remonte en quelque sorte aux origines de la vie française en Amérique, et elle plonge au sol même des plus anciennes, des plus fécondes traditions de notre race, la racine indestructible de sa propre vie. Vous ne l'avez pas oublié, et au nom de Laval, je vous en remercie.

Je comprends que ce soir vous ayez voulu un toste à l'éducation de la race française en Amérique. En une

¹ Allocution prononcée au banquet de la fête de Saint-Jean-Baptiste, à Chicago, le 23 juin 1926.

journee comme celle-ci, à l'heure où vous vous groupez pour évoquer des souvenirs communs, et pour formuler des espérances, vous vous préoccupez à bon droit de ce par quoi une race subsiste, grandit, s'illustre, assure dans ses frontières son rôle propre, et dans le monde son influence internationale.

Vous vous rappelez que le principe premier de la survivance, de la fortune, de la grandeur d'une race, c'est son éducation. C'est par l'éducation qu'elle discipline son esprit, qu'elle oriente sa pensée, qu'elle décuple ses valeurs morales, qu'elle se fait égale à elle-même et égale à ses plus hautes destinées.

L'éducation fait la race, comme elle fait les individus.

Nous nous en sommes souvenus en Amérique, et nous, de race française, nous n'avons rien négligé, je pense, pour assurer son éducation.

Et le geste que j'ai l'honneur de proposer évoque tout à la fois ce soir un grand fait accompli, un droit essentiel qu'il faut conserver, et un grand idéal à réaliser.

* * *

Le fait, vous le connaissez : c'est l'immense effort de notre race en Amérique pour se donner à elle-même l'éducation nécessaire à sa fortune.

Je ne veux pas insister sur ce fait : il est inscrit à toutes les pages de l'histoire canadienne-française, acadienne ou franco-américaine.

Ici, aux États-Unis, vous, nos frères franco-américains, quels héroïques sacrifices vous avez consentis pour organiser vos écoles paroissiales, pour ériger partout où il a été possible ces forteresses de l'âme française où l'esprit de vos enfants se discipline selon nos traditions intellectuelles, et se prépare aux luttes inévitables de la survivance.

À ces écoles paroissiales s'ajoute déjà le collège classique franco-américain où vous faites briller, comme une flamme nécessaire à la vie totale de la race, la culture supérieure de l'esprit.

C'est l'école qui vous a sauvés, chers compatriotes des États-Unis, et qui a empêché l'élément franco-américain de se perdre dans l'immense creuset ici préparé pour la fusion des races.

Au Canada, sous le régime français comme sous le régime anglais, ce fut à toutes les époques souvent pénibles de notre histoire, un effort semblable pour assurer l'éducation de l'enfance et de la jeunesse :

effort souvent contrarié, en ce qui concerne l'enseignement primaire, par la pénurie des ressources, par la difficulté géographique des groupements, par des hostilités politiques, et souvent par de fâcheuses rivalités de races. Effort, cependant, qui place la province de Québec, au point de vue éducationnel, au premier rang des provinces du Canada ; effort qui a doté cette province de collèges classiques et d'universités françaises qui assurent à notre race, dans l'ordre de la culture supérieure, une illustration de l'esprit que lui envient nos compatriotes d'origines différentes.

C'est le même effort pour l'éducation de la race qui a reconstitué sur une base indestructible l'Acadie héroïque, l'Acadie ressuscitée malgré ses bourreaux, qui s'enracine de nouveau à ses rivages animés, qui s'auréole maintenant d'institutions florissantes d'enseignement primaire et supérieur, et qui reprend, au doux pays d'Évangéline, et dans tout le Canada, la place que lui méritent ses souffrances et sa gloire.

C'est enfin le même effort pour fonder et protéger l'école qui assure notre survivance dans l'Ontario, dans cette province où il faut lutter contre une législation hostile, mais où les enfants veulent apprendre quand même leur langue, et où les mères, à l'heure tragique et nécessaire, se font sentinelles pour monter la garde

autour de leur école française.

Mêmes sacrifices de nos compatriotes dans le Manitoba, dans l'Ouest canadien, vastes pays où nous fûmes des pionniers, que sillonna avant les chemins de fer l'apostolat de la France, et où nos frères veulent à tout prix garder intact, avec la trace des anciens dévouements, l'héritage de la vie française.

Voilà le fait, que vous savez tous, que je m'excuse d'avoir trop longuement rappelé.

Ce fait correspond à un droit que je ne veux que vous signaler aussi : le droit pour un peuple de parler sa langue, le droit, pour la parler, de pouvoir l'apprendre, et le droit, pour la bien apprendre, d'avoir des écoles où on puisse l'étudier.

Droit naturel, imprescriptible, pour lequel nous avons sans cesse combattu, et pour lequel nous ne devons jamais capituler. Avec ce droit s'identifie toute la fortune tout l'avenir de nos frères en Amérique. Avec ce droit s'identifie encore tout l'idéal de notre race.

* * *

Cet idéal, messieurs, il correspond à notre caractère, à notre génie et à la mission providentielle qui est notre

suprême honneur.

On l'a répété souvent, chaque fois que l'on a voulu nous définir et opposer trop brutalement des âmes et des choses : le français est idéaliste, et l'Américain est pratique. En somme, ce qui est vrai, c'est que le réalisme et l'idéal sont, en mesure variable, à la base et au sommet de l'histoire de tous les peuples.

L'Amérique, si attachée qu'elle soit à sa richesse matérielle, a des aspirations hautes qui justifient la présence de l'étoile dans son drapeau. Et la France, si passionnée qu'elle soit pour l'idée, n'a pas dédaigné de devenir, même au milieu des crises financières provoquées par la grande guerre, l'une des nations les plus riches du monde.

On a parfois souri en parlant des Canadiens français idéalistes et pauvres, des Athéniens de Québec. Québec, comme Athènes, peut avoir des vicissitudes de fortune ; mais Québec idéaliste n'oublie pas qu'Athènes, aux plus beaux siècles de sa gloire intellectuelle, s'y entendait en impérialisme commercial, et butinait son immense fortune sur tous les rivages asiatiques.

La race française est idéaliste : oui ! Elle est faite pour le règne de l'esprit : oui ! Elle est faite pour l'apostolat : oui, encore ! Et elle attend le reste par surcroît : pas toujours !

Depuis le Moyen Âge, où sa pensée et sa culture s'imposaient déjà à toute l'Europe, jusqu'à nos jours où la baisse du franc n'infirmes pas la hauteur de sa destinée, toujours la France s'est préoccupée de cet apostolat de l'idée, de cette expansion de vie supérieure qui assurent et retiennent dans sa main le sceptre de la royauté intellectuelle.

C'est pourquoi, malgré tant d'apparences et d'actions politiques contraires, elle garde au fond de sa conscience historique et nationale, l'instinct religieux, la vertu généreuse et féconde du christianisme, et elle porte encore jusqu'aux extrémités du monde, par ses aumônes, par ses livres et par ses missionnaires, la doctrine, l'influence, le bienfait de l'Évangile.

Eh bien ! nous, en Amérique, nous de race française, nous avons sans doute et sûrement modifié, au contact des réalités américaines, l'idéalisme ancestral ; des influences géographiques et ethniques, des événements d'une spéciale histoire, des habitudes nouvelles de l'esprit nécessitées par des situations différentes, ont peu à peu, et en mesure appréciable, changé notre âme, l'ont tour à tour dépouillée de qualités anciennes et enrichie de vertus nouvelles ; mais, en dépit de ces transformations inévitables de la vie, notre race est en son fond restée elle-même, et nous avons conscience que, de par Dieu, nous avons toujours la mission

d'exercer en Amérique le sacerdoce intellectuel et moral de la France.

Ce sacerdoce est nécessaire au monde, à tel point que nous aurions le devoir d'en recueillir toute l'onction et tout l'apostolat, si jamais il venait à se perdre – ce qu'à Dieu ne plaise ! – au pays des ancêtres.

Mais pour ce sacerdoce, il faut à notre race, en Amérique, une éducation qui y corresponde, qui le prépare, qui le consacre.

Il faut que l'éducation de la race française en Amérique, tout en s'adaptant aux nécessités économiques des pays où elle se développe, tout en faisant au réalisme pratique la part qui convient, reste dans cette grande tradition classique qui a fait l'originalité et la force de l'esprit français.

Dans l'ordre primaire, connaissance exacte de la langue qui garantisse, assure son intégrité, son harmonie, sur les lèvres des petits et des grands, et qui la préserve de l'anglicisme envahissant.

Dans l'ordre secondaire et supérieure, culture classique à base gréco-latine, qui replonge notre âme française au bain nécessaire de ses origines linguistiques, qui lui redonne toujours le sens premier de son parler, qui l'imprègne à nouveau de tout le génie ancien dont elle a été pétrie, qui pétrie, qui discipline

ses forces sous la règle austère des humanités, et qui lui assure cette vigueur, cette logique, cette souplesse, cette subtile clarté, cette élégance et cette harmonie gracieuse qui depuis des siècles sont la séduction et la gloire de son génie.

D'autre part, notre apostolat en Amérique doit être à la fois intellectuel et religieux. Nous sommes chargés de mettre dans la vie commune de l'Amérique, dans l'âme ou la conscience américaine, ce qu'il y a de meilleur dans l'âme ou la conscience française ; aussi devons-nous être sur ce continent, en même temps que des ouvriers de la beauté classique, des porteurs de vérités et d'Évangile. C'est à cela surtout que se doit reconnaître la vocation principale de notre race, et c'est pour cela qu'il faut pénétrer de vérité religieuse et d'Évangile notre éducation. L'école franco-américaine ou canadienne-française, à tous les degrés de l'enseignement, doit être catholique. Et l'enfant qui y étudie doit apprendre à la fois le credo de sa race et le credo de l'Église.

Fort de cette double foi patriotique et religieuse, il sera capable des responsabilités supérieures qui l'attendent ; il sera capable d'être canadien ou américain sans doute, mais pour l'être mieux et supérieurement, capable aussi d'être français et catholique.

Voilà, messieurs, l'idéal que nous portons dans nos âmes franco-américaines, acadiennes, canadiennes-françaises.

Que notre effort d'hier pour le réaliser se prolonge toujours dans les victoires de demain !

Messieurs, levons nos verres à l'éducation solide, bienfaisante, supérieure de la race française en Amérique !

À la France qui passe¹

L'honorable Secrétaire provincial vous a souhaité la bienvenue en des termes qui assurément suffisent à vous dire toute la sincérité de l'accueil que vous fait ce soir le gouvernement de cette Province.

Si l'on me demande d'ajouter un mot, c'est sans doute pour vous montrer, Éminence et Messeigneurs, comment, dans notre chère Province de Québec, le gouvernement et le clergé veulent toujours joindre leurs pensées, leurs actions, coopérer quand il s'agit du bien public, coopérer aussi quand il s'agit de manifester leur commune fidélité à nos traditions religieuses et françaises.

Ce soir, c'est vraiment un acte d'une telle fidélité que pose le gouvernement de Québec. En posant cet acte, le gouvernement sent bien comme il traduit le sentiment profond de tous nos compatriotes canadiens-

¹ Au banquet offert par le gouvernement de la province de Québec, au Château Frontenac, à S. E. le cardinal Dubois, archevêque de Paris, à NN. SS. Leynaud, archevêque d'Alger, Grente, évêque du Mans. Chaptal, auxiliaire de Paris, le vendredi, 2 juillet 1926.

français, et il sait bien aussi comment, en vous accueillant, il associe à sa piété française et religieuse celle du clergé de cette Province.

C'est cette association de sentiments et d'actions, unissant dans un idéal commun le gouvernement, le peuple et le clergé canadien-français, qui a fait jusqu'ici la force de notre vie, qui a assuré la perpétuité de nos traditions ancestrales, qui a fait victorieuse et irrésistible au Canada la survivance de notre race.

Tout cela, on vous l'a dit bien des fois, vous l'avez lu en bien des livres ; depuis votre séjour parmi nous, vous en voyez l'éclatante affirmation.

Nous vous remercions, Éminence et Messieurs, d'être venus, après le pèlerinage eucharistique de Chicago, faire à Québec le pèlerinage d'une piété que vous nous permettrez d'appeler fraternelle.

Après avoir vu à Chicago s'épanouir dans d'incomparables apothéoses la foi religieuse et catholique de l'Amérique, vous avez voulu voir le berceau même de cette foi en Amérique et à ce berceau d'âmes françaises qui y alluma la vie ; vous avez voulu voir, à ce berceau, la race dont vous êtes, dont nous sommes, et qui a créé ici même une France nouvelle, une France qui voulait sans doute la plus grande fortune de la mère-patrie, mais qui voulait aussi le rayonnement plus large et plus splendide de la foi catholique.

C'est ici même, où, avant le Château Frontenac, s'élevait le Château Saint-Louis des gouverneurs français, que Champlain médita souvent la pensée qu'il inséra dans ses récits : « le salut d'une âme vaut mieux que la conquête d'un royaume ». – Pensée religieuse et d'apostolat qui est une pensée bien française !

Pour rester fidèles à Champlain, fidèles à la France ancienne, qui créa la France nouvelle, nous nous efforçons de continuer toujours le double apostolat qui fit venir aux bords du Saint-Laurent nos pères héroïques : l'apostolat de l'influence française, et l'apostolat de la foi catholique romaine.

Éminence, Messieurs, vous nous voyez occupés à cette double tâche. Nous sommes fiers de pouvoir vous dire que cette double tâche correspond à un double idéal qui est le vôtre, comme il est le nôtre, idéal vers lequel tendent toujours, comme vers une étoile divine, tous nos regards et toutes nos destinées.

Nos maisons d'éducation sont les grandes ouvrières de cette tâche, et de ces destinées. Le vieux Séminaire de Québec, que fondait, tout près d'ici, en 1663, le vénérable Mgr de Laval, et l'Université Laval, qui est issue de ce vieux Séminaire, se glorifient tous deux de contribuer dans la plus grande mesure possible à former une jeunesse qui soit vraiment canadienne-française : c'est-à-dire une jeunesse qui reconnaît le Canada pour

patrie, mais qui veut, dans ce Canada, faire refleurir toujours, avec le sang et le génie de la France, les traditions et les vertus de l'Église.

Je suis fier, comme Supérieur du Séminaire de Québec, le plus ancien séminaire français d'Amérique, et comme Recteur de l'Université Laval, de la première université française de ce continent, je suis fier de vous donner, au nom de mes collègues éducateurs, et au nom de notre jeunesse étudiante, l'assurance que, dans ces foyers où s'allument tant de pensées nouvelles, nous travaillons avec amour à la survivance des fidélités anciennes.

Aux pèlerins de la survivance franco-canadienne

I. Bienvenue de l'Université Laval¹.

Au nom de l'Université Laval et du vieux Séminaire de Québec qui l'a fondée, je vous souhaite ici la plus cordiale, la plus fraternelle bienvenue.

Depuis samedi dernier, nous vous suivions, étape par étape, le long de votre voyage vers nous, et nous avions hâte de vous accueillir, de renouveler avec vous connaissance et amitié.

Comme vos frères de l'an dernier, vous venez du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta. D'une extrémité à l'autre de vos plaines immenses, vous vous êtes concertés, vous vous êtes rejoints, et vous accomplissez à votre tour votre pèlerinage de fidélité française.

La fidélité, quand elle a pour objet la foi, la langue,

¹ À l'occasion de la visite faite par ces Pèlerins, à l'Université Laval, le 22 décembre 1926.

les traditions d'une race, c'est plus qu'un acte de patriotisme, c'est un acte de religion ; et vous appelez justement votre voyage un pèlerinage ; et vous vous nommez justement les Pèlerins de la Survivance franco-canadienne.

C'est un acte de survivance que vous posez aujourd'hui : un acte qui témoigne de votre volonté de vivre toujours de la vie ancestrale, de la vie que vous ou vos pères vous aviez apportée de chez nous, de la vie qui eut son berceau dans notre Québec, et qui y a toujours son foyer le plus fervent.

Mais l'acte significatif que vous posez en venant nous revoir, en vous replongeant aux origines de votre vie, en venant prendre aux eaux salutaires – et aujourd'hui un peu froides – du Saint-Laurent le bain réconfortant dont toute âme canadienne-française a besoin, cet acte fut précédé de bien d'autres qui vous honorent et qui vous ont coûté plus de sacrifices.

Faire reprendre racine à notre race dans une terre qui fut découverte par nos pionniers français ; y faire croître et se multiplier les rameaux féconds de la famille canadienne ; construire là-bas vos foyers, et y allumer la flamme de la vie catholique et française ; fonder des paroisses, construire des écoles, des couvents, des collèges classiques ; lutter contre les influences étrangères qui vous enveloppent et parfois

menacent de vous étouffer ; reconquérir pied à pied des droits qu'on vous conteste ou qu'on vous supprime ; former des associations d'éducation, et des associations patriotiques où se groupent vos volontés et vos ambitions ; élargir de plus en plus le cercle des lois qui vous peuvent protéger, et qui peuvent garantir les droits naturels, et les droits historiques de notre race dans l'Ouest : voilà des actes que vous avez posés, que vous renouvelez chaque fois qu'il en est besoin ; et voilà des actes qui font de vous à nos yeux non pas seulement des pèlerins, mais des gardiens, des défenseurs, des apôtres de notre race.

C'est pour tout ce passé héroïque que vous représentez, que notre accueil se nuance à la fois d'amitié fraternelle et de reconnaissance.

Chers messieurs, voilà deux siècles et demi que le Séminaire de Québec fait ici œuvre de vie catholique et française, et qu'il forme pour la survivance de ce que nous avons de plus cher une jeunesse qui ne demande qu'à rester fidèle à tout notre passé. Voilà soixante et quinze ans bientôt que l'Université Laval travaille à illustrer, à faire briller davantage par le haut enseignement, la vie supérieure de notre race. Combien tous deux sont fiers d'acclamer en vous des ouvriers tenaces d'une œuvre commune, et de notre commune destinée !

Je vous remercie d'être venus. Il est bon pour nos élèves du Séminaire, pour nos étudiants de l'Université Laval, de vous voir et de vous applaudir.

Cela leur est bon, cela est bon à nous tous, parce que, ici même, dans notre Province de Québec, une tâche de survivance, moins difficile que la vôtre sans doute, s'impose à tous, s'impose à nos jeunes surtout, à ceux-là qui vivront demain, et qui en eux devront faire revivre toute l'âme canadienne-française.

Il y a tant de choses parmi celles qui doivent survivre, qui sont exposées à mourir ! Il y a tant de traditions dont se compose notre patrimoine héréditaire, qui sont en péril au milieu de tant d'influences étrangères qui nous entourent, et qui nous entament.

Il faut cependant leur assurer, dans notre Province de Québec, la survivance ; et quand nous apprenons que dans l'Ouest vous faites d'héroïques sacrifices pour rester Canadiens français, nous apprécions mieux le dépôt qui nous est ici confié, et nous prenons la résolution de le mieux défendre.

Votre pèlerinage à Québec, votre présence ici est donc pour nous, à la fois, une grande joie et une reconfortante leçon. Soyez-en remerciés, et agréez en retour nos vœux de bonheur, d'heureux séjour dans notre Province auprès des vôtres, et le vœu sincère de

vous revoir souvent au foyer ancien et toujours jeune de notre race : Québec !

II. Au Château Frontenac¹.

Vous avez donné à votre course trop rapide vers Québec le nom de « pèlerinage ». C'est donc un acte de piété que vous croyez faire, en venant vers nous, vers notre province, vers Québec, vénérable comme un sanctuaire, vers le vieux rocher où repose depuis plus de trois siècles le berceau toujours vivant et toujours plein de notre race.

J'ai lu, dans vos journaux de l'Ouest, votre littérature de propagande, l'expression de votre joie fraternelle au moment du départ.

De vos plaines, de vos marches de l'Ouest, Québec vous apparaissait, non seulement comme le berceau d'une race, de la vôtre, mais comme « la patrie des vieux souvenirs français », comme un champ de batailles sacrées où s'est fixée pour nous la victoire.

¹ Allocution prononcée au Château Frontenac, à la fin du banquet offert aux mêmes Pèlerins de la Survivance franco-canadienne, le 22 décembre 1926.

Là-bas, l'un de vos prêtres de Gravelbourg¹ appelait Québec « la Ville Éternelle » des Canadiens français. Et l'un de vos poètes adressait aux pèlerins de la Survivance des vers gracieux où il chante notre Québec :

*Je te revois sous le soleil
Qui dore tes lys et tes roses ;
Écrin, où, d'un passé vermeil
Toutes les perles sont encloses...²*

De tout cela messieurs, nous vous remercions : de cette fidélité à nous revenir, et de ce culte que vous gardez pour notre vieille province, pour la terre ancienne qui a porté les berceaux de vos pères, et qui porte toujours, qui fait sans cesse reflleurir toutes les espérances de son peuple.

C'est un pieux sentiment qui vous a ramenés vers Québec, vers vos parents et vers vos amis. Les sentiments parfois sont fragiles ; mais le vôtre fait partie de votre vie ; il n'est pas une émotion

¹ Le Rév. Père Georges Boileau, du Collège Mathieu, dans *Le Patriote de l'Ouest*, 15 déc. 1926.

² Miguel Lerène, dans *Le Patriote de l'Ouest*, 15 déc. 1926.

accidentelle qui passe et se dissipe avec un enthousiasme d'un jour.

Le sentiment de la race, dans les âmes bien nées, s'identifie avec elles et règle leurs devoirs.

Or, il est un devoir de notre race sur ce continent, un devoir providentiel dont vous êtes, vous, les apôtres.

Ce devoir de notre race, c'est celui de répandre sur notre pays, d'un océan à l'autre, l'influence de sa pensée, de sa foi, de ses ambitions, de son idéal catholique et français. Ce devoir, c'est de communiquer par tout le Canada la flamme de vie française qui brûle au foyer de Québec ; ce devoir, c'est de créer, dans l'immense pays que nous habitons, dans toutes les provinces de ce pays, où d'ailleurs nous fûmes les découvreurs et les précurseurs, des centres de vie française, qui soient des centres de distribution de notre esprit, de notre mentalité, de nos traditions, de nos influences religieuses et nationales.

Être dans la masse lourde et encore informe de toutes les races qui se rencontrent chez nous, le levain actif qui la pénètre et la transforme, et qui lui donne une âme meilleure, voilà notre devoir, parce que voilà notre mission, et la vocation de la race française en Amérique.

Ce devoir, vous le remplissez, vous, nos frères de

l'Ouest, avec un courage qui nous donne de la fierté. Nous savons vos luttes pour la conservation de votre langue, pour l'éducation et l'instruction française de vos enfants, pour l'école que vous voulez être le prolongement et comme l'image de vos foyers. Nous savons tout cela, et c'est de tout cela que nous vous remercions ce soir.

Il importe que la vie française dont vous êtes les fidèles missionnaires, ne change pas dans l'Ouest sa nature, ne modifie pas ce qui lui est essentiel, à savoir sa foi, sa langue, ses traditions.

L'expansion d'une race l'expose à une déperdition de ses énergies et de sa vie.

Nous voulons, nous, au foyer de Québec, conserver intactes ces énergies séculaires ; vous voulez, vous, dans l'Ouest, les grouper en faisceaux infrangibles. Rencontrons-nous donc souvent ; rapprochons les distances qui nous séparent. Mêlons nos âmes et nos pensées ; multiplions les pèlerinages de survivance, vous vers l'Est, nous vers l'Ouest ; échangeons souvent avec des poignées de mains fraternelles, nos communes ambitions ; aidons-nous par de communs et généreux sacrifices ; et nous aurons fait plus que des gestes qui passent, nous aurons contribué à faire une œuvre qui demeure.

Pro domo¹

Ma première parole doit être un merci respectueux à la France qui a bien voulu m'associer à sa Légion d'Honneur.

La France, Monsieur le Consul général, nous est toujours le motif d'un pieux souvenir : elle reste pour chacun de nous la terre des anciens, le lieu natal de ceux-là, nos pères, qui ont ici fondé son action politique et religieuse, le foyer très cher d'où s'est transmise comme une flamme la vie qui est nôtre.

Et la France se plaît elle-même à revenir vers un peuple qui est le prolongement de sa maternité, et à multiplier chez nous les témoignages de son affection. Ce soir, elle veut bien se montrer une fois de plus attentive, extrêmement bienveillante, en ouvrant pour Québec sa Légion d'Honneur : noble Légion, plus que séculaire, créée en 1802, et qui depuis, subsistant à

¹ Allocution prononcée au Château Frontenac, le mardi soir, 28 avril 1925, au banquet où fut remise à l'auteur et à deux de ses collègues de l'Université Laval, M. le docteur Arthur Rousseau, doyen de la Faculté de Médecine, et M. le docteur Arthur Vallée, secrétaire de la même Faculté, la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur.

travers toutes les vicissitudes, toutes les contingences de la vie publique, placée au-dessus de tant de choses qui divisent, reste chez vous comme un centre d'unité infrangible où se peuvent toujours rencontrer, dans un sentiment supérieur, les âmes fraternelles.

Je sais comme l'ordre national de la Légion d'Honneur représente là-bas, dans notre ancienne mère-patrie, les forces les plus hautes, les dévouements les plus sacrés, les gloires les plus pures ; comment il a été encore anobli par tous les héroïsmes de la grande guerre ; je le sais et j'en suis confus à la pensée que l'on a bien voulu placer sur ma poitrine une croix, dont la signification surpasse trop évidemment mon mérite.

Je remercie très particulièrement Monsieur le Consul général qui représente ici avec tant de distinction son bien-aimé pays. Je vous remercie, Monsieur le Consul, d'avoir bien voulu venir jusqu'à Québec remettre à mes collègues et à moi, les insignes de la Légion.

* * *

Vous avez voulu voir dans ma personne, en même temps que le Recteur de l'Université Laval, un modeste auteur qui a quelquefois, par son travail, essayé de

servir ici la pensée française.

Je me souviens que vers 1850, l'un des pionniers de nos lettres canadiennes – et qui a laissé quelque chose de son âme et de sa vie dans l'un de ceux que vous décorez avec moi ce soir – vers 1850, Chauveau avait recueilli à Québec des lèvres de l'un de ses pratiques contemporains, cette parole qui est pleine de sens américain : « ce jeune ne fait rien, il écrit. »

Je pense que la formule ne se pourrait plus entendre aujourd'hui dans cette Athènes que croit être devenu Québec, et que maintenant, à notre tour, nous habitons. Mais sur notre acropole encore mal dégagée des brumes d'une laborieuse aurore, sur ce rocher où ne brille pas encore en plein ciel le soleil attique, peut-être que plus d'un qui se croit sage pourrait au moins dire avec raison : « cet écrivain ne fait rien, il critique ! »

Vous avez pensé, Monsieur le Consul, que ce sage n'aurait pas tout à fait raison : et j'apprécie comme il convient votre jugement et votre bienveillance.

Si écrire n'est pas une occupation toujours vaine, quand celui qui écrit ajoute quelque chose, si peu que ce soit, à la vie intellectuelle de son pays, critiquer n'est pas toujours non plus une médisance inutile, ni une louange infructueuse, quand la critique se propose de corriger des inexpériences, d'encourager des efforts, de signaler des œuvres, et de stimuler, en faveur des

écrivains, la sympathie du public.

La littérature sera toujours, même en Amérique, une forme essentielle de la vie nationale. Et ceux-là qui chez nous s'y appliquent, en quelque genre que ce soit, et qui ne font encore qu'ébaucher de cet art des formes trop imparfaites, croient facilement à leur utilité, surtout quand on veut bien les assurer qu'ils ne sont pas uniquement des frelons dans la ruche canadienne.

* * *

Mais la littérature est, au surplus, chez nous, une expression de la survivance de la race française en Amérique, et un moyen certain de la perpétuer. Et c'est sans doute pour cela que la France s'est montrée toujours si accueillante à tous les efforts, à toutes les manifestations de notre vie littéraire, et qu'elle veut bien quelquefois attacher le ruban rouge à la plume de nos écrivains.

Dans un pays comme le nôtre où tant d'influences, d'ordre inférieur, peuvent compromettre ou fausser notre vocation historique, la littérature peut avoir pour mission, et pour conséquence, de nous rappeler toujours, par le fait seul de la langue dont elle est écrite, que nos origines se confondent avec celles de vos

compatriotes, Monsieur le Consul ; elle doit pouvoir montrer toujours par ses œuvres, et par le souci de leur perfection, que notre langue, travaillée par l'âme commune de nos deux peuples, contient vraiment la flamme qui fait briller la vôtre ; elle doit nous avertir aussi que pour rester fidèles au génie qu'elle exprime, il nous faut, à nous Canadiens français, rejoindre sans cesse par notre culture vos traditions classiques. C'est par ces traditions intellectuelles conservées que nous développerons toujours, selon leur sens originel, les qualités foncières que nous tenons de notre âme française.

Et cette fidélité à vos traditions spirituelles ne peut empêcher la littérature canadienne d'être elle-même, d'être nôtre, de s'exprimer par les mots pittoresques ou savoureux qui ont fleuri sur notre terroir, de se faire l'image de notre vie propre et de notre pays, de porter en ses œuvres la substance la meilleure de nos mœurs et de notre histoire ; cela ne peut l'empêcher, enfin, de refléter en ses pages les lumières de notre ciel et les lumières de notre esprit : lumières douces ou ardentes dont le faisceau splendide se projette sur tous les chemins de notre apostolat.

Je puis vous assurer – et c'est le seul mérite que je me connaisse – que si j'ai osé, il y a vingt-cinq ans, commencer à griffonner en marge des devoirs de mes

élèves de Rhétorique, et à écrire sur notre histoire littéraire et sur ceux qui la font, si j'ai à cette époque entrepris de travailler avec bien d'autres dans un champ où les sillons tracés étaient encore trop rares, c'est qu'il nous a semblé qu'il y avait là, dans notre jeune littérature, une force latente, trop inexpérimentée, une force qu'il fallait accroître, une force qui pouvait développer notre personnalité ethnique, consolider ici, pour sa part, nos destinées françaises ; c'est qu'il nous a semblé que dans ce champ encore trop délaissé, où la rosée ne demandait qu'à féconder des labours, il y avait à semer, comme un froment précieux, avec les pensées de notre âme, toutes les espérances de notre race.

Vous ne serez pas étonnés qu'un prêtre ait vu dans tout ce travail une forme de l'apostolat sacerdotal. Le prêtre, qui est fait pour les fonctions sacrées, est toujours chez lui au sanctuaire où s'élaborent les progrès de la vie nationale. Et le prêtre qui vous parle ce soir, le modeste critique à qui l'on a pu reprocher parfois bien des complaisances trop faciles, ose se justifier et expliquer qu'il a toujours voulu plutôt raviver qu'éteindre les flammes qui s'allument ; il se flatte aussi, d'avoir toujours exprimé une pensée sincère où assurément circulait un double amour, l'amour de sa patrie et celui-là, nécessaire aussi, de la France.

* * *

Mais je ne puis oublier que dans ma personne, c'est aussi le recteur de l'Université Laval que l'on a voulu faire chevalier.

Si peu habitué qu'il soit à porter l'épée, et n'ayant jamais manié – avec quelle charité – que des glaives spirituels, il a conscience pourtant de l'honneur qui lui est fait de conduire dans le champ universitaire une grande et importante bataille : la bataille pour la conquête du savoir, la bataille pour l'avenir de notre chère jeunesse étudiante, la bataille plus grande pour l'avenir intellectuel de notre race.

Voilà plus de soixante-dix ans que l'Université Laval est le champ clos de cette lutte ardente et pacifique. Cette lutte n'est elle-même, en somme, qu'un épisode des luttes séculaires de l'âme française et de la pensée française en Amérique ; elle n'est qu'un fragment de la grande épopée spirituelle de notre race. Et je comprends encore que la France elle-même, dont l'influence extérieure, dont l'ambition légitime, dont la vie profonde est l'enjeu de ce combat, s'incline ce soir vers l'Université Laval et place sur la poitrine du recteur et de deux distingués professeurs la croix de ses légionnaires.

L'Université Laval, d'ailleurs, n'a qu'à rester fidèle à la pensée et aux desseins de ses fondateurs, les prêtres du Séminaire de Québec, pour se souvenir toujours qu'elle est une université à la fois catholique et française, que son action doit s'exercer à la fois dans le sens du passé et dans le sens de l'avenir, qu'elle est ici tout ensemble une gardienne de traditions religieuses et intellectuelles et une ouvrière de progrès, qu'elle doit ici illustrer, défendre, faire rayonner et notre vieille foi et notre verbe incomparable. Et voilà pourquoi l'Université Laval, appliquée à sa mission supérieure, veut pour les âmes de ses jeunes gens une science nouvelle, mais aussi des vertus anciennes, et avec des espérances largement ouvertes, une fidélité inviolable aux aspirations séculaires de notre race.

Si c'est pour tout cela, Monsieur le Consul, que vous offrez à l'Université Laval vos croix d'honneur, l'Université a conscience qu'elle s'est au moins efforcée de les mériter, de servir dans notre pays, sur ce continent, des intérêts supérieurs qui sont à la fois les nôtres et ceux de votre chère patrie.

* * *

Je remercie très respectueusement Monsieur le

Gouverneur¹ qui nous fait le grand honneur d'être avec nous ce soir. Dès votre arrivée à Québec, Monsieur le Gouverneur, vous avez bien voulu témoigner à l'Université et à son recteur une haute et précieuse sympathie. Nous vous en sommes profondément reconnaissants.

Je remercie l'honorable Premier Ministre,² qui se souvient toujours de Laval comme d'un *Alma Mater* qui lui fut sans doute très douce, qu'il se plaît à encourager aujourd'hui de sa haute influence, et qu'il honore par sa brillante et si fructueuse carrière.

Je remercie Monsieur le Maire dont la présence nous rappelle que l'Université Laval et l'Hôtel-de-Ville sont bien deux maisons toutes près l'une de l'autre, voisines, et que rapprochent davantage des intérêts communs et d'étroites sympathies.

Je remercie nos chers professeurs de Laval, mes confrères du vieux Séminaire, qui ont bien voulu s'asseoir fraternellement à cette table, et donner aux légionnaires cette nouvelle marque de précieuse collaboration.

Je remercie très particulièrement ceux-là de nos collègues qui ont préparé avec tant de soin, et tant de

¹ L'honorable Narcisse Pérodeau, lieutenant-gouverneur de Québec.

² L'honorable Alexandre Taschereau.

délicatesse et tant de succès, ces agapes familiales.

Je remercie enfin tant de convives, venus si nombreux de tous les horizons de l'amitié. Tous ensemble, messieurs, vous donnez à cette fête un éclat que nous n'aurions pas osé souhaiter, et une signification que nous apprécions hautement.

C'est l'Université Laval qui est décorée ce soir dans la personne de trois de ses humbles ouvriers, et c'est l'Université Laval que vous êtes venus applaudir, entourer, envelopper d'une si chaude et si réconfortante sympathie.

Personnellement, je suis extrêmement touché de ce témoignage d'estime. Vous nous persuadez que l'Université, qui travaille, qui fait une tâche si difficile, qui s'efforce avec tant de dévouement de former notre jeunesse étudiante et de lui assurer les meilleures conditions possibles d'études scientifiques, accomplit une œuvre qui est comprise chez nous. Vous nous persuadez que l'Université qui, il y a quelques années, a reçu de la générosité publique et du gouvernement des moyens nouveaux d'agrandir ou de perfectionner son action, a reçu en même temps l'appoint d'une sympathie qui nous est infiniment précieuse. À côté du capital monétaire qui est indispensable, il y a, pour une institution comme la nôtre, un capital d'amitié publique qui lui est nécessaire.

Ce capital, je sens que vous nous l'apportez ce soir ; vous ouvrez très larges vos cœurs pour nous dire que vous êtes avec nous, que vous comprenez l'œuvre supérieure de l'enseignement universitaire, que vous tous, bienfaiteurs, anciens élèves, amis, vous ne voulez pas être étrangers à nos efforts, que vous êtes disposés à les seconder toujours, que vous voulez comme nous, sur ce rocher de Québec, poste avancé du Canada et de l'Amérique française, une Université qui soit vraiment la force, la lumière, l'orgueil de notre race.

Permettez au recteur, au modeste chef de la grande famille de Laval, de vous dire merci, de vous assurer, au nom de tous ceux qu'il représente, qu'il gardera du spectacle de si douce et si franche sympathie que vous lui offrez ce soir, une profonde et inaltérable reconnaissance.

L'âme canadienne¹

Nos amis les Canadiens. Le titre est sympathique ; le livre l'est aussi.

Rarement l'on a écrit sur le Canada avec une pensée plus abondamment informée, et avec une âme plus bienveillante. M. Louis Arnould, qui fut pendant deux années titulaire de la chaire de littérature française à l'Université de Montréal, n'a pas fait que parler à ses élèves, il les a observés ; il n'a pas fait que préparer en sa chambre studieuse des leçons substantielles, il est sorti de chez lui, il a circulé à travers la ville, visité quelques régions de notre province, et scrupuleusement noté tout ce qu'il a vu et tout ce qu'il a entendu. De cette enquête patiente, et d'ordinaire bien conduite, est sorti le livre qu'il a écrit, et dont le titre résume ses impressions.

Ce livre a été vivement discuté ; on a reproché à son auteur de n'avoir pas toujours été suffisamment exact.

¹ Étude faite à l'occasion d'un livre de M. Louis Arnould, ancien professeur à l'Université de Montréal, intitulé: *Nos Amis les Canadiens*, publié en 1912.

Et, certes, il était fatal qu'à travers tant de faits observés, il y en eût auxquels M. Arnould attache une importance qu'ils n'ont pas, et qu'il y en eût d'autres que l'on puisse autrement que lui interpréter. Mais il nous semble qu'il convient de louer d'abord la grande exactitude d'ensemble de l'ouvrage, la loyale pensée de l'auteur, l'apport considérable, et l'un des plus précieux, que fournit son livre à cette littérature exotique qui aujourd'hui, en France, s'occupe de nous.

Mais, que nous sommes difficiles à contenter ! Quand il y a dix ou quinze ans encore, la France paraissait nous ignorer, ou ne pas s'inquiéter assez de notre existence, nous accusions avec âpreté la mère oublieuse de son enfant resté fidèle ; aujourd'hui que la France nous étudie et nous découvre presque tous les jours, nous nous emportons avec une quotidienne susceptibilité contre ses écrivains qui osent parler de nous sans nous connaître aussi bien que nous nous connaissons nous-mêmes, et qui commettent à notre endroit ces erreurs d'observation qu'il est impossible de tout à fait éviter quand on parle d'un pays ou d'un peuple étranger. Ne décourageons pas nos meilleurs amis ; tenons plutôt un large compte du soin avec lequel ils cherchent à démêler les éléments fort complexes – avouons-le – de notre spéciale civilisation.

* * *

M. Arnould a divisé son livre en trois parties. La première traite d'histoire, de psychologie et de littérature. L'histoire que raconte M. Arnould, c'est « l'année terrible » du Canada, celle de 1759, celle qui vit mourir Montcalm et s'abattre le drapeau blanc ; la psychologie qu'il fait, c'est celle de l'âme canadienne, la littérature qu'il juge, c'est la nôtre. La deuxième partie traite de colonisation ; on y discute la politique canadienne d'émigration française, et l'on y étudie les chances d'établissement des colons français au Canada ; à cette deuxième partie est rattachée une page très vivante où l'auteur décrit notre forêt, les procédés de fabrication du sucre d'érable, et nous fait assister, « à la cabane », à quelques scènes pittoresques de vie canadienne. La troisième partie du livre est consacrée à la question irlandaise, à ce que l'auteur appelle « le péril irlandais ». M. Arnould y donne l'hospitalité à un long article qu'il n'a pas fait, qui fut écrit au lendemain du Congrès eucharistique de Montréal, par un Français qui habitait depuis huit ans notre pays, qui résume, d'ailleurs, la pensée de M. Arnould lui-même, et qui présente, sous son aspect véritable et douloureux, le problème de la langue française dans l'Église du Canada.

On le voit donc, les préoccupations de M. Arnould se sont dispersées et posées sur tous les principaux sujets qui intéressent notre vie canadienne-française. Son livre révèle à ceux qui nous ignorent, il résume pour ceux qui nous connaissent, les manifestations essentielles de l'âme canadienne.

* * *

Mais c'est à l'étude même de cette âme, de ses qualités et de ses défauts, de ses tendances et de ses habitudes, que M. Arnould s'est surtout appliqué. C'est là que pouvait triompher son talent d'observation, c'est là aussi qu'il pouvait s'égarer ; c'est là, assurément, qu'il devait mettre en émoi toutes nos jalouses susceptibilités.

Analyser l'âme d'une race ! faire la psychologie de l'âme canadienne ! Songez donc à la difficulté très grande d'une telle entreprise. L'âme d'une race est toujours assez composite ; elle se manifeste inévitablement de bien des façons variables et souvent contradictoires ; elle enferme souvent tant d'éléments disparates ! L'atavisme et l'esprit de nouveauté s'y mêlent, s'y heurtent en tant de rencontres imprévues ! Et combien ces divers mouvements de l'âme humaine

se décomposent ou se multiplient ou s'enchevêtrent quand il s'agit d'une âme comme la nôtre, héritière de la plus vive et de la plus mobile qui soit au monde, l'âme de France, soumise par sa vie historique, en terre du Canada, à toutes les épreuves qui pouvaient le mieux la fortifier, mais sollicitée par tant d'influences opposées qui pouvaient le plus sûrement la déformer ou l'agrandir.

Il était sans doute assez facile à M. Arnould de constater que trois influences maîtresses ont pesé sur notre vie canadienne : l'influence française, l'influence anglaise, et l'influence américaine. Mais définir l'apport de chacune, et lui attribuer avec justesse tout ce qui lui revient, voilà qui est plus malaisé, et où nous-mêmes qui sommes pourtant du pays, nous pourrions facilement différer, voire nous contredire. Nous varions tant, de Gaspé à Hull, de l'Anse-aux-Gascons à la Baie-du-Fèvre, du Cap au Diable à la montagne de Chambly ! Nous ne sommes pas exactement les mêmes selon que l'on nous observe à Québec ou à Montréal ! et, dans Québec, sur le Cap Diamant ou à Saint-Sauveur !

La remarque m'en était faite il y a quelques semaines, avec force preuves concluantes à l'appui, par quelqu'un qui n'est pas canadien, mais qui vit depuis de longues années au Canada, et que les hasards de sa vie

ont pour le moment fixé à Québec. Un étranger saisit parfois mieux que nous-mêmes, je ne dis pas toutes, mais certaines différences d'âme qui nous caractérisent en telle ou telle région, en telle ou telle ville de notre province. Il y a tels détails de notre vie domestique, telle habitude de nos réunions publiques, telle façon de se comporter dans la rue, telle insistance à exprimer tel sentiment, que nous ne remarquons pas assez, parce que nous les constatons depuis toujours, et parce que nous ne songeons pas que l'on puisse faire autrement, mais qu'un visiteur notera avec soin dans son carnet, et où il apercevra une nuance significative de nos mœurs ou de notre tempérament.

Certes, M. Arnould eût été le plus fortuné des psychologues s'il avait pu surprendre, classer, mettre en place définitive toutes les nuances de l'âme canadienne. Mais un séjour de deux ans parmi nous ne pouvait suffire pour une pareille tâche ; et de plus le séjour habituel, et à peu près continu, en ville, et dans une ville comme Montréal, exposait M. Arnould à ne pas se rendre suffisamment compte de certains aspects de notre vie. C'est l'âme de la ville plutôt que l'âme des campagnes qu'il a observée ; et à la ville, c'est l'âme d'une société particulière, celle que l'on appelle ici société cultivée, et qui est plutôt une société légèrement mondaine, qu'il a connue, que ses fonctions mêmes l'ont fait plus souvent rencontrer. D'où il suit que c'est

l'âme urbaine, et plus spécialement l'âme montréalaise qu'il a analysée, et que ce sont nos qualités et nos défauts de ville qu'il a plus particulièrement décrits. Il eût été bon que M. Arnould en avertît davantage le lecteur.

Mais si différente que soit à la ville ou à la campagne l'âme d'une race, elle reste pourtant et partout la même en son fond substantiel ; elle se montre partout avec des traits généraux que l'on peut assez sûrement définir. Il y a dans l'âme canadienne un ensemble de dispositions originales, qui la caractérisent où qu'on l'observe, et en quelque milieu, rural ou urbain qu'elle se soit développée. Et ce sont ces traits généraux, ces dispositions permanentes, ces vertus natives que M. Arnould a assez justement aperçus, attribuant, d'ailleurs, et assez justement encore, à telle ou telle influence, française, anglaise ou américaine, telles ou telles habitudes qui se juxtaposent sur le fond variable de notre vie nationale.

* * *

Il lui était sans doute facile de retrouver en nous ce que nous avons gardé de la France. La cordialité, l'enthousiasme prompt, la générosité, la gaieté, l'esprit

de famille, la foi chrétienne, le goût des choses de l'art : voilà bien par quoi nous nous apparentons avec l'âme française. Ce qui était plus malaisé, c'était de bien saisir les inévitables modifications, qui, au cours de notre existence coloniale, se sont glissées dans toutes ces vertus de la race.

Le Français est essentiellement sociable, déclare M. Arnould, tandis que le Canadien est surtout cordial. Nous mettons donc plus de spontanéité là où le Français met plus d'art et plus de science de vivre. Et ceci paraît assez véritable. Notre cœur est large ouvert, nos bras se tendent volontiers pour l'accueil. M. Arnould a même remarqué que parfois nous aurions pu mettre plus de discrétion, et plus de prudence dans notre affabilité, surtout quand celle-ci s'offrait à l'étranger qui débarquait de France. Nous avons eu, c'est sûr, la superstition du cousin, et en particulier, de l'intellectuel de France ; encore aujourd'hui, dans certains milieux, l'on prise par-dessus tout la pensée et la phrase et la manière de Paris. Nous sommes devenus, cependant, paraît-il, et M. Arnould le constate, plus circonspects dans ces démonstrations de sympathie française. Le colonial, qui vit en chacun de nous, perd chaque jour de sa naïveté première. Seulement, si quelqu'un qui vient de France nous arrive avec une pensée, une foi, une âme sœur de la nôtre, et s'il est donc digne de notre affection, nous la lui donnons encore sans compter,

avec une plénitude qui surprend d'abord celui qui en est l'objet. Le Français croit volontiers qu'il faut passer ici, comme chez lui, par tous les stages de la confiance et de l'amitié. Nous n'imposons ces stages qu'aux gens de chez nous. Nous en dispensons le bon Français en qui nous reconnaissons un véritable frère, un membre de la famille.

Non moins que la cordialité, notre gaieté est assurément un don de la race. C'est l'oiseau venu de France. Les Anglais ne connaissent pas nos légères et rieuses jovialités. Mais il se peut que notre gaieté soit assez provinciale. « Le Canadien rit d'un rien, raffole d'un mot, se pâme au seul soupçon d'une malice. »

Le Canadien dont parle ainsi M. Arnould, c'est l'auditeur des conférences de Montréal... et d'ailleurs. Cet auditeur, étant d'ordinaire un esprit de moyenne culture, aussi avide de se distraire que de s'instruire, fait de la conférence une occasion de se récréer plus encore qu'une occasion de réfléchir ; il soulignera donc avec empressement, au milieu même d'un développement qui exige toute l'attention de l'esprit, un mot qui lui paraîtra drôle, une expression qui éveillera dans sa mémoire quelque joyeux souvenir. Qui ne l'a remarqué un soir de conférence ? Jamais vous ne serez témoin d'une semblable, et quelquefois d'une telle inconvenante hilarité dans un auditoire de Sorbonne ;

peut-être la pourriez-vous rencontrer dans certaines salles du Nord ou du Midi. La gaieté de nos villes, celle de nos gens instruits, est volontiers provinciale. Je ne reprocherai pas à M. Arnould de l'avoir constaté. Je ne nous reprocherai pas sévèrement une telle légèreté de l'âme : cette façon d'être gai est l'une des plus faciles et des plus saines qu'il y ait d'être heureux...

Notre « manière générale d'envisager la mort, » a surpris M. Arnould, et a quelque peu dérouté sa psychologie. Il lui a semblé que nous ne pleurons pas assez nos morts ; ou du moins il a constaté que nous n'avions pas pour nos morts le culte du souvenir, et le respect qu'on leur accorde là-bas. Je comprends que M. Arnould ait été un peu étonné des formes plutôt rapides du respect extérieur que l'on donne au mort qui passe dans la rue. Quel est celui d'entre nous qui, ayant vécu à Paris, n'a pas été, au contraire, profondément ému de la façon tout autre dont on salue, au passage, le plus modeste chariot qui emporte au cimetière la plus modeste ou la plus petite tombe ? Nous sommes tout d'abord tentés de croire que les morts sont mieux traités en France qu'au Canada. Mais en pareille matière il faut tenir compte, plus qu'en toute autre manifestation de la vie, des sentiments qui ne se montrent pas, et des douleurs que l'on garde pour soi-même. Certes, en France, l'on a plus qu'ici le culte extérieur des morts ; et dans la famille, et surtout dans la famille peu

nombreuse, et dans les foyers presque stériles, l'on ressent très vivement la perte des chers disparus. Mais chez nous aussi, cependant, l'on tient au défunt par les mille liens de l'affection et du souvenir, et l'on pourrait écrire des Canadiens, ce que M. Arnould affirme des Français : « Qui de nous ne connaît, dans la bourgeoisie ou dans le peuple, des pères (je ne parle pas des mères) qui ne peuvent pas nommer un enfant perdu, même après des années écoulées, sans avoir des larmes dans les yeux ? »¹

* * *

Ce que M. Arnould a écrit de l'esprit canadien, de l'esprit de nos gens instruits, nous a paru plus particulièrement juste. Cet esprit est fort bien doué de qualités exceptionnelles ; il est très curieux d'idées générales et de sentiments ; en quoi il est excellemment français. Mais il manque de trois choses, dont l'absence est souvent préjudiciable à ses dons : il lui manque le discernement des nuances, l'esprit critique et le travail.

Le discernement des nuances, et partant le goût de la précision, ne sont pas ici assez cultivés. Nos jugements

¹ Cl. p. 43.

sont pour cela trop souvent sommaires et simplistes. Nous approuvons en bloc, ou nous condamnons de même sans songer assez que la réalité est souvent complexe, et exige plus de subtilité et plus de distinctions. Et ce manque de subtilité provient, semble-t-il, de ce que l'esprit critique n'est pas encore chez nous assez développé. Mais, entendons-nous, je parle de l'esprit critique qui juge des choses après les avoir consciencieusement étudiées, et qui n'en parle qu'après une suffisante information. Trop volontiers en matière d'art, de littérature, de science sociale ou politique nous nous en tenons à des généralités assez vagues, ou à des affirmations non contrôlées ; nous ne nous soucions pas assez d'aller voir par nous-mêmes.

Cette fâcheuse habitude d'esprit entraîne un autre défaut, qui est la paresse intellectuelle. Celle-ci, d'ailleurs, pourrait tout aussi bien être cause de celle-là. Avouons-le, nous sommes encore intellectuellement paresseux. Ils sont assez rares chez nous ceux qui, vraiment, travaillent, et qui savent utiliser leurs loisirs. Pour cette raison, beaucoup, selon la juste expression de M. Arnould, laissent peu à peu tomber leurs dons naturels sans les pousser jusqu'au talent.

Où se trouvent les causes d'une telle disposition d'esprit ? M. Arnould semble bien près de croire que nos examens de baccalauréat, et nos examens de

Faculté ne sont pas assez difficiles, et qu'ils favorisent la nonchalance des jeunes gens. Il signale ce fait que les épreuves collégiales du baccalauréat assurent aux élèves une trop facile sécurité. Et tout cela pourrait assurément, être discuté. Mais ce n'est pas tant la forme des examens qui importe, que le programme proposé, et les méthodes de travail. Il faudrait donc pousser plus loin l'enquête, et chercher si vraiment dans nos collèges l'on apprend suffisamment aux élèves à se rendre compte et à penser par eux-mêmes, ce procédé étant le plus propre à donner le goût de l'étude et à développer ou provoquer l'initiative intellectuelle ; il faudrait voir si ces jeunes gens sont assez mis en contact avec les textes, et si on ne leur montre pas trop uniquement les choses – qu'il s'agisse de lettres, de sciences ou de philosophie – à travers la leçon verbale du maître ou la réponse toute faite des manuels. Nos écoliers ne sont-ils pas, dans les hautes classes de lettres, de sciences ou de philosophie, des étudiants trop passifs qui ont surtout pour devoir d'assimiler des leçons ? Mais nous ne pouvons ici résoudre tant de graves problèmes que soulève, sans pourtant les poser directement, le texte de M. Arnould.

D'ailleurs, il ne faudra jamais oublier, chaque fois que l'on cherchera les causes de la paresse intellectuelle des Canadiens, le fait que les succès sont encore ici trop faciles dans les carrières professionnelles, que la

concurrence n'y stimule pas encore assez toutes les énergies de l'esprit, qu'on sacre beaucoup trop vite ici les grands hommes, qu'on proclame trop volontiers savants en notre pays ceux qui ne le sont pas, qu'on les dispense par ce fait des efforts nécessaires pour le devenir, et qu'enfin il n'y a pas en notre pays encore peu peuplé, agité presque uniquement par les soucis de la vie économique, et flanqué d'une mercantile voisine, cette atmosphère de vie intellectuelle, cette ambiance d'idées qui, en Europe, en France surtout, fait si intense le travail du cerveau.

Ajoutons aussi que nous sommes en train de changer, que nous allons bientôt penser davantage. M. Arnould en convient, nos jeunes gens d'aujourd'hui, ceux qui sont sortis hier des collèges, sont plus curieux de s'instruire. Espérons que le spectacle des médiocrités applaudies ou triomphantes n'arrêtera pas demain leur effort vers l'étude et vers la science.

* * *

Mais notre âme canadienne, restée bien française par ses élans les plus généreux, autant que par ses défauts les plus certains, n'a pas pu ne pas emprunter à l'âme anglaise et à l'âme américaine qui l'entourent et

la veulent pénétrer de toutes parts, d'autres défauts et d'autres qualités.

À l'Angleterre nous devons le sens de la liberté politique. Inutile d'ajouter, ce que n'a pas dit M. Arnould, que ce sens de la liberté politique nous le tenons de l'esprit d'outre-océan plutôt que de l'esprit anglais colonial : celui-ci étant particulièrement étroit et exclusif. De l'Angleterre encore, nous tenons, paraît-il, et cette fois on peut l'affirmer sans restriction, le respect de l'autorité et l'esprit d'association : l'esprit anglais étant hiérarchique et moins individualiste que l'esprit français.

Quant à l'esprit de tolérance religieuse, nous ne voyons pas bien comment, selon M. Arnould, l'Angleterre nous l'aurait communiqué. Ce n'est sûrement pas sa première attitude vis-à-vis les Canadiens français qui le leur aurait inspiré. Sans doute, depuis, l'Angleterre a autrement compris son devoir ou ses intérêts, et nos libertés religieuses n'ont rien à redouter de ses interventions. Mais ici encore, il faut bien ajouter que l'esprit de tolérance ne nous fut pas assez inspiré par nos compatriotes anglais du Canada, par ceux-là surtout qui dans les provinces autres que celle de Québec, ont trop souvent cherché à restreindre nos activités religieuses, scolaires ou sociales. L'esprit de tolérance nous vient plus de notre âme française,

naturellement charitable, que de l'âme anglaise, trop facilement égoïste.

L'influence américaine nous a surtout valu des défauts : une conscience très large en affaires, et en politique, c'est-à-dire pas toujours honnête, la passion de l'argent, le luxe, la prodigalité dans les dépenses, le goût du sport violent et des spectacles grossiers, le journalisme jaune, un esprit démocratique trop souvent sans-gêne et sans déférence pour les supérieurs, une sensible déformation de la politesse française.

Sur tous ces points l'on sera bien près de penser comme M. Arnould. Évidemment, il ne faut pas toujours prendre rigoureusement et au pied de la lettre ces attributions d'influence. Nos défauts ont des causes multiples, et tous les défauts sont en germe et fleurissent même chez toutes les races ! Mais il y a des races qui cultivent de préférence certains vices d'esprit ou de tempérament, il y a certaines civilisations qui les portent plus vite à maturité, et la race américaine, et la civilisation américaine ont bien été le milieu de culture le plus favorable à l'éclosion, au développement de toutes ces tares que signale M. Arnould, et que nous sommes en train de nous incorporer.

Le matérialisme règne incontestablement aux États-Unis. Le peuple américain est un brasseur d'affaires. L'idéalisme n'est pas tout à fait exclu de sa politique,

sans doute : l'idéalisme reste toujours comme une flamme mobile, à demi éteinte ou brillante, au fond de toute âme, individuelle ou collective ; mais ce peuple est surtout préoccupé de s'enrichir ; et il semble bien que la passion de l'argent et la fièvre de la spéculation ont passé les lignes, ont franchi la quarante-cinquième, et que l'idéal de notre âme française et la dignité de nos mœurs publiques en ont été affectés.

Il faut déplorer aussi ce goût excessif du sport, cette passion de la lutte qui lui est conséquente, et que vraisemblablement nous tenons des habitudes américaines. Rien ne va mieux aux esprits peu curieux d'étude et soucieux de réalités brutales que les joutes violentes de hockey et les spectacles de la lutte ou du pugilat. Et malheureusement, et bien que l'on semble récuser à Montréal le témoignage trop véritable de M. Arnould, nous allons vite vers ces plaisirs inférieurs et parfois grossiers. Montréal s'y complaît ; Québec, cette année surtout, s'y abandonne. Notre Auditorium se remplit tout à tour pour les chefs-d'œuvre de Massenet et pour les prises de tête, de bras ou de jambes, et les torsions de pieds de Vincent le Cubain et de Constant le Marin. Et l'on voit des spectateurs de toutes les classes de la société se rendre en foule à ces exhibitions de foire.

Sur un point, cependant, et à propos encore de nos

voisins, nous ne pouvons partager l'opinion de M. Arnould. Celui-ci croit apercevoir l'influence prédominante de l'esprit américain sur notre conception pratique et démocratique de l'égalité sociale. J'y verrais tout autant, et plus, l'influence décisive des conditions de notre vie historique. Nous n'avons pas ici, et surtout depuis 1760, d'aristocratie proprement dite. Nos classes dirigeantes ne sont pas des castes fermées ou privilégiées ; c'est le mérite personnel, d'ordinaire, et non pas la naissance, qui assure chez nous la supériorité sociale. Notre bourgeoisie régnante est donc d'origine populaire ; elle sort du peuple, et comme elle s'est haussée par sa seule vertu, elle retourne aussitôt à la foule, à l'obscurité, et même à l'insignifiance dès que les fils sont trouvés incapables de soutenir le rôle de leurs pères. Il y a dans notre société un continuel va et vient de bas en haut et de haut en bas qui brise les inégalités, qui mêle les classes, et qui favorise singulièrement le développement du sens démocratique.

Au surplus, notre esprit démocratique, héritier du vieil esprit français, reste encore largement ouvert à l'esprit de caste, et diffère encore beaucoup de l'esprit américain. Nos professionnels ne se mêlent pas, comme ceux des États-Unis, aux gens du peuple. Ils répugnent, du moins dans les centres, à la parfaite égalité sociale. Demandez plutôt à nos gens de la Haute-Ville.

C'est tout de même à ces mouvements, à ces flux et reflux de la vie sociale, qu'il faut attribuer ces mœurs plutôt simplistes, très cordiales, mais pas assez polies que M. Arnould a cru remarquer dans notre bourgeoisie, et chez les jeunes qui montent vers les professions libérales. Je ne contesterai pas à M. Arnould que notre étiquette, qui vise pourtant la correction des manières, et qui est par-dessus tout pleine d'affabilité, est en général moins compliquée, moins raffinée et moins souple en ses mouvements que celle qui règne aux salons aristocratiques ou bourgeois des vieux pays. Les vieilles traditions des classes supérieures, d'une part, et d'autre part une vie sociale très intense influent beaucoup là-bas sur le développement de toutes les élégances. Et puis, il est certain qu'il y a quelque correspondance entre la culture d'un peuple et sa politesse. Et les vieilles sociétés européennes sont incontestablement beaucoup plus cultivées que la nôtre : ceci soit dit sans trop de reproches pour la nôtre, qui étant jeune et américaine, ne peut l'être autant que les vieilles et les européennes. Donc, l'exquise et superfine politesse – que l'on rencontre pourtant chez nous en maintes compagnies – est ici moins répandue ou moins pratiquée que là-bas. Il y a souvent quelque survivance des mœurs anciennes et rudes dans les familles ou dans les individus qui chez nous brûlent l'étape, et qui emportent au sommet la

rusticité latente de leurs origines. Que cet aveu plaise ou ne plaise point, il faut en être capable. L'expérience successive de la vie européenne et de la vie canadienne le justifie. Mais il coûte moins à notre amour propre, quand l'on peut ajouter que notre affabilité canadienne est souvent plus sincère et plus bienfaisante que la politesse française.

Dans le chapitre que M. Arnould a consacré à notre vie catholique, il y a une chose que nous approuvons volontiers, et une autre qui nous a semblé plutôt malheureuse.

La foi de nos gens instruits, déclare-t-il, ne s'alimente pas assez de lectures apologétiques et religieuses. Et M. Arnould a touché là un point sensible et fort important de nos habitudes de piété trop routinière, d'une foi qui n'est pas assez curieuse de s'éclairer, qui ne plonge pas de racines assez profondes dans la théologie, la philosophie et l'histoire. En général, nos gens instruits ne lisent pas assez pour avancer leur culture personnelle, et quand ils lisent, ils ne se soucient pas assez de connaître la très solide et très artistique littérature religieuse française du dix-neuvième et du vingtième siècle. Leurs convictions manquent souvent de cette fermeté qui les ferait inexpugnables, plus fortes que les sophismes ou les insidieuses théories de certains livres ou de certaines

revues. Seulement, M. Arnould se fait illusion quand il croit avoir introduit ici, le premier, certaine littérature apologétique, les ouvrages de Lacordaire, du Père Gratry, de Montalembert, de Didon, de Fouard, de Monsabré, d'Hulst, etc. En faisant le tour de nos collèges et de nos bibliothèques classiques il aurait pu y voir, en place d'honneur, ces livres précieux, dont nous lui savons gré, d'ailleurs, d'avoir recommandé la lecture à nos jeunes gens.¹

Mais ce qui ne pouvait manquer d'étonner M. Arnould, ce qui étonne tout Français qui vient d'outre-mer et déconcerte surtout son humaine sagesse, c'est l'action partout multipliée et si profonde du clergé sur nos populations canadiennes. Cette influence ne s'explique que par nos traditions et par notre histoire, et il faut être de chez nous pour comprendre une telle emprise de la religion sur la vie et sur les mœurs. Le rôle de l'évêque canadien a donc paru à M. Arnould singulièrement hardi. M. Arnould affirme qu'en France ce rôle ne pourrait être ainsi conduit : il est bien près de penser qu'il manque de discrétion ; et il rappelle, pour justifier son avis, certaines récriminations qui sont arrivées jusqu'à ses oreilles. Certes, nous nous doutions bien que l'intervention épiscopale dans nos désordres

¹ Voir *le Semeur*, mars et avril 1907.

moraux ou intellectuels pouvait provoquer des oppositions plus ou moins dissimulées, et que cette intervention se fait ici en des occasions où elle ne pourrait se produire en France. Mais outre que les restrictions imposées à l'action des évêques de France ne sont pas désirables en pays vraiment catholiques, il reste que l'autorité religieuse, avec ses rappels toujours humainement importuns à l'ordre, à la discipline, à la décence chrétienne, paraîtra toujours envahissante, « intolérable », aux fidèles qui ne vivent pas suffisamment leur foi, et qui ne mettent en leurs mœurs, avec le plus de paganisme possible, qu'un minimum de christianisme. L'évêque sera toujours, comme le Christ, un signe de contradiction. Et quand nos évêques, se souvenant de la mission apostolique et historique de l'épiscopat canadien, s'emploient à garder toujours active, toujours vigilante, toujours prévenante, leur autorité spirituelle et morale, nous ne pouvons que les louer d'un zèle qui s'identifie avec un devoir.

Le tact et la discrétion ne sont jamais de trop sans doute dans les actions humaines, mais il serait dangereux de laisser juges de l'opportunité des démarches de l'évêque, ceux-là même que leurs faiblesses exposent aux paternels reproches de l'autorité religieuse. Renverser ainsi les rôles serait le plus sûr moyen de compromettre les situations acquises ; ce serait, avec une déviation du sens de la discipline

catholique, l'abandon des plus sages et des plus fructueuses pratiques de l'épiscopat canadien.

* * *

M. Arnould, professeur de littérature, ne pouvait pas ne pas s'occuper de la nôtre. Il l'a fait en un chapitre tout rempli de fines critiques, et très remarquable par ses nombreuses omissions.

Nous nous demandons pourquoi M. Arnould commence son étude par l'éloquence canadienne. S'il y a chez nous un genre qui n'a pas produit beaucoup d'œuvres durables c'est bien celui-là. Notre éloquence politique est très peu soignée, pauvre d'idées, pleine de lieux communs, et de bavardage ; notre éloquence religieuse, d'ordinaire plus correcte, souvent plus haute, ne s'est pas encore, ou presque pas, laissée imprimer. En matière d'éloquence sacrée, M. Arnould est bien forcé de ne connaître que ce qu'il a entendu. Sa documentation paraît singulièrement indigente et incomplète. À propos d'éloquence politique, il signale l'œuvre de Sir Wilfrid Laurier, notre *argyrostome* parlementaire, comme traduit M. Arnould, et il définit ensuite la manière de M. Henri Bourassa. « C'est un professeur de droit qui s'animerait par instant. »

Vraiment je ne puis admettre que cela définisse le dialecticien sans doute, mais aussi l'ardent tribun qui se rencontrent en ce dernier orateur.

La poésie canadienne a inspiré à M. Arnould des pages qu'il faut lire. L'école épique de Québec, l'école lyrique de Montréal, sont tout à tour étudiées avec soin. Mais je me demande pourquoi il n'y est fait aucune mention de M. Pamphile Le May. Est-ce que M. Le May, qui est de Québec, n'est pas épique ? L'auteur des *Gouttelettes* est un poète lyrique, c'est sûr, et d'une veine très abondante et jaillissante ; on ne peut lui refuser une large place dans l'histoire de notre littérature.

C'est d'ailleurs par ces sortes d'inexplicables omissions que le chapitre de M. Arnould étonne le lecteur canadien. Le genre de l'histoire, qui fut jusqu'ici le plus florissant peut-être, est exécuté en une page trop rapide et insuffisante. M. Arnould ne connaît que Garneau, Casgrain et M. Ernest Gagnon. Les œuvres de Gérin-Lajoie, de l'abbé Ferland, de MM. DeCelles, Chapais, Edmond Roy, Auguste et Amédée Gosselin, lui ont échappé. Si, ailleurs, il signale un publiciste comme Edmond de Nevers, il ignore qu'en ce genre de littérature sociale et philosophique pratiquée par l'auteur de *l'Âme américaine*, Mgr L.-A. Paquet occupe assurément la première place.

Je ne parle pas d'erreurs de détails qu'il serait facile de relever. M. Arnould assure que Fréchette a fréquenté l'arrière boutique de Crémazie, où il n'est jamais allé, et que c'est à soixante et dix-neuf ans que de Gaspé a publié *les Anciens Canadiens*, alors qu'il aurait suffi d'écrire soixante et dix-sept pour que la chose parût encore extraordinaire.

* * *

Et pourtant M. Arnould soigne beaucoup le détail, il attache une importance considérable à tous les détails ; il lui arrive même de fonder sur un détail d'imprudentes généralisations. Il y était exposé ; aucun de ceux qui voyagent ne peut échapper à ce jeu d'imagination et d'esprit.

Seulement, il y a certains faits que l'on n'aime pas du tout rencontrer dans son livre, et y prendre une signification trop large. Je ne parle pas de ce brave curé de campagne – évidemment enrhumé – qu'il a vu plusieurs fois cracher par terre pendant son sermon : c'est là un potin comme en peuvent raconter tous les reporters de tous les pays ; mais il y a telle parole entendue, tels incidents relevés que M. Arnould assure, sans plus de raison, être bien représentatifs de nos

habitudes ou de nos mœurs canadiennes. On a prononcé devant lui *bèbé* au lieu de *bébé*, et voilà démontré qu'ici l'on prononce ce mot à l'anglaise. Or, jamais de la vie je n'ai entendu *bèbé* ni à Québec, ni à Berthier, ni dans aucune de nos campagnes. La vraie prononciation canadienne est tout simplement *bebé*, comme en France ; chez le peuple on dit plutôt, sans fermer la première syllabe, *bébé*.

Nous ouvrons beaucoup la diphtongue *ai*, dans le mot *Français*, mais à coup sûr, les femmes du peuple ne prononcent pas *Français*, comme l'écrit M. Arnould.

M. Arnould a vu quelqu'un s'adresser à quelqu'autre, même à une dame, avec une pipe entre les dents. Et il nous avertit à ce propos « qu'un Français éduqué, saluant même un homme passant dans la rue, prendra immédiatement sa cigarette à la main... » M. Arnould aurait pu voir la même chose tous les jours à Québec. – Les commerçants canadiens, ajoute-t-il, ne reconduisent jamais à la porte de leur magasin. *Jamais* est imprudent. À Québec encore, l'on reconduit souvent, le plus souvent, le client jusqu'à la porte du magasin...

Un jour M. Arnould a aperçu sur un bateau ou dans une gare une mère – : une syrienne sans doute – entourée de mioches et allaitant son petit dernier, et il déclare qu'ainsi fait la mère canadienne en voyage. Or,

l'on sait que chez nous la femme est d'une extrême réserve, d'une plus grande réserve même que la Française...

* * *

En vérité, M. Arnould a quelquefois trop facilement attribué à tous les mœurs de quelques-uns ; ne rapportant rien qu'il n'ait vu, il oublie que ce qu'il a vu quelque part pourrait bien ne pouvoir être ailleurs observé.

L'âme canadienne, telle qu'il l'a aperçue et définie en ses principales habitudes, est bien la nôtre. Dans l'ensemble sa psychologie est fort judicieuse. Il lui a manqué, pour achever son analyse et la faire minutieusement exacte, une expérience plus profonde de notre vie, une connaissance moins exclusive de Montréal, une pratique plus assidue de la campagne, et quelquefois une réserve plus grande dans les conclusions.

Il reste que le livre, tel qu'il s'offre à nous, peut nous être extrêmement utile. C'est un miroir où nous pourrions bien nous regarder avec profit, qui nous renvoie fidèlement nos plus attachantes beautés, mais où nous verrons, dans leur réalisme un peu brutal,

beaucoup de nos graves défauts. La littérature de ce livre est quelquefois un peu diffuse ; elle donne surtout l'impression d'une causerie familière ; mais elle se relève souvent en des paragraphes où s'envole une fine pensée, une éloquente émotion. On ne se lasse pas de suivre en ses formes variées et faciles l'esprit de l'auteur. La préface si drue, si ferme, d'une philosophie si pénétrante, que M. Étienne Lamy a mise en tête de l'ouvrage nous avertit déjà qu'il s'impose à nos méditations. Seul un clairvoyant, un impitoyable, un sincère ami pouvait écrire *Nos Amis les Canadiens*.

Avril 1913.

Table

Croquis.....	6
Les jardins en deuil.....	7
La mort de l'arbre.....	16
Les enfants de chœur aux crèches de Noël.....	21
Québec, un soir.....	25
Le baiser des drapeaux.....	31
La messe du troisième centenaire de Québec sur les Plaines d'Abraham.....	34
Études.....	44
Pourquoi nous aimons notre langue.....	45
Notre langue et notre littérature.....	56
Notre langue et nos traditions.....	67
Les hôtes de notre doux parler.....	73
Notre littérature en service national.....	80
Patrie et patriotisme.....	85
Vertus et traditions de notre race.....	90
Les mœurs canadiennes dans « Jean Rivard ».....	99
La chanson populaire.....	118
La défaite victorieuse de Québec.....	121

Le centenaire d'un grand idéal	125
La fidélité de l'Université Laval.....	129
Le message de Québec à nos frères de l'Ouest.....	133
L'apostolat de notre race dans l'Ouest	138
L'éducation de la race française en Amérique.....	145
À la France qui passe.....	155
Aux pèlerins de la survivance franco- canadienne	159
Pro domo	167
L'âme canadienne.....	178

Cet ouvrage est le 136^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.